



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

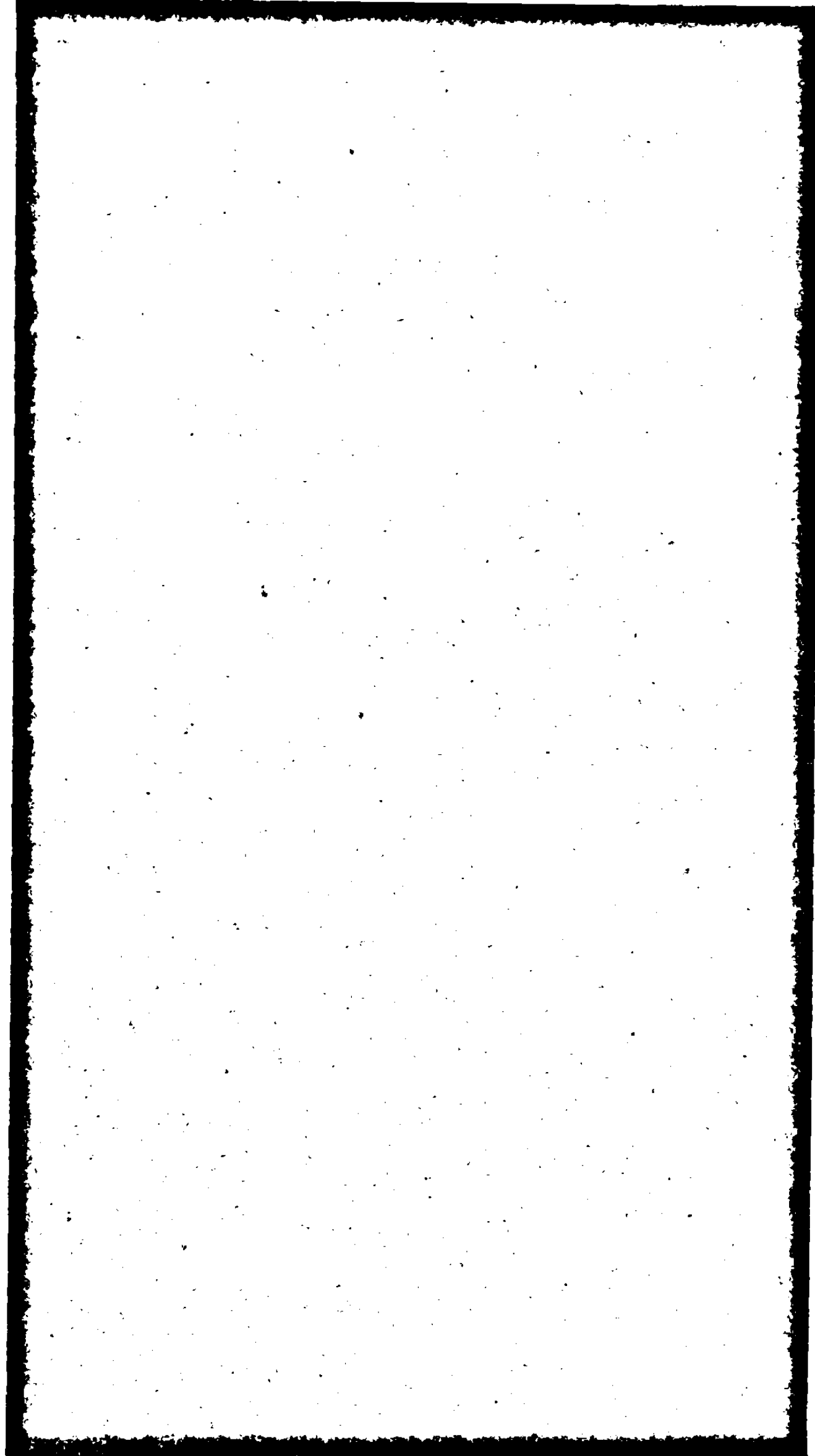
SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;
NOUVELLE ÉDITION,
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES
OUVRAGES DE GALLAND,
ET
ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.
TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ SALMON, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 9.

1825.

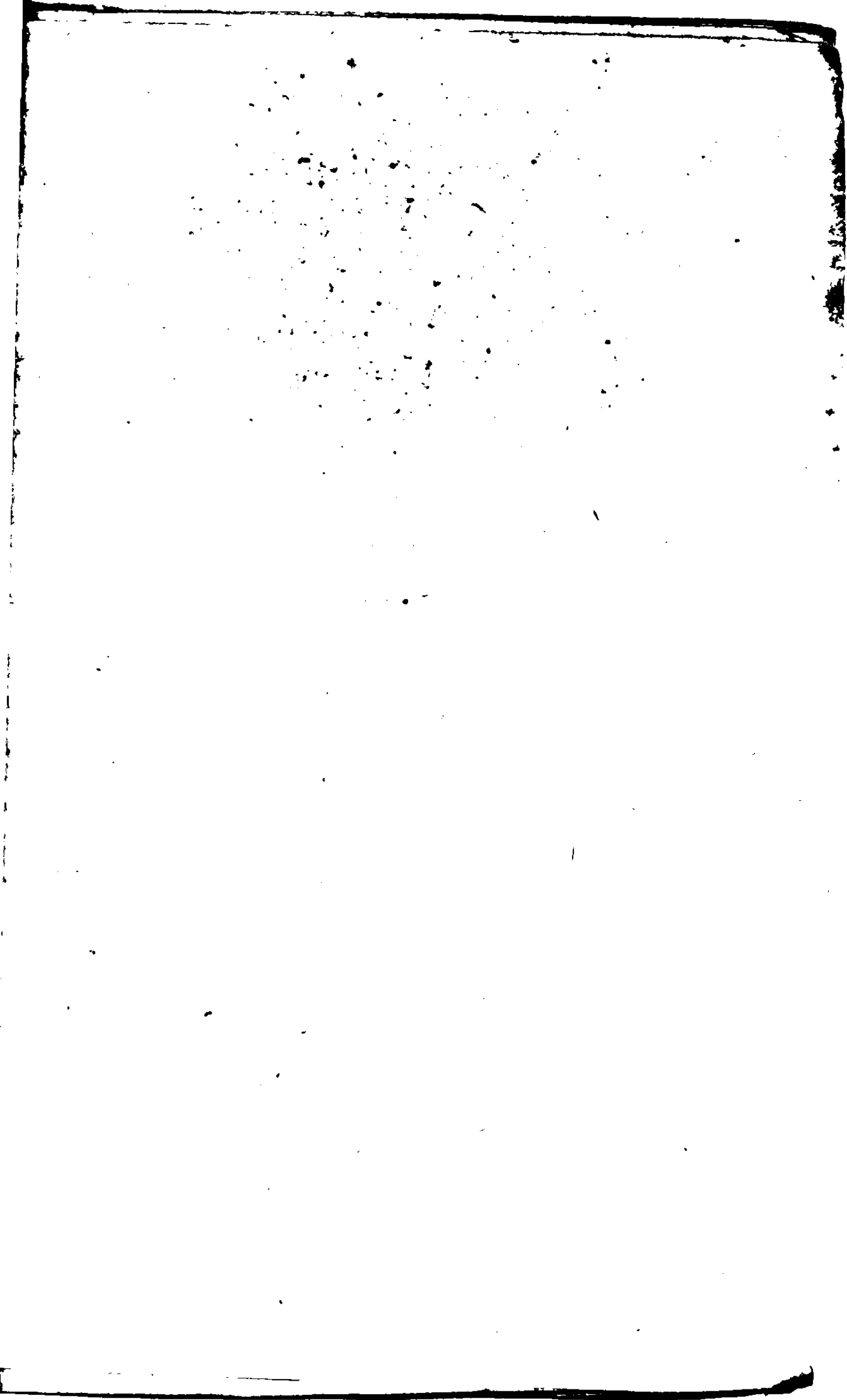


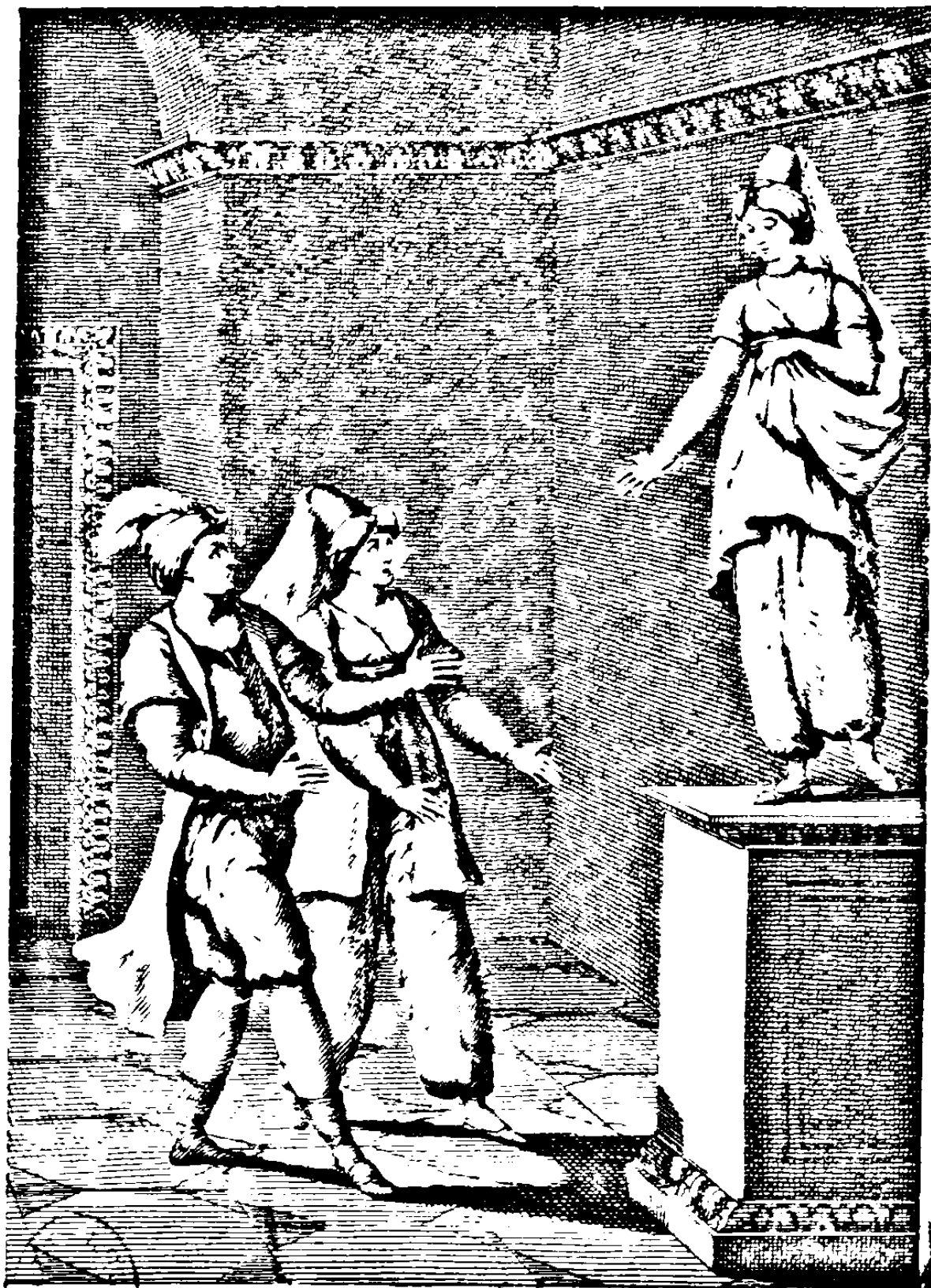
LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

985

9011

COULOMMIERS,
DE L'IMPRIMERIE DE BRODARD.





Re aperçurent sur le piédestal une fille parfaitement belle.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES
OUVRAGES DE GALLAND,

ET

ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.



CHEZ SALMON, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 9.

1825.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.



SUITE DE L'HISTOIRE

DE NOUREDDIN ET DE LA BELLE PERSANE.

NOUREDDIN ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuraient dans une même rue; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeurait un des plus riches. Une esclave vint, et avant d'ouvrir, elle demanda qui frappait. « Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu visir Khacan. » L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, et entra dans la chambre où était son maître, à qui elle annonça que Noureddin venait le voir. « Nou-

reddin ! reprit le maître avec un ton de mépris, et si haut, que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement ; va, dis-lui que je n'y suis pas ; et toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. » L'esclave revint, et donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avait cru que son maître y était, mais qu'elle s'était trompée.

Noureddin sortit avec confusion : « Ah ! le perfide, le méchant homme ! s'écria-t-il ; il me protestait hier que je n'avais pas un meilleur ami que lui, et aujourd'hui il me traite si indignement ! » Il alla frapper à la porte d'un autre ami, et cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, et ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, et qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ses faux amis à demeurer attachés à sa personne, et sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avait été en état de leur

faire des régals somptueux , et de les combler de largesses et de bienfaits. « Il est bien vrai , dit-il en lui-même les larmes aux yeux , qu'un homme heureux comme je l'étais , ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre , on ne cesse pas d'être à l'entour et d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus , on s'en éloigne et on le laisse seul. » Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction , et alla le témoigner à la belle Persane.

Dès que la belle Persane vit paraître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avait pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'était attendu. « Eh bien , seigneur , lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avais prédit ? » « Ah , ma bonne, s'écria-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! Aucun n'a voulu me reconnaître, me voir, me parler ! Jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations , et pour qui

je me suis épuisé moi-même ! Je ne me possède plus, et jecraius de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable et dans le désespoir où je suis , si vous ne m'aidez de vos sages conseils. » « Seigneur, reprit la belle Persane, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur que de vendre vos esclaves et vos meubles, et de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin ; mais qu'eût-il pu faire dans la position où il était ? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles , qui lui eussent fait une dépense beaucoup au-delà de ce qu'il était en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit ; et lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique , où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur , quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avaient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps ; mais enfin ce secours

manqua , et il ne lui restait plus de quoi faire d'autre argent ; il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persane.

Noureddin ne s'attendait pas à la réponse que lui fit cette sage personne. » Seigneur , lui dit-elle , je suis votre esclave , et vous savez que le feu visir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi , ne différez pas de me mener au marché , et de me vendre : avec l'argent que vous toucherez , qui sera très-considérable , vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu ; et par là vous aurez trouvé le moyen de vivre , sinon dans une grande opulence , d'une manière au moins à vous rendre heureux et content. »

« Ah ! charmante et belle Persane ! s'écria Noureddin , est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée ? Vous ai-je donné si peu de marques de mon amour , que vous me

croyiez capable de cette lâcheté indigne ? Pourrais-je le faire sans être parjure , après le serment que j'ai fait à feu mon père , de ne vous jamais vendre ? Je mourrais plutôt que d'y contrevenir , et que de me séparer d'avec vous , que j'aime , je ne dis pas autant , mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable , vous me faites connaître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime. »

« Seigneur , reprit la belle Persane , je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; et Dieu connaît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre , et combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez , je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage ; et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même , à quelque maître que je puisse appartenir. Je n'aurai pas même un

plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous , dès que vos affaires vous permettront de me racheter , comme je l'espère. Voilà , je vous l'avoue , une nécessité bien cruelle pour vous et pour moi ; mais après tout , je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous et moi. »

Noureddin , qui connaissait fort bien la vérité de ce que la belle Persane venait de lui représenter , et qui n'avait point d'autre ressource , pour éviter une pauvreté ignominieuse , fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avait proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendait les femmes esclaves , avec un regret qu'on ne peut exprimer. Il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. « Hagi Hassan , lui dit-il , voici une esclave que je veux vendre ; vois , je te prie , le prix qu'on en voudra donner. »

Hagi Hassan fit entrer Noureddin et la belle Persane dans une chambre ; et dès que la belle Persane eut ôté le voile qui lui cachait le visage : « Seigneur , dit Hagi Hassan à Noured-

din avec admiration, me trompé-je ? n'est-ce pas l'esclave que le feu visir votre père acheta dix mille pièces d'or ? » Noureddin lui assura que c'était elle-même ; et Hagi Hassan , en lui faisant espérer qu'il en tirerait une grosse somme , lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui serait possible.

Hagi Hassan et Noureddin sortirent de la chambre , et Hagi Hassan y enferma la belle Persane. Il alla ensuite chercher les marchands, mais ils étaient tous occupés à acheter des esclaves grecques , africaines, tartares et autres , et il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé , et qu'à peu près ils se furent tous rassemblés : « Mes bons seigneurs , leur dit-il avec une gaïeté qui paraissait sur son visage et dans ses gestes , tout ce qui est rond n'est pas noisette , tout ce qui est long n'est pas figue , tout ce qui est rouge n'est pas chair , et tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu et bien acheté des esclaves en votre vie ;

mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez , suivez-moi , que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord. »

Les marchands suivirent Hagi Hassan ; et Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où était la belle Persane. Ils la virent avec surprise, et ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvait la mettre d'abord à un moindre prix que celui de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre ; et Hagi Hassan , qui sortit avec eux , après avoir fermé la porte , cria à haute voix , sans s'éloigner : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persane !*

Aucun des marchands n'avait encore parlé , et ils se consultaient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devaient mettre , lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut aperçu Noureddin dans la place : « Apparemment , dit-il en lui-même , que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savait qu'il en avait vendus)

et qu'il est venu acheter une esclave. » Il s'avance , et Hagi Hassan cria une seconde fois : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persane !*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devait être d'une beauté toute particulière , et aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan , qui était environné des marchands : « Ouvre la porte, lui dit-il, et fais-moi voir l'esclave. » Ce n'était pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier dès que les marchands l'avaient vue , et qu'ils la marchandaient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité du visir ; et Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte , et de faire signe à la belle Persane de s'approcher , afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avait déjà eu affaire avec le courtier , et son nom ne lui était pas inconnu : « Hagi Hassan , lui dit-il , n'est-ce pas à quatre

mille pièces d'or que tu la cries ? » « Oui, seigneur, répondit-il ; les marchands que vous voyez sont convenus, il n'y a qu'un moment, que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère et au dernier mot. » « Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. » Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquait assez qu'il ne prétendait pas qu'ils enchérissent. Il était si redoutable à tout le monde, qu'ils se gardèrent bien d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenait sur leur droit.

Quand le visir Saouy eut attendu quelque temps, et qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissait : « Hé bien, qu'attends-tu ? dit-il à Hagi Hassan ; va trouver le vendeur, et conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. » Il ne savait pas encore que l'esclave appartenait à Noureddin.

Hagi Hassan, qui avait déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noured-

din : « Seigneur, lui dit-il , je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle; votre esclave va être vendue pour rien. »
« Pour quelle raison ? reprit Noureddin. »
« Seigneur , repartit Hagi Hassan , la chose avait pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre esclave , ils me chargèrent , sans faire de façon , de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai cricée à ce prix-là, et aussitôt le visir Saouy est venu, et sa présence a fermé la bouche aux marchands que je voyais disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu visir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, et c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connaissez, seigneur , et tout le monde le connaît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage , il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme. »

Hagi Hassan, répliqua Nourreddin, je te suis obligé de ton conseil; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent; mais j'aimerais mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages et tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher. »

« Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave, et d'avoir juré que vous l'ameneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu la vendre, et que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, et Saouy n'aura rien à vous dire. Venez donc; et dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'était de votre consentement, et que le marché fût arrêté, retirez-la en lui donnant quelques coups, et ramenez-la chez vous. » « Je te remercie, lui dit

Noureddin , tu verras que je suivrai ton conseil. »

Hagi Hassan retourna à la chambre ; il l'ouvrit et entra ; et après avoir averti la belle Persane en deux mots , de ne pas s'alarmer de ce qui allait arriver , il la prit par le bras et l'amena au visir Saouy qui était toujours devant la porte : « Seigneur , dit-il en la lui présentant , voilà l'esclave , elle est à vous ; prenez-la. »

Hagi Hassan n'avait pas achevé ces paroles , que Noureddin s'était saisi de la belle Persane ; il la tira à lui , en lui donnant un soufflet : « Venez-ça , impertinente , lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde , et revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avait bien obligé de faire serment de vous amener au marché , mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous et je serai à temps d'en venir à cette extrémité , quand il ne me restera plus autre chose. »

Le visir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. « Misérable dé-

bauché ! s'écria-t-il ; veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ? » Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persane. Noureddin piqué au vif de l'affront que le visir lui faisait , ne fit que lâcher la belle Persane et lui dire de l'attendre ; et en se jetant sur la bride du cheval , il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : « Méchant barbon , dit-il alors au visir , je te ravirais l'âme sur l'heure , si je n'étais retenu par la considération de tout le monde que voilà. »

Comme le visir Saouy n'était aimé de personne , et qu'au contraire il était haï de tout le monde , il n'y en avait pas un de tous ceux qui étaient présens , qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes , et lui firent comprendre qu'il pouvait se venger comme il lui plairait , et que personne ne se mêlerait de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval ;

mais Noureddin, qui était un jeune homme fort et puissant, enhardi par la bienveillance des assistans, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups, lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves, qui accompagnaient Saouy, voulurent tirer le sabre et se jeter sur Noureddin; mais les marchands se mirent au-devant et les en empêchèrent. « Que prétendez-vous faire? leur dirent-ils; ne voyez-vous pas que si l'un est visir, l'autre est fils de visir? Laissez-les vider leur différend entre eux. Peut-être se racommoderont-ils un de ces jours; et si vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puissant qu'il est, pût vous garantir de la justice. » Noureddin se laissa enfin de battre le visir Saouy; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persane, et retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple, qui le louait de l'action qui venait de faire. .

Saouy, meurtri de coups, se releva, à l'aide de ses gens avec bien de la peine, et il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de

fange et de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, et dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande, que personne ne le plaignait. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier et à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir, et dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avait maltraité et mis dans l'état où il était. « Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majesté, et avoir quelque part à ses sacrés conseils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. » « Laissons là ces discours, reprit le roi : dites-moi seulement la chose comme elle est, et qui est l'offenseur. Je saurai bien le faire repentir s'il a tort. »

« Sire, dit alors Saouy en racontant la chose tout à son avantage, j'étais allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin; j'y suis arrivé, et j'ai trouvé qu'on y criait une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait ame-

ner l'esclave, et c'est la plus belle qu'on ait vue et qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plus tôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenait, et j'ai appris que Noureddin, fils du feu visir Khacan, voulait la vendre. Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, et de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avait employée à acheter celle-ci; mais au lieu de l'amener à votre majesté, il ne vous en jugea pas digne, et en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé et dissipé tout ce qu'il avait, et il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'était enfin résolu à vendre, et que l'on vendait en effet en son nom. Je l'ai fait venir, et sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers votre majesté : « Noureddin, lui ai-je dit » le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or.

Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fasse monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pièces d'or, et je vais l'acheter pour en faire un présent au roi notre seigneur et maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourraient vous en donner. » Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté, pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement : « Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerais mon esclave à un juif pour rien, plutôt que de te la vendre. » Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il était, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis. » Cette remontrance, qui devait l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage : il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération pour mon âge, encore moins pour ma dignité, m'a

jeté à bas de mon cheval , m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu, et m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. »

En achevant ces paroles, il baissa la tête et se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi, abusé, et animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paraître sur son visage des marques d'une grande colère; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui était auprès de lui : « Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, et quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage, et que vous aurez donné les ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave. »

Le capitaine des gardes n'était pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre, avait déjà pris le devant. Il s'appelait Sangiar, et il avait été autrefois esclave du visir Kha-

can, qui l'avait introduit dans la maison du roi, où il s'était avancé par degrés.

Sangiar, plein de reconnaissance pour son ancien maître, et de zèle pour Noureddin qu'il avait vu naître, et qui connaissait depuis longtemps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avait pu entendre l'ordre sans frémir. « L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, et le roi va faire mourir Noureddin, sans lui donner le temps de se justifier. » Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venait de se passer chez le roi, et lui donner lieu de se sauver avec la belle Persane. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avait plus de domestiques, il y avait long-temps, de venir ouvrir lui-même sans différer. « Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez, et sauvez-vous sans perdre un moment. »

« Pourquoi cela ? reprit Noureddin; qu'y

a-t-il qui m'oblige si fort de partir ? » Partez , vous dis-je , repartit Sangiar , et emmenez votre esclave avec vous. En deux mots , Saouy vient de faire entendre au roi , de la manière qu'il a voulue , ce qui s'est passé entre vous et lui ; et le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats , se saisir de vous et d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asile : je vous en donnerais davantage si j'en avais sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage ; je vous laisse malgré moi pour votre bien et pour le mien , par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. » Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier , et se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persane de la nécessité où ils étaient l'un et l'autre de s'éloigner dans le moment ; elle ne fit que mettre son voile , et ils sortirent de la maison. Ils eurent le bonheur non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'aperçût de leur évasion , mais même d'arriver à l'embouchure

de l'Euphrate, qui n'était pas éloignée, et de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine était sur le tillac au milieu des passagers : « Enfans, leur demandait-il, êtes-vous tous ici ? Quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? » A quoi chacun répondit qu'ils y étaient tous, et qu'il pouvait faire voile quand il lui plairait. Noureddin ne fut pas plus tôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau allait, et il fut ravi d'apprendre qu'il allait à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, et le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappait à la colère du roi avec la belle Persane.

Le capitaine [des gardes arriva à la maison de Noureddin et frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvrait, il la fit enfoncer, et aussitôt ses soldats entrèrent en foule; ils

cherchèrent par tous les coins et recoins , et ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander et demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avaient pas vus. Quand ils les eussent vus , comme il n'y en avait pas un qui n'aimât Noureddin , il n'y en avait pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pillait et que l'on rasait la maison , il alla porter cette nouvelle au roi. « Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être , dit le roi , je veux les avoir. »

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions , et le roi renvoya le visir Saouy avec honneur : « Allez , lui dit-il , retournez chez vous , et ne vous mettez pas en peine du châtimeut de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence. »

Afin de mettre tout en usage , le roi fit encore crier dans toute la ville , par les crieurs publics , qu'il donnerait mille pièces d'or à celui qui lui amènerait Noureddin et son esclave , et qu'il ferait punir sévèrement celui

qui les aurait cachés. Mais quelque soin qu'il prit et quelque diligence qu'il fit faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle; et le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avait pris son parti.

Noureddin et la belle Persane cependant avançaient et faisaient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad; et dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut aperçu la ville: « Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous, la voilà cette grande et merveilleuse ville, où il y a un concours général et perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude innombrable de peuples, et vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, et avec les fruits délicieux de l'automne. »

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers débarquèrent et se rendirent chacun où ils devaient

loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, et débarqua aussi avec la belle Persane. Mais il n'était jamais venu à Bagdad, et il ne savait où aller prendre logement. Ils marchèrent long-temps le long des jardins qui bordaient le Tigre, et ils en côtoyèrent un qui était formé d'une belle et longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte, qui était très-magnifique, était fermée avec un vestibule ouvert, où il y avait un sofa de chaque côté. « Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Persane; la nuit approche et nous avons mangé avant de débarquer; je suis d'avis que nous y passions la nuit; et demain matin nous aurons le temps de chercher à nous loger. Qu'en dites-vous? » « Vous savez, seigneur, répondit la belle Persane, que je ne veux que ce que vous voulez; ne passons pas plus loin si vous le souhaitez ainsi. » Ils burent chacun un coup

la fontaine, et montèrent sur un des deux sofas, où ils s'entretenrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin, et ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenait au calife, et il y avait au milieu un grand pavillon qu'on appelait le pavillon des Peintures, à cause que son principal ornement était des peintures à la persane, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avait fait venir exprès. Le grand et superbe salon que ce pavillon formait était éclairé par quatre-vingts fenêtres, avec un lustre à chacune, et les quatre-vingts lustres ne s'allumaient que lorsque le calife y venait passer la soirée, et que le temps était si tranquille qu'il n'y avait pas un souffle de vent. Ils faisaient alors une très-belle illumination, qu'on apercevait bien loin à la campagne de ce côté-là et d'une grande partie de la ville.

Il ne demeurait qu'un concierge dans ce jardin; et c'était un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupait ce poste, où le calife l'avait mis lui-même par

récompense. Le calife lui avait bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, et surtout de ne pas souffrir qu'on s'assît et qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étaient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, et châtier ceux qu'il y trouverait.

Une affaire avait obligé le concierge de sortir, et il n'était pas encore revenu. Il revint enfin, et arriva assez de jour pour s'apercevoir d'abord que deux personnes dormaient sur un des sofas, l'une et l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des cousins. « Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. » Il ouvrit la porte sans faire de bruit; et un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il allait frapper de toute sa force sur l'un et sur l'autre; mais il se retint. « Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper et tu ne considères pas que ce sont peut-être des étran-

rs qui ne savent où aller loger , et qui ignorent l'intention du calife ; il est mieux que tu touches auparavant qui ils sont. » Il leva le hige qui leur couvrait la tête avec une grande précaution , et il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait et une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête ; et dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds , il se leva sur son séant , se coulant sur ses genoux ; et en lui prenant la main qu'il baisa : « Bon père , lui dit-il , que Dieu vous conserve ; souhaitez - vous quelque chose ? » « Mon fils , reprit Scheich Ibrahim , qui êtes-vous ? D'où êtes-vous ? » « Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver , repartit Noureddin , et nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. » « Vous seriez mal ici , repliqua Scheich Ibrahim ; venez , entrez , je vous donnerai à coucher plus commodément ; et la vue du jardin qui est très-beau vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. »

« Et ce jardin est-il à vous ? lui demanda Noureddin. » « Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant : c'est un héritage que j'ai eu de mon père ; entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir. »

Noureddin se leva, en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui était obligé de son honnêteté, et entra dans le jardin avec la belle Persane. Scheich Ibrahim ferma la porte, et en marchant devant eux, les mena dans un endroit d'où ils virent à peu près la disposition, la grandeur et la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avait vu d'assez beaux jardins à Balsora ; mais il n'en avait pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, et qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnait, et lui demanda comment il s'appelait. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appelait Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux, Dieu vous y conserve long-

« Ah ! Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnaissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or : je vous prie de nous aller chercher quelque chose pour manger, et que nous nous réjouissions ensemble. »

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimait fort ce métal, sourit en barbe ; il les prit ; et en laissant Noureddin et la belle Persane pour aller faire la commission, car il était seul : « Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me suis fait un grand tort à moi-même, si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter et de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, et le reste me demeurera pour ma peine. »

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin et la belle Persane se promenèrent dans le jardin, et arrivèrent au pa-

villon des Peintures qui était au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur et sa hauteur; et après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du salon par un grand escalier de marbre blanc; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin et la belle Persane ne faisaient que de descendre de l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient? » « Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, et je le dis encore. Pourquoi me faites-vous cette demande? » « Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est-ce à vous aussi? » Scheich Ibrahim ne s'attendait pas à cette autre demande, et il en parut un peu interdit. « Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, et que je ne le sois point du pavillon! » Comme il avait bien voulu feindre que le jar-

din était à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. « Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin : l'un et l'autre m'appartiennent. » « Puisque cela est, reprit alors Noureddin, et que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire. »

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisait, après les avances qu'il avait déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avait pas envoyé l'avertir comme il avait coutume, et ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là, et qu'il pouvait même y faire manger ses hôtes, et manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avait apportés sur le premier degré de l'escalier, et alla chercher la clef dans le logement où il demeurait. Il revint avec de la lumière, et il ouvrit la porte.

Noureddin et la belle Persane entrèrent dans le salon, et ils le trouvèrent si surprenant,

qu'ils ne pouvaient se lasser d'en admirer la beauté et la richesse. En effet , sans parler des peintures , les sofas étaient magnifiques ; et avec les lustres qui pendaient à chaque fenêtre, il y avait encore entre chaque croisée un bras d'argent, chacun avec sa bougie ; et Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avait vécu , et sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres , prépara la table sur un sofa ; et quand tout fut prêt , Noureddin , la belle Persane et lui s'assirent et mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé , et qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre et appela la belle Persane. « Approchez , lui dit-il , et admirez avec moi la belle vue et la beauté du jardin au clair de la lune qu'il fait ; rien n'est plus charmant. » Elle s'approcha , et jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtait la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait , et qu'il fut venu rejoindre ses hôtes , Noureddin lui dc-

manda s'il n'avait pas quelque boisson dont il voulu bien les régaler. Quelle boisson voudriez-vous ? reprit Scheich Ibrahim ; est-ce du sorbet ? J'en ai du plus exquis ; mais vous savez bien mon fils , qu'on ne boit pas le sorbet après le souper. »

« Je le sais bien , repartit Noureddin : ce n'est pas du sorbet que nous vous demandons ; c'est une autre boisson ; je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. » « C'est donc du vin dont vous voulez parler ? répliqua Scheich Ibrahim. » « Vous l'avez deviné , lui dit Noureddin : si vous en avez obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après souper pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche. »

« Dieu me garde d'avoir du vin chez moi , s'écria Scheich Ibrahim , et même d'approcher d'un lieu où il y en aurait ! Un homme comme moi , qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois , a renoncé au vin pour toute sa vie. »

« Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver , reprit Noureddin ; et si

cela ne vous fait pas de peine : je vais vous enseigner un moyen , sans que vous entriez au cabaret , et sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. » « Je le veux bien à cette condition , repartit Scheich Ibrahim : dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse. »

« Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment , et vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez , voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers , et allez au premier cabaret , sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant , et priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne , d'y prendre deux cruches de vin , que l'on mettra , l'une dans un panier , et l'autre dans l'autre , et de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici , et nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous causer la moindre répugnance. »

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venait de recevoir, firent un puissant effet sur son esprit. « Ah, mon fils ! s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. » Il les quitta pour aller faire la commission, et il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, et les porta au salon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit où il l'avait pris ; et lorsqu'il fut revenu : « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque chose. » « Et quoi ? » repartit Scheich Ibrahim ; que puis-je faire encore pour votre service. ? » « Nous n'avons pas de tasses, reprit Noureddin, et quelques fruits nous raccommoderaient bien, si vous en aviez. » « Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim ; il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter. »

Scheich Ibrahim descendit , et en peu de temps il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits , avec des tasses d'or et d'argent à choisir ; et quand il leur eut demandé s'ils avaient besoin de quelque'autre chose , il se retira sans vouloir rester , quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instances.

Noureddin et la belle Persane se remirent à table , et ils commencèrent par boire chacun un coup ; ils trouvèrent le vin excellent. « Hé bien ! ma belle , dit Noureddin à la belle Persane , ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable et si charmant ? Réjouissons-nous , et remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand , que de vous avoir d'un côté , et la tasse de l'autre ? » Ils burent plusieurs autres fois , en s'entretenant agréablement , et en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avaient la voix parfaitement belle l'un et l'autre , particulièrement la belle Per-

ne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir, sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte : « Courage, seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyait déjà ivre, je suis ravi de vous voir dans cette maison. »

« Ah, Scheich Ibrahim ! s'écria Noureddin, en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme, et que nous vous sommes obligés ! Nous n'oserions vous prier de boire un coup ; mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, et faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. » « Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim ; je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons. » Et en disant ces paroles il disparut.

La belle Persane s'aperçut que Scheich Ibrahim s'était arrêté sur le perron, et elle en avertit Noureddin. « Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une aversion pour le vin ; je ne désespérerais pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que vous di-

rais. » « Et quoi ? demanda Noureddin ; vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. »
« Engagez-le seulement à entrer et demeurer avec nous, dit-elle ; quelque temps après, versez à boire et présentez-lui la tasse ; s'il vous refuse, buvez, et ensuite faites semblant de dormir , je ferai le reste. »

Noureddin comprit l'intention de la belle Persane ; il appela Scheich Ibrahim , qui reparut à la porte. « Scheich Ibrahim , lui dit-il , nous sommes vos hôtes , et vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde ; voudriez-vous repousser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez , mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir. »

Scheich Ibrahim se laissa persuader : il entra , et s'assit sur le bord du sofa qui était le plus près de la porte. « Vous n'êtes pas bien là , et nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir , dit alors Noureddin ; approchez-vous , je vous en supplie , et asseyez-vous auprès de

« adame, elle le voudra bien. » « Je ferai donc
ce qui vous plaît, dit Scheich Ibrahim. Il s'ap-
procha, et en souriant du plaisir qu'il allait
avoir d'être près d'une si belle personne, il
passa à quelque distance de la belle Persane.
Noureddin la pria de chanter une chanson en
considération de l'honneur que Scheich Ibra-
him leur faisait, et elle en chanta une qui le
mit en extase.

Quand la belle Persane eut achevé de chan-
ter, Noureddin versa du vin dans une tasse, et
présenta la tasse à Scheich Ibrahim. « Scheich
Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre
santé, je vous en prie. » « Seigneur, reprit-il
en se retirant en arrière, comme s'il eût eu
horreur de voir seulement du vin, je vous sup-
plie de m'excuser : je vous ai déjà dit que j'ai
renoncé au vin il y a long-temps. » « Puisqu'ab-
solument vous ne voulez pas boire à notre
santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour
agrément que je boive à la vôtre. »

Pendant que Noureddin buvait, la belle
Persane coupa la moitié d'une pomme, et en

la présentant à Scheich Ibrahim : « Vous n'avez pas voulu boire , lui dit-elle , mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. » Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête , et la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus , et Noureddin cependant se renversa sur le sofa , et fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persane s'avança vers Scheich Ibrahim ; et en lui parlant fort bas : « Le voyez-vous , dit-elle , il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plus tôt bu deux coups , qu'ils s'endort et me laisse seule , mais je crois bien que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira. »

La belle Persane prit une tasse , et la remplit de vin , et en la présentant à Scheich Ibrahim : « Prenez , lui dit-elle , et buvez à ma santé , je vais vous faire raison. » Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés , et il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle

pressa si vivement, que, vaincu par ses armes et par ses instances, il prit la tasse but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimait à boire le petit coup; mais il avait honte de le faire devant des gens qu'il ne connaissait pas. Il allait au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, mais il n'avait pas pris les précautions que Noureddin lui avait enseignées pour aller acheter du vin. Il était allé le prendre sans façon chez le cabaretier où il était très-connu; la nuit lui avait servi de manteau, et il avait épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim, après avoir fini, achevait de manger la moitié de la pomme, la belle Persane lui emplit une autre tasse, et il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troisième. Il buvait enfin la quatrième, lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir; il se leva sur son séant, et en le regardant avec un grand éclat de rire :

« Ah ! ah ! Scheich Ibrahim , lui dit-il , je vous y surprends ; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin , et vous ne laissez pas d'en boire ! »

Scheich Ibrahim ne s'attendait pas à cette surprise , et la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; et quand il eut fait : « Seigneur , dit-il en riant , s'il y a péché dans ce que j'ai fait , il ne doit pas tomber sur moi : c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces ! »

La belle Persane , qui s'entendait avec Noureddin , prit le parti de Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim , lui dit elle , laissez-le dire et ne vous contraignez pas : continuez d'en boire et réjouissez-vous. » Quelques moments après , Noureddin se versa à boire , et en versa ensuite à la belle Persane. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versa pas , il prit une tasse et la lui présenta : « Ecrivez-moi , dit-il , prétendez-vous que je ne bois pas aussi bien que vous ? »

A ces paroles de Scheich Ibrahim , Noured-
din et la belle Persane firent un grand éclat de
rire. Noureddin lui versa à boire , et ils conti-
nuèrent de se réjouir, de rire et de boire jus-
qu'à près de minuit. Environ ce temps-là, la
belle Persane s'avisa que la table n'était éclai-
rée que d'une chandelle. « Scheich Ibrahim,
dit-elle au bon vieillard de concierge, vous
ne nous avez apporté qu'une chandelle, et
voilà tant de belles bougies ! Faites-nous, je
vous prie, le plaisir de les allumer, que nous
pouvions clair. »

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne
le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée, et afin
de ne pas interrompre un discours dont il en-
retenait Noureddin : « Allumez-les vous-même,
dit-il à cette belle personne; cela convient
mieux à une jeunesse comme vous; mais pre-
nez garde de n'en allumer que cinq ou six, et
pour cause : cela suffira. » La belle Persane
se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint
allumer à la chandelle qui était sur la table, et
alluma les quatre-vingts bougies, sans s'ar-

rêter à ce que Scheich Ibrahim lui avait dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenait la belle Persane sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étaient allumées : « Il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les, mais n'en allumez que trois. » Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, et ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avec la belle Persane, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun-al-Raschid n'était pas encore retiré alors ; il était dans un salon de son palais qui avançait jusqu'au Tigre, et qui avait vue du côté du jardin et du pavillon des Peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là ; et il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, et d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu était

ans la ville. Le grand-visir Giafar était encore avec lui, et il n'attendait que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère : « Visir négligent, s'écria-t-il, viens-ça, approche-toi, regarde le pavillon des Peintures, et dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas ! »

Le grand-visir trembla, à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, et il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avait dit était vrai. Il fallait cependant un prétexte pour l'apaiser.

Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi ; il me témoigna qu'il avait le dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il était bien aise de faire sous l'heureux règne de votre majesté. Je lui mandai ce qu'il souhaitait que je fisse pour son service en cette rencontre ; sur quoi il me

supplia d'obtenir de votre majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée et la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvait faire, et que je ne manquerais pas d'en parler à votre majesté : je lui demandai pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim, apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, et en régaland les ministres de sa mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination. »

« Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquait qu'il était un peu apaisé, selon ce que viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon ; un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur ; la seconde, de ne m'en avoir point parlé, et la troisième, de n'avoir pas pénétré la véritable intention de ce bonhomme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification

pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y a pas songé, et je ne lui donne pas le tort de se fâcher de ne l'avoir pas obtenue, pour la dépense plus grande de cette illumination. »

Le grand-visir Giafar, joyeux de ce que le calife prenait la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venait de lui reprocher, et il avoua franchement qu'il avait tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. « Puisque cela est ainsi, dit le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis en train de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois; va te déguiser de même avec Mesrour; et venez tous deux avec moi. » Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il était tard; et que la compagnie se serait dispersée avant qu'il fût arrivé; mais il repartit qu'il voulait y aller absolument. Comme il n'était rien de ce que le visir lui avait dit, le visir fut au désespoir de cette résolution;

mais il fallait obéir , et ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais , déguisé en bourgeois , avec le grand-visir Giafar Mesrour , chef des eunuques , et marcha par les rues de Bagdad , jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte était ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim , qui avait oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : « Giafar , dit-il au grand-visir , que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? Serait-il possible que ce soit la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute. »

Le calife entra dans le jardin ; et quand il fut arrivé au pavillon , comme il ne voulait pas monter au salon avant de savoir ce qui se passait , il consulta avec le grand-visir s'il devait pas monter sur des arbres qui en étaient plus près , pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du salon , le grand-visir s'aperçut qu'elle était entr'ouverte , et l'en avertit.

Scheich Ibrahim l'avait laissée ainsi lorsqu'il s'était laissé persuader d'entrer et de tenir compagnie à Noureddin et à la belle Persane.

Le calife abandonna son premier dessein ; il monta à la porte du salon sans faire de bruit , et la porte était entr'ouverte , de manière qu'il pouvait voir ceux qui étaient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes , quand il eut aperçu une dame d'une beauté sans égale , et un jeune homme des mieux faits , avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenait la tasse à la main : « Ma belle dame, disait-il à la belle Persane , un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter : en voici une des plus jolies. »

Scheich Ibrahim chanta ; et le calife en fut d'autant plus étonné , qu'il avait ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin , et qu'il l'avait cru un homme sage et posé , comme il le lui avait toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en était approché , et vint au grand-visir Giafar qui était sur l'esca-

lier, quelques degrés au-dessous du perron :
« Monte, lui dit-il, et vois si ceux qui sont là-dedans sont des ministres des mosquées, comme tu as voulu me le faire croire. »

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-visir eonnut fort bien que la chose allait mal pour lui. Il monta ; et en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation et dans l'état où elles étaient. Il revint au calife tout confus, et il ne sut que lui dire. « Quel désordre, lui dit le calife, que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin et dans mon pavillon, que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre, et se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme et une jeune dame mieux faits et mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, et savoir qui ils peuvent être, et à quelle occasion ils sont ici. » Il retourna à la porte pour les observer encore ; et le visir, qui le

nivit, demeura derrière lui pendant qu'il avait les yeux sur eux. Ils entendirent l'un et l'autre que Scheich Ibrahim disait à la belle Persane : « Mon aimable dame , y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre soirée de cette soirée plus accomplie ? » « Il me semble , reprit la belle Persane , que tout irait bien , si vous aviez un instrument dont je pusse jouer , et que vous voulussiez me l'apporter. » « Madame , reprit Scheich Ibrahim , savez-vous jouer du luth ? » « Apportez , lui dit la belle Persane , je vous le ferai voir. »

Sans aller bien loin de sa place , Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, et le présenta à la belle Persane , qui commença à le mettre d'accord. Localife cependant se tourna du côté du grand-visir Giafar : « Giafar , lui dit-il , la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien , je lui pardonnerai , de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle ; pour toi , je ne laisserai pas de te faire pendre. » « Commandeur des croyans , reprit le grand-visir , si cela est ainsi , je prie donc Dieu qu'elle joue

mal. » « Pourquoi cela ? repartit le calife. »
« Plus nous serons de monde , répliqua le
grand-visir , plus nous aurons lieu de nous
consoler de mourir en belle et bonne compa-
gnie. » Le calife, qui aimait les bons mots,
se mit à rire de cette repartie ; et en se retour-
nant du côté de l'ouverture de la porte , il prêta
l'oreille pour entendre jouer la belle Persane.

La belle Persane préludait déjà d'une ma-
nière qui fit comprendre d'abord au calife
qu'elle jouait en maître. Elle commença ensuite
de chanter un air , et elle accompagna sa voix ,
qu'elle avait admirable , avec le luth ; et elle le
fit avec tant d'art et de perfection , que le ca-
life en fut charmé.

Dès que la belle Persane eut achevé de chan-
ter , le calife descendit de l'escalier , et le visir
Giafar le suivit. Quand il fut au bas : « De ma
vie , dit-il au visir , je n'ai entendu une plus
belle voix , ni mieux jouer le luth ; Isaac * , que

* C'était un excellent joueur de luth , qui vivait
à Bagdad sous le règne de ce calife.

« Je croyais le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de s'avoir de quelle manière je le ferai. »

« Commandeur des croyans, reprit le grand-sir, si vous y entrez, et que Scheich Ibrahim vous reconnaisse, il en mourra de frayeur. »

« C'est aussi ce qui me fait de la peine, repart le calife, et je serais fâché d'être cause de la mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : j'habite ici avec Mesrour, et attendez dans la première allée que je vienne. »

Le voisinage du Tigre avait donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par-dessous une grande voûte bien terrassée, pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avait de plus beau poisson dans le Tigre venait se retirer. Les pêcheurs le savaient bien, et ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher ; mais le calife avait défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en appro-

chât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passait devant la porte du jardin, depuis que le calife y était entré, et qui l'avait laissée ouverte comme il l'avait trouvée, avait profité de l'occasion et s'était coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avait jeté ses filets, et il était près de les tirer au moment où le calife, qui, après la négligence de Scheich Ibrahim, s'était douté de ce qui était arrivé, et voulait profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut, et se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, et en s'excusant sur sa pauvreté. « Relève-toi, et ne crains rien, reprit le calife, tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura. »

Le pêcheur, rassuré, executa promptement ce que le calife souhaitait, et il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : « Donne-moi ton habit et prends

mien. » L'échange se fit en peu de momens ; dès que le calife fut habillé en pêcheur , jusqu'à la chaussure et au turban : « Prends des filets , dit-il au pêcheur , et va faire tes affaires. »

Quand le pêcheur fut parti , fort content de sa bonne fortune , le calife prit les deux poissons à la main , et alla retrouver le grand visir Isiafar et Mesrour. Il s'arrêta devant le grand-visir , et le grand-visir ne le reconnut pas.

Que demandes-tu ? lui dit-il ; va , passe ton chemin. » Le calife se mit aussitôt à rire , et le grand-visir le reconnut. « Commandeur des croyans , s'écria-t-il , est-il possible que ce soit vous ? Je ne vous reconnaissais pas , et je vous demande mille pardon de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon , sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnaisse. » « Restez donc encore ici , lui dit-il et à Mesrour , pendant que je vais faire mon personnage. »

Le calife monta au salon , et frappa à la porte. Noureddin , qui l'entendit le premier ,

en avertit Scheich Ibrahim ; et Scheich Ibrahim demanda qui c'était. Le calife ouvrit la porte ; et en avançant seulement un pas dans le salon pour se faire voir : « Scheich Ibrahim , répondit-il , je suis le pêcheur Kerim : comme je me suis aperçu que vous régalez de vos amis , et que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment , je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin. »

Noureddin et la belle Persanne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim , dit aussitôt la belle Persane , je vous prie , faites-nous le plaisir de le faire entrer , que nous voyions son poisson. » Scheich Ibrahim , n'était plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il était venu ; il songea seulement à plaire à la belle Persane. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine , tant il avait bu , et dit en bégayant au calife, qu'il prenait pour un pêcheur : « Approche , bon voleur de nuit , approche , qu'on te voie. »

Le calife s'avança en contrefaisant parfaite-

ent bien toutes les manières d'un pêcheur ,
présenta les deux poissons. « Voilà de fort
bons poissons , dit la belle Persane ; j'en
mangerais volontiers , s'il était cuit et bien ac-
commodé. » « Madame a raison , reprit Scheich
Ibrahim , que veux-tu que nous fassions de ton
poisson , s'il n'est accommodé ? Va , accom-
mode-le toi-même ; et apporte-le-nous : tu
trouveras de tout dans ma cuisine. »

Le calife revint trouver le grand-visir Giafar :
Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu ; mais ils
demandent que le poisson soit accommodé. « Je
vais l'accommoder , reprit le grand-visir ; cela
sera fait dans un moment. » « J'ai si fort à
faire , repartit le calife , de venir à bout de
mon dessein , que j'en prendrai bien la peine
toi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur ,
je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis
occupé de la cuisine dans ma jeunesse , et je ne
m'en suis pas mal acquitté. » En disant ces
mots , il avait pris le chemin du logement
de Scheich Ibrahim , et le grand-visir et Mes-
sur le suivaient.

Il mirent la main à l'œuvre tous trois ; et quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande , comme néanmoins il n'y manquait rien des choses dont ils avaient besoin , ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta ; et en le servant , il mit aussi un citron devant chacun , afin qu'ils s'en servissent , s'ils le souhaitent. Ils mangèrent d'un grand appétit , Noureddin et la belle Persane particulièrement ; et le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé , Noureddin regarda le calife : « Pêcheur , lui dit-il , on ne peut pas manger de meilleur poisson , et tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. » Il mit la main dans son sein en même temps , et il en tira sa bourse où il y avait trente pièces d'or , le reste des quarante que Sangiar , huis sier du roi de Balsora , lui avait données avant son départ. « Prends , lui dit-il ; je t'en donnerais davantage si j'en avais : je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine ; ne laisse

as de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent était beaucoup plus considérable. »

Le calife prit la bourse ; et en remerciant Noureddin , comme il sentit que c'était de l'or qui était dedans : « Seigneur , lui dit-il , je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous ; mais avant de me retirer , j'ai une prière à vous faire , que je vous supplie d'exaucer. Voilà un luth qui me fait connaître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce de jouer un air , je m'en retournerais le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément. »

« Belle Persane , dit aussitôt Noureddin , s'adressant à elle , je vous demande cette grâce ; j'espère que vous ne me refuserez pas. » Elle prit le luth , et après l'avoir accordé en peu de momens , elle joua et chanta un air qui enleva le calife. En achevant , elle continua de jouer sans chanter ; et elle le fit avec tant de forces et d'agrément , qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persane eut cessé de jouer :
« Ah ! s'écria le calife, quelle voix ! quelle main et quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth ! Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil ! »

Noureddin, accoutumé de donner ce qui lui appartenait à tous ceux qui en faisaient les louanges : « Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connais ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi, et je t'en fais présent. » En même temps il se leva, prit sa robe qu'il avait quittée, et il voulut partir et laisser le calife, qu'il ne connaissait que pour un pêcheur, en possession de la belle Persane.

La belle Persane, extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint : « Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller ? Remettez-vous à votre place, je vous en supplie, et écoutez ce que je vais jouer et chanter. » Il fit ce qu'elle souhaitait ; et alors, en touchant le luth, et en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur-le-champ,

elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avait pour elle, puisqu'il l'abandonnait facilement à Kerim, et avec tant de dureté; elle voulait dire, sans s'expliquer davantage, qu'un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connaissait pas pour le calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, et porta son mouchoir au visage pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, et il marqua, par son silence, qu'il ne se repentait pas de la donation qu'il avait faite. Mais le calife, surpris de ce qu'il venait d'entendre, lui dit : « Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, et vous êtes son maître? » « Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, et tu serais beaucoup plus étonné que tu ne le parais, si je te racontais toutes les disgrâces qui me sont arrivées à son occasion. » « Eh ! de grâce, seigneur, repartit le calife, en s'acquittant

toujours fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de son histoire.»

Noureddin, qui venait de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le visir son père avait fait de la belle Persane pour le roi de Balsora, et n'omit rien de ce qu'il avait fait, et de tout ce qui lui était arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, et jusqu'au moment où il lui parlait.

Quand Noureddin eut achevé : « Et présentement où allez-vous ? demanda le calife. »

« Où je vais ? répondit-il ? où Dieu me conduira. » « Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi de ma part ; vous verrez qu'il vous recevra fort bien, dès qu'il l'aura lue, et que personne ne vous dira mot. »

« Kerim, repartit Noureddin, ce que tu

ne dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi eût eu correspondance avec un roi. » « Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife : nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres , et nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable; elle l'a fait roi, et moi pêcheur; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressements imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis; laissez-moi faire, et vous en verrez le succès. »

Noureddin consentit à ce que le calife voulut. Comme il y avait dans le salou de tout ce qu'il fallait pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caractères : AU NOM DE DIEU TRÈS-MISÉRICORDIEUX, pour marquer qu'il voulait être obéi absolument.

LETTRE

DU CALIFE HAROUN-AL-RASCHILD AU ROI DE
BALSORA.

« Haroun-al-Raschild , fils de Mahdi , en-
» voie cette lettre à Mohammed Zinebi, son
» cousin. Dès que Noureddin , fils du visir
» Khacan , porteur de cette lettre, te l'aura
» rendue , et que tu l'auras lue , à l'instant dé-
» pouille-toi du manteau royal , mets-le-lui sur
» les épaules , et le fais asseoir à ta place , et
» n'y manque pas. Adieu. »

Le calife plia et cacheta la lettre ; et sans dire à Noureddin ce qu'elle contenait , « Te-
nez , lui dit-il , et allez vous embarquer inces-
samment sur un bâtiment qui va partir bientôt
comme il en part un chaque jour à la même
heure ; vous dormirez quand vous serez em-
barqué. » Noureddin prit la lettre , et partit
avec le peu d'argent qu'il avait sur lui quand
l'huissier Sangiar lui avait donné sa bourse ; et
la belle Persane , inconsolable de son départ , se
retira à part sur le sofa , et fondit en larmes.

A peine Noureddin était sorti du salon , que Scheich Ibrahim , qui avait gardé le silence pendant tout ce qui venait de se passer , regarda le calife , qu'il prenait toujours pour le pêcheur Kerim. « Ecoute , Kerim , lui dit-il , nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnaie de cuivre en plus , et pour cela on t'a donné une bourse et une esclave ; penses-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse , montre-moi ce qu'il y a dedans : si c'est de l'argent , tu en prendras une pièce pour toi ; et si c'est de l'or , je te prendrai tout , et je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse. »

Pour bien entendre ce qui va suivre , dit Scheherazade en s'interrompant , il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé , le calife avait chargé le grand-visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais , pour lui amener quatre valets de chambre avec un habit , et de venir atten-

dre de l'autre côté du pavillon , jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand-visir s'était acquitté de cet ordre ; et lui et Mesrour , avec les quatre valets de chambre , attendaient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours , ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage du pêcheur , répondit hardiment à Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim , je ne sais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur ; pour ce qui est de l'esclave , je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien. »

Scheich Ibrahim, emporté de colère à cette insolence , comme il la regardait dans un pêcheur à son égard , prit une des porcelaines qui étaient sur la table, et la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin : elle alla donner contre le mur, où elle se brisa

en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim, plus importé qu'auparavant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui était sur la table, se lève en chancelant, et descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, et frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-visir, Mesrour et les quatre valets de chambre furent à lui en un moment, et les valets de chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, et mis celui qu'ils lui avaient apporté. Ils n'avaient pas encore achevé, et ils étaient occupés autour du calife qui était assis sur le trône qu'il y avait dans le salon, que Scheich Ibrahim, animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettait de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux il aperçut son habit au milieu du salon, et il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-visir et Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à spectacle, et douta s'il était éveillé ou s'il dormait. Le calife se mit à rire de

son étonnement : « Scheich Ibrahim , lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ? »

Scheich Ibrahim , qui ne pouvait plus douter que ce ne fût le calife , se jeta aussitôt à ses pieds , la face et sa longue barbe contre terre. « Commandeur des croyans , s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé ; il implore votre clémence , et vous en demande mille pardons. » Comme les valets de chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment , il lui dit en descendant de son trône : « Lève-toi , je te pardonne. »

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persane , qui avait suspendu sa douleur dès qu'elle se fut aperçue que le jardin et le pavillon appartenaient à ce prince , et non pas à Scheich Ibrahim , comme Scheich Ibrahim l'avait dissimulé , et que c'était lui-même qui s'était déguisé en pêcheur. « Belle Persane , lui dit-il , levez-vous et suivez-moi. Vous devez connaître ce que je suis , après ce que vous venez de voir , et que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait

de votre personne avec une générosité qui n'a point de parcille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, et je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais, en attendant, vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite. »

Ce discours rassura et consola la belle Persane par un endroit bien sensible; et elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimait passionnément, venait d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venait de lui donner : il la recommanda même à Zobéïde, sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venait d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux et plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant; il alla droit au palais du roi; et le roi donnait audience.

Il fendit la presse en tenant la lettre , la main levée ; on lui fit place , et il la présenta. Le roi la reçut , l'ouvrit , et changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; et il allait exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy, qui avait reconnu Noureddin, et qui cherchait en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il était venu, ne fut pas moins surpris que le roi de l'ordre que la lettre contenait. Comme il n'y était pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen d'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; et pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté , comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçut et sans qu'il y parût , à moins de regarder de bien après , il arracha adroitement la formule du haut de la lettre , qui marquait que le calife voulait être obéi absolument, la porta à la bouche et l'avala.

Après une si grande méchanceté , Saouy se

turna du côté du roi, lui rendit la lettre; et n parlant bas : « Hé bien, sire, lui demanda-il, quelle est l'intention de votre majesté? » « De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. » « Gardez-vous-en bien, sire, reprit le méchant visir; c'est bien à l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. » Le roi l'avait fort bien remarquée; mais dans le trouble où il était, il s'imagina qu'il s'était trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le visir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté et contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente sans quoi elle est inutile. On ne dépose par un roi comme votre majesté sans cette formalité : un autre que Noureddin pourrait venir de même avec une fausse lettre; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre majesté peut s'en reposer

sur ma parole, et je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver. »

Le roi Zineby se laissa persuader, et abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort ; et dans cet état il le fit porter en prison, où il demanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur et le plus profond, avec ordre au geôlier de ne lui donner que du pain et de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, et qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. « Ah ! pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, et que j'ai été facile à te croire ! Pouvais-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait ! Dieu te bénisse, néanmoins, je ne puis croire que ton intention, ait été mauvaise, et j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux. »

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, et le visir Saouy n'oublia

as qu'il l'y avait fait mettre. Résolu à lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présents, et alla se présenter au roi à leur tête : « Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avènement à la couronne. »

Le roi comprit ce que Saouy voulait lui faire entendre. « Quoi ! reprit-il, ce malheureux dit-il encore ? Je croyais que tu l'avais fait mourir. » « Sire, repartit Saouy, ce n'est pas moi qu'il appartient de faire ôter la vie à une personne ; c'est à votre majesté. » « Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. » « Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à votre majesté de la justice qu'elle me rend ; mais comme Noured-din m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, et que les crieurs aillent l'annoncer

dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. » Le roi lui accorda ce qu'il lui demandait; et les crieurs, en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on allait faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation et par la méchancheté du visir Saouy.

Saouy alla en prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, et il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : « Tu triomphes, lui dit-il, et tu abuses de ta puissance, mais j'ai confiance dans la vérité de ces paroles d'un de nos livres : « Vous jugez injustement, et dans » peu vous serez jugé vous-même. »

Le visir Saouy, qui triomphait véritablement en lui-même : « Quoi, insolent reprit-il, tu oses m'insulter encore ! Va, je te le par-

ne; il arrivera ce qu'il pourra , pourvu que l'aie vu couper le cou à la vue de tout Balta. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : « Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ? »

Ce ministre , implacable dans sa haine et dans son inimitié , environné d'une partie de ses esclaves armés , fit conduire Noureddin devant lui par les autres , et prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui ; et il l'eût lapidé , si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais , à la vue de l'appartement du roi , il le laissa entre les mains du bourreau , et il alla se rendre auprès du roi , qui était déjà dans son cabinet , prêt à refaire ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparait.

La garde du roi et les esclaves du visir Bouy , qui faisaient un grand cercle autour de Noureddin , eurent beaucoup de peine à contenir la populace , qui faisait tous les efforts , possibles , mais inutilement , pour les forcer ,

les rompre et l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui : « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort; je ne suis qu'un esclave, et je puis me dispenser de faire mon devoir : à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plaît, en état; le roi va me commander de frapper. »

« Dans ce moment si cruel, quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin en tournant la tête à droite et à gauche, ne voudrait-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ? » On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy, qui s'aperçut de ce retardement, cria au bourreau, de la fenêtre du roi, où il était : « Qu'attends-tu ? Frappe. » A ces paroles barbares et pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui; et le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paraître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les

x vers une grande rue qui était devant lui ,
qui aboutissait à la place , et qu'il aperçut
milieu une troupe de cavaliers qui accou-
ent à toute bride. « Visir, dit-il aussitôt à
ouy, qu'est-ce que cela? Regarde. » Saouy,
se douta de ce que ce pouvait être , pressa
roi de donner le signal au bourreau. « Non ,
rit le roi; je veux savoir auparavant qui
at ces cavaliers. » C'était le grand-visir Gia-
avec sa suite , qui venait de Bagdad en per-
ane , de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce mi-
tre à Balsora , nous remarquerons qu'après
départ de Noureddin avec la lettre du calife,
calife ne s'était pas souvenu le lendemain, ni
ême plusieurs jours après , d'envoyer un ex-
ès avec la patente dont il avait parlé à la belle
rsane. Il était dans le palais intérieur qui était
lui des femmes , et en passant devant un ap-
rtement , il entendit une très-belle voix ; il
rrêta , et il n'eut pas plus tôt entendu quel-
es paroles qui marquaient la douleur pour
ne absence , qu'il demanda à un officier des

eunuques qui le suivait, qui était la femme qui demeurait dans l'appartement. L'officier répondit que c'était l'esclave du jeune seigneur qu'il avait envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zineby.

« Ah ! pauvre Noureddin , fils de Khacan s'écria aussitôt le calife , je t'ai bien oublié Vite , ajouta-t-il , qu'on me fasse venir Giafar incessamment. » Ce ministre arriva. « Giafar lui dit le calife , je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnaître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier, prends du monde et des chevaux, et rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde , et qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy ; s'il n'est pas mort , amène-le-moi avec le roi et ce visir. »

Le grand-visir Giafar ne se donna que le temps qu'il fallait pour monter à cheval , et il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière et dans le temps que nous avons remarqué. Dès

l'il entra dans la place , tout le monde s'écarta pour lui faire place , en criant grâce pour Noureddin , et il entra dans le palais du même jour jusqu'à l'escalier où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora , qui avait reconnu le premier ministre du calife , alla au-devant de lui , le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand-visir demanda d'abord si Noureddin vivait encore , et s'il vivait , qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivait , et donna ordre qu'on l'amenât. Comme il parut bientôt , mais lié et froissé , il le fit délier et mettre en liberté , et commanda qu'on s'assurât du visir Saouy , qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora ; il repartit le lendemain , et , selon l'ordre qu'il avait , il amena avec lui Saouy , le roi de Balsora et Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad , il les présenta au calife , et après qu'il lui eut rendu compte de son voyage , particulièrement de l'état où il avait trouvé Noureddin , et du traitement qu'on lui avait fait par le conseil et l'animosité de Saouy , le

calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au visir Saouy. « Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, et qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerai le plus infâme de tous les hommes, si j'avais trempé mes mains dans son sang. » Le calife lui sut bon gré de sa générosité, et il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut envoyer Noureddin à Balsora pour y régner; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. « Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande, après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tiennne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrai toute ma gloire à lui rendre mes services auprès de sa personne, si elle avait la bonté de m'en accorder la grâce. » Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persane, et lui fit de si grands biens, qu'ils vécurent

semble jusqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvaient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife contenta de lui avoir fait connaître combien devait être attentif au choix qu'il faisait des sirs, et le renvoya dans son royaume.



HISTOIRE

DE BEDER, PRINCE DE PERSE,
DE GIAUHARE, PRINCESSE DU ROYAUME
DE SAMANDAL.

LA Perse est une partie de la terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, on parle de tous les autres royaumes qu'ils avaient conquis, autant il y avait de rois. Ces rois ne leur payaient pas seulement de gros tributs, ils étaient même aussi soumis que les

gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois, qui avait commencé son règne par d'heureuses et de grandes conquêtes, régnait, il y avait de longues années, avec un bonheur et une tranquillité qui le rendaient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avait qu'un seul endroit par où il s'estimait malheureux, c'est qu'il était fort âgé, et que, de toutes ses femmes, il n'y en avait pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avait cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement et séparément, avec des femmes esclaves pour les servir, et des eunuques pour les garder. Malgré tous ses soins à les rendre contentes et à prévenir leurs désirs, aucune ne remplissait son attente. On lui en amenait souvent des pays les plus éloignés, et il ne se contentait pas de les payer sans faire de prix, dès qu'elles lui agréaient; il comblait encore les marchands d'honneurs, de bienfaits et de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance

n'enfin il aurait un fils de quelqu'une. Il n'y avait pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisait des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa religion, et de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitait si ardemment.

Un jour que, selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étaient de résidence dans leur capitale, il tenait l'assemblée de ses courtisans où se trouvaient tous les ambassadeurs et tous les étrangers de distinction qui étaient à sa cour, où l'on s'entretenait, non pas de nouvelles qui regardaient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie et de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venait d'un pays très-éloigné avec une esclave qu'il lui amenait, demandait la permission de la lui faire voir. « Qu'on le fasse entrer et qu'on le place, dit

le roi, je lui parlerai après l'assemblée. » On introduisit le marchand, et on le plaça dans un endroit d'où il pouvait voir le roi à son aise, et l'entendre parler familièrement avec ceux qui étaient le plus près de sa personne.

Le roi en usait ainsi avec tous les étrangers qui devaient lui parler; il le faisait exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, et qu'en le voyant parler aux uns et aux autres avec familiarité et avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même; sans se laisser surprendre par l'éclat et la grandeur dont il était environné, capables d'ôter la parole à ceux qui n'y auraient pas été accoutumés. Il le pratiquait même à l'égard des ambassadeurs : d'abord il mangeait avec eux, et pendant le repas, il s'informait de leur santé, de leur voyage et des particularités de leur pays. Cela leur donnait de l'assurance auprès de sa personne, et ensuite il leur donnait audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, et qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant

trône du roi, la face contre terre, et lui souhaita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il était vrai qu'il lui eût amené une esclave comme on le lui avait dit, et si elle était belle.

« Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soins; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu de qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens et toutes les perfections dont elle est partagée. » « Où est-elle? reprit le roi, mène-la-moi. » « Sire, reprit le marchand, j'ai laissée entre les mains d'un officier de mes eunuques; votre majesté peut commander qu'on la fasse venir. »

On amena l'esclave; et dès que le roi la vit, il en fut charmé, à la considérer seulement par sa taille belle et dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet, où le marchand le suivit

avec quelques eunuques. L'esclave avait un voile de satin rouge rayé d'or, qui lui cachait le visage. Le marchand le lui ôta, et le roi de Perse vit une dame qui surpassait en beauté toutes celles qu'il avait alors et qu'il avait jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, et il demanda au marchand combien il la voulait vendre.

« Sire, répondit, le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, et je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent, elle lui agréera. » « Je te suis obligé, reprit le roi; ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or. Seras-tu content ? »

« Sire, repartit le marchand, je me suis estimé très-heureux si votre majesté eût b

ulu l'accepter pour rien ; mais je n'ose refuser une si grande libéralité. Je ne manquerai de la publier dans mon pays et dans tous les lieux par où je passerai, » La somme lui fut comptée , et avant qu'il se retirât , le roi le revêtit en sa présence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien , et lui assigna plusieurs matrones et autres femmes esclaves pour la servir , avec ordre de lui faire prendre le bain , de l'habiller d'un habit plus magnifique qu'elles pussent trouver , et de se faire apporter les plus beaux colliers de perles et les diamans les plus fins , et autres joyaux les plus riches , afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Les matrones officieuses , qui n'avaient autre attention que de plaire au roi , furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connaissaient parfaitement bien : « Sire lui dirent-elles , si votre majesté a la patience de nous donner seulement

trois jours, nous nous engageons à la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement qu'elle ne la reconnaîtra plus. » Le roi eut bien de la peine à se priver si longtemps du plaisir de la posséder entièrement. « Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse. »

La capitale du roi de Perse était située dans une île, et son palais, qui était très-superbe, était bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avait vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'était pas éloigné du sien, avait aussi la même vue, et elle était d'autant plus agréable, que la mer battait presque au pied des murailles.

Au bout de trois jours, la belle esclave, parée et ornée magnifiquement, était seule dans sa chambre, assise sur un sofa et appuyée à une des fenêtres qui regardaient la mer, lorsque le roi, averti qu'il pouvait la voir, y entra. L'esclave, qui entendit que l'on marchait dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avaient servie jusqu'alors, tourna

essitôt la tête pour voir qui c'était. Elle reconnut le roi; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité et pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle et si bien faite sût peu ce que c'était que le monde. Il attribua défaut à la mauvaises éducation qu'on lui avait donnée, et au peu de soin qu'on avait pris de lui apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où, notwithstanding la manière et la froideur avec laquelle elle venait de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, et même caresser et embrasser tant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses et ces embrassemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. « Ma toute belle, si charmante, si ravissante, s'écria-t-il, dis-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où

sont et qui sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes. Que je vous aime et que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour une femme ce que j'ai sens pour vous ; j'en ai cependant bien vu ; et j'en vois encore un grand nombre tous les jours ; mais jamais je n'ai vu tant de charme tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur , ajoutait-il , vous ne me répondez rien ; vous ne me faites même connaître par aucune marque que vous soyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême ; vous ne détournez pas même les yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer , et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je ne vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace ? D'où vient ce sérieux , ou plutôt cette tristesse qui m'afflige ? Regrettez-vous votre pays , vos parens , vos amis ? Hé quoi ! un roi de Perse qui vous aime , qui vous adore , n'est-il pas capable de vous

consoler et de vous tenir lieu de toute chose
monde ?

Quelques protestations d'amour que le roi
de Perse fît à l'esclave , et quoi qu'il pût dire
pour l'obliger d'ouvrir la bouche et de parler ,
l'esclave demeura dans un froid surprenant ,
ses yeux toujours baissés , sans les lever pour
regarder , et sans proférer une seule pa-
role.

Le roi de Perse , ravi d'avoir fait une acqui-
sition dont il était si content , ne la pressa pas
davantage , dans l'espérance que le bon trai-
tement qu'il lui ferait , la ferait changer. Il
l'appela des mains , et aussitôt plusieurs femmes
entrèrent , à qui il commanda de faire servir
le souper. Dès que l'on eut servi : « Mon cœur ,
dit-il à l'esclave , approchez-vous et venez sou-
per avec moi. » Elle se leva de la place où
elle était ; et quand elle fut assise vis-à-vis du
roi , le roi la servit avant qu'il commençât de
manger , et la servit de même à chaque plat
pendant le repas. L'esclave mangea comme lui ,
mais toujours les yeux baissés , sans répondre



un seul mot chaque fois qu'il lui demandait si les mets étaient de son goût.

Pour changer ce discours, le roi lui demanda comment elle s'appelait, si elle était contente de son habillement, des pierreries dont elle était ornée, ce qu'elle pensait de son appartement et de l'aménagement, et si la vue de la mer la divertissait; mais sur toutes ces demandes, elle garda le même silence, dont il ne savait plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle était muette. « Mais, disait-il en lui-même, serait-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite et si accomplie, et qu'elle eût un si grand défaut? Ce serait un grand dommage! Avec cela, je ne pourrais m'empêcher de l'aimer comme je l'aime. »

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavait de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentaient le bassin et la serviette, si elle leur avait parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit : « Sire,

us ne l'avons ni vue ni entendue parler plus
e votre majesté ne vient de le voir elle-
ême. Nous lui avons rendu nos services
ns le bain; nous l'avons peignée, coiffée,
billée dans sa chambre, et jamais elle n'a
vert la bouche pour nous dire : Cela est
en , je suis contente. Nous lui deman-
ons : Madame , n'avez-vous besoin de rien ?
 souhaitez-vous quelque chose ? Demandez ;
mmandez-nous. Nous ne savons si c'est
épris , affliction , bêtise , ou qu'elle soit
lette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule
role ; c'est tout ce que nous pouvons dire à
tre majesté. »

Le roi de Perse fut plus surpris qu'aupara-
nt sur ce qu'il venait d'entendre. Comme il
nt que l'esclave pouvait avoir quelque sujet
ffliction , il voulut essayer de la réjouir ;
ar cela , il fit une assemblée de toutes les
mes de son palais. Elles vinrent ; et celles
savaient jouer des instrumens en jouèrent ,
les autres chantèrent ou dansèrent , ou fi-
nt l'un et l'autre tout à la fois ; elles jouè-

rent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens; elle demeura dans sa place, toujours les yeux baissés, et avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune dans son appartement: et le roi, qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avait été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, sans en excepter aucune, et plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paraître en effet, il résolut de s'attacher uniquement à elle, et il exécuta sa résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries et les bijoux qu'elles avaient à leur usage, et chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur semblerait; et il ne retint que les matrones et autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul

mot pendant une année entière. Il ne laissa pas cependant d'être très-assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, et de lui donner des marques les plus signalées d'une passion très-violente.

L'année était écoulée, et le roi, assis un jour auprès de sa belle, lui protestait que son amour, au lieu de diminuer, augmentait tous les jours avec plus de force. « Ma reine, lui disait-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez : rien n'est plus vrai cependant, et je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atome, lorsque je vous vois, et que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avais dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir : il y a un an passé que je les renvoyai toutes; et je m'en repens aussi peu au moment

que je vous en parle, qu'au moment que je cessai de les voir, et je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manquerait à ma satisfaction, à mon contentement et à ma joie, si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette? Hélas! je ne crains que trop que cela ne soit! Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, et que vous gardez un silence si affligeant pour moi? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort! Je me sens vieillir tous les jours, et dès à présent j'aurais besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé! de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination;

« moi un mot seulement, après quoi je ne pourrais plus de mourir. »

Au premier discours, la belle esclave, qui, selon l'usage, avait écouté le roi toujours les yeux baissés, et qui ne lui avait pas seulement donné lieu de croire qu'elle était muette, mais même qu'elle n'avait jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en aperçut avec une surprise qui lui fit faire une exclamation de joie ; et comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention et avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, et elle parla. « Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces et de tous les honneurs dont elle m'a comblés, et de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, et ne permette pas qu'elle

meure après m'avoir entendue parler , mais donne une longue vie. Après cela , sire , je puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse et souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a, sire, ajouta-t-elle, c'est que, sans ma grossesse (je supplie votre majesté de prendre ma sincérité en bonne part) , j'étais résolue à ne jamais vous aimer , aussi bien qu'à garder un silence perpétuel , et que présentement je vous aime autant que je le dois. »

Le roi de Perse , ravi d'avoir entendu parler la belle esclave , et lui annoncer une nouvelle qui l'intéressait si fort , l'embrassa tendrement. « Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvais recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé , et vous m'avez annoncé votre grossesse ; je ne me sens pas moi-même après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendais pas. »

Dans le transport de joie où était le roi de Perse , il n'en dit pas davantage à la belle es-

ve ; il la quitta , mais d'une manière à faire connaître qu'il allait revenir bientôt. Comme il voulait que le sujet de sa joie fût rendu public , il l'annonça à ses officiers , et fit appeler son grand-visir. Dès qu'il fut arrivé , il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion , qui faisaient vœu de pureté , aux hôpitaux et aux pauvres , en actions de grâces à Dieu , et sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné , le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. « Madame , lui dit-il , excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement ; vous m'en avez donné l'occasion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois ; je désire de savoir de vous des choses d'une importance beaucoup plus grande. Dites-moi , je vous en supplie , ma chère âme , quelle raison si forte vous avez eue pour me voir , de m'entendre parler , de manger et de coucher avec moi chaque jour toute une année , et d'avoir eu cette constance inébranlable , je ne dis point de ne pas ouvrir la bou-

che pour me parler , mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disais. Cela me passe , et je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point ; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire. »

Pour satisfaire la curiosité du roi de Persie
« Sire , reprit cette belle personne , être esclave , être éloignée de son pays , avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais ; avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère , mon frère , nos parents , mes connaissances , ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre majesté trouve si étrange ? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel , et la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connaître le prix. Le corps peut bien être assujéti à l'autorité d'un maître qui a la force et la puissance en main , mais la volonté ne peut pas être maîtrisée , elle est toujours à elle-même : votre majesté en

un exemple en ma personne. C'est beaucoup
je n'aie pas imité une infinité de malheu-
reux et de malheureuses que l'amour de la li-
berté réduit à la triste résolution de se procu-
rer la mort en mille manières, par une liberté
que ne peut leur être ôtée. »

Madame, reprit le roi de Perse, je suis per-
suadé de ce que vous me dites, mais il m'avait
semblé jusqu'à présent qu'une personne belle,
sage, faite, de bon sens et de bon esprit com-
me vous, madame, esclave par sa mauvaise
fortune, devait s'estimer heureuse de trouver
un maître. »

Sire, repartit la belle esclave, quelque es-
clave que ce soit, comme je viens de le dire à
votre majesté, un roi ne peut maîtriser sa vo-
lonté. Comme votre majesté parle néanmoins
d'une esclave capable de plaire à un monarque
et de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état
inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je
ne puis croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans
son malheur. Quel bonheur cependant ! Elle ne
peut pas de se regarder comme une esclave

arrachée d'entre les bras de son père et de sa mère, et peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que votre majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur, et de quoi elle peut être capable ! »

Leroi de Perse étonné de ce discours. « Quoi, madame, répliqua-t-il, serait-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Éclaircissez-moi de grâce là-dessus, et n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père et l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, et surtout comment vous vous appelez. »

« Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est Gulnare de la mer * ; mon père qui est mort, était un des plus puissans rois de la mer ; et en

* Gulnare signifie, en persan, rose, ou fleur de grenadier.

mourant, il laissa son royaume à un frère que j'ai, nommé Saleh *, et à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer, très-puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, et dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi, envieux de notre bonheur, entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, et ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable et inaccessible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

« Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états ; et dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier :
« Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très-incertains ; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états ; et je serais moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourrait

* Saleh : ce mot signifie bon, en arabe.

vous arriver. Pour la prévenir et vous en préserver, je voudrais bien vous voir mariée auparavant; mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterais que vous puissiez vous résoudre à entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre; je suis prêt à y employer tous mes soins. De la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne. »

« Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. « Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père et de ma mère, je descends, comme vous, de rois et de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois de la terre; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux, et j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connaissance pour m'apercevoir de la noblesse et de l'ancienneté de notre maison. L'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution ;

et si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein , je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendais pas de votre part. » •

« Mon frère , entêté de ce mariage , qui ne me convenait pas , à mon sens , voulut me représenter qu'il y avait des rois de la terre qui ne céderaient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère et dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part , dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi , que j'étais mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étais , je m'élançai du fond de la mer , et j'allai aborder à l'île de la Lune.

« Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avait obligée de venir me jeter dans cette île , je ne laissais pas d'y vivre assez contente , et je me retirais dans les lieux écartés où j'étais commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction , accompagné de domestiques , ne me surprît comme je dormais , et ne

m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour ; il n'oublia rien pour me persuader d'y répondre. Quand il vit qu'il ne gagnait rien par la douceur , il crut qu'il réussirait mieux par la force ; mais je le fis si bien repentir de son insolence , qu'il résolut de me vendre , et il me vendit au marchand qui m'a amenée et vendue à votre majesté. C'était un homme sage , doux et humain ; et dans le long voyage qu'il me fit faire , il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

« Pour ce qui est de votre majesté , continua la princesse Gulnare , si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée ; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour , avec une sincérité dont je n'ai pu douter ; que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes , je ne feins pas de le dire , je ne serais pas demeurée avec elle. Je me serais jetée dans la mer par cette fenêtre , où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement , et je serais allée retrouver mon frère , ma mère et mes parens. J'eusse

même persévéré dans ce dessein , et je l'eusse exécuté , si , après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderais bien de le faire dans l'état où je suis. En effet , quoique je pusse dire à ma mère et à mon frère , jamais ils ne voudraient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre majesté , et jamais aussi ils ne reviendraient de la faute que j'aurais commise contre mon honneur de mon consentement. Avec cela , sire , soit un prince ou une princesse que je mette au monde , ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre majesté. J'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave , mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance. »

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de se faire connaître et de raconter son histoire au roi de Perse. « Ma charmante , mon adorable princesse , s'écria alors ce monarque , quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle ample matière à ma curiosité , de vous faire des questions sur des choses si inouïes !

Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté et de votre patience à éprouver la sincérité et la constance de mon amour. Je ne croyais pas pouvoir aimer plus que je ne vous aimais. Depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse ! Madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma reine et reine de Perse, comme j'en suis roi, et ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connaître que vous l'êtes et ma femme légitime. Cela serait fait, il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plus tôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui de vous aimer toujours, et de ne jamais aimer que vous. En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, et que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états et de

ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avais bien entendu parler d'hommes marins; mais j'avais toujours pris ce que l'on m'en avait dit pour des contes et des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; et j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, et qui avez bien voulu être ma femme, et cela par un avantage dont aucun autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir; c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous qui ont l'art de demeurer sous l'eau; ils y périraient néanmoins s'ils ne s'en retiraient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse et leurs forces.

« Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai votre majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans

l'eau comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, et quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

« Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer; nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit : la lune nous éclaire, et les planètes et les étoiles ne nous sont point cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces; et dans

chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes comme sur la terre.

« Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cristal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays : il n'y a que les moindres bourgeois qui s'en parent.

« Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas le roi néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras de chevaux marins ; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes et dans les réjouissances

publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter et à faire paraître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toutes sortes de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, et ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous le silence une infinité d'autres particularités très-curieuses touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feraient un très-grand plaisir à votre majesté; mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre; et j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos, pour la sù-

té de mes couches, de faire venir la reine
ma mère avec des cousines que j'ai, et en même
temps le roi mon frère, avec qui je suis
bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de
me revoir dès que je leur aurai raconté mon
histoire, et qu'ils auront appris que je suis
l'emme du puissant roi de Perse. Je supplie vo-
tre majesté de me le permettre; ils seront bien
sûrs aussi de lui rendre leurs respects, et je
pourrai lui promettre qu'elle aura de la satisfac-
tion de les voir. »

« Madame, reprit le roi de Perse, vous
êtes la maîtresse, faites ce qu'il vous plaira ;
je tâcherai de les recevoir avec tous les hon-
neurs qu'ils méritent. Mais je voudrais bien
savoir par quelle voie vous leur ferez savoir
ce que vous désirez d'eux; et quand ils pour-
ront arriver, afin que je donne ordre aux pré-
paratifs pour leur réception, et que j'aie moi-
même au-devant d'eux. » « Sire, repartit la
reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cé-
rémonies; ils seront ici dans un moment, et
votre majesté verra de quelle manière ils arri-

veront : elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet , et regarder par la jalousie. »

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloès dans une boîte : elle le mit dans la cassolette ; et dès qu'elle vit paraître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observait avec grande attention tout ce qu'elle faisait ; et elle n'avait pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où était le roi était disposé de manière qu'il s'en aperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étaient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance ; et aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait et de belle taille avec la moustache de vert de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames

qui ne cédaient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, et elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère et ses parentes qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; et quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avait paru, et d'où elle s'était retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère et ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse et les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, et qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole : « Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir après une si longue absence, et je suis sûre que votre frère et vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, sans avoir rien dit à per-

sonne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, et nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avait eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avait paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi bien que nous. Il ne fallait pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisait pas; et vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours, qui ne ferait que renouveler des sujets de douleur et de plainte, que vous devez oublier avec nous; et faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, et de l'état où vous êtes présentement, sur toutes choses, marquez-nous si vous êtes contente. »

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère; et après qu'elle lui eut

baisé la main en se relevant : « Madame, re-
 prit-elle, j'ai commis une grande faute, je
 l'avoue, et je ne suis redevable qu'à votre
 bonté du pardon que vous voulez bien m'en
 accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous
 obéir, vous fera connaître que c'est en vain
 bien souvent qu'on a de la répugnance pour
 de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-mê-
 me que la chose à quoi ma volonté était le
 plus opposée, est justement celle où ma des-
 tinée m'a conduite malgré moi. » Elle lui ra-
 conta tout ce qui lui était arrivé depuis que le
 dépit l'avait portée à se lever du fond de la
 mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut
 achevé, en marquant qu'enfin elle avait été
 vendue au roi de Perse chez qui elle se trou-
 vait : « Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous
 avez grand tort d'avoir souffert tant d'indigni-
 tés, et vous ne pouvez vous en plaindre qu'à
 vous-même. Vous aviez le moyen de vous en
 délivrer, et je m'étonne de votre patience à
 demeurer si long-temps dans l'esclavage : le-
 vez-vous, et revenez avec nous au royaume

que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en était emparé. »

Le roi de Perse, qui entendit ces paroles du cabinet où il était, en fut dans la dernière alarme. « Ah ! dit-il en lui-même, je suis perdu et ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, et l'on m'en veut priver ! » La reine Gulnare ne le laissa pas long-temps dans la crainte où il était.

« Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant et le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître ; il nous serait aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûté ;

je parle de celui d'une femme avec un mari, et d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus éclatantes. Il ne pouvait pas m'en donner une plus signalée que de congédier, dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avait, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme; et il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse, et que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement. Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer et de passer ma vie avec lui, plus par reconnaissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes

bonnes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer et de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, et avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation. »

« Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous, sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, et que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis, en mon particulier, qu'approuver une résolution si raisonnable et si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux, et des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre

nère et la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment. »

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venait d'avancer. « Ma fille, reprit-elle en s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, et je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serais la première à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnaissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, et qui a fait de si grandes choses pour vous. »

Autant le roi de Perse, qui était dans le cabinet, avait été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle était résolue à ne le pas abandonner. Comme il ne pouvait plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, et il se promit bien de lui en marquer sa reconnaissance par tous les moyens qui seraient en son pouvoir.

Pendant que le roi de Perse s'entretenait ainsi avec lui-même, la reine Gulnare avait

frappé des mains, et avait commandé à des esclaves qui étaient entrés aussitôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère, le roi son frère et ses parentes à s'approcher et à manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que, sans en avoir demandé la permission, ils se trouveraient dans le palais d'un puissant roi, qui ne les avait jamais vus, et qui ne les connaissait pas, et qu'il y aurait une grande incivilité à manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage, et de l'émotion où ils en étaient, ils jetèrent des flammes par les narines et par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendait pas, et dont il ignorait la cause. La reine Gulnare, qui se douta de ce qui en était, et qui avait compris l'intention de ses parens ne fit que leur marquer, en se levant de sa place, qu'elle allait revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. « Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre

majesté ne soit contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs , et de retourner avec eux dans nos états; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerais la première. » « Ah! ma reine, s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnaissance. Je n'avais pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connaître de la manière la plus éclatante. » « Eh, sire, reprit la reine Gulnare, pouvais-je en faire moins que ce que je viens de faire ? Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible. Mais, sire, ajouta la reine Gulnare, laissons-là ce discours pour

vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère et le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir et de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre majesté de vouloir bien entrer, et de les honorer de votre présence.»

« Madame, repartit le roi de Perse, j'aurai un grand plaisir à saluer des personnes qui vous appartiennent de si près; mais ces flammes que j'ai vues sortir de leurs narines et de leur bouche, me donnent de la frayeur. »

« Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas faire la moindre peine à votre majesté, elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, et ne mange avec eux. »

Le roi de Perse, rassuré par ces paroles, se leva de sa place et entra dans la chambre avec la reine Gulnare; et la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère

et à ses parentes , qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux , les obligea de se relever, et les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis , le roi Saleh prit la parole : « Sire, dit-il au roi de Perse , nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare, ma sœur, dans sa disgrâce , a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié et tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre à l'accorder à aucun des puissans princes de la mer, qui nous l'avaient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservait, sire, et nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite , qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre de longues années avec elle, ainsi que toutes sortes de prospérités et de satisfactions. »

« Il fallait bien, reprit le roi de Perse, que le ciel me l'eût réservée comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime, me fait connaître que je n'avais jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnaissance à la reine sa mère, ni à vous, prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez à me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. » En achevant ces paroles, il les invita à se mettre à table, et il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; et lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avait fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvait faire paraître sa grandeur et sa magnificence; et insensiblement il les engagea à demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce

que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvait avoir besoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin , et elle mit au monde un fils avec une grande joie de la reine sa mère , qui l'accoucha , et qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes qui étaient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils était plein et éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de Bedcr *. En actions de grâces au ciel , il assigna de grandes aumônes aux pauvres ; il délivra les prisonniers, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un et de l'autre sexe ; il fit distribuer de grosses sommes aux ministres et dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour et au peuple, et l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

* Pleine lune , en arabe.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère, et les princesses leurs parentes, s'entretenaient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder qu'elle portait entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, et après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser et à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre ses mains; et tout d'un coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui était ouverte, et se plongea dans la mer avec le prince. Le roi de Perse, qui ne s'attendait pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverrait plus le prince son cher fils, ou, s'il avait à le revoir, qu'il ne le reverrait que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'âme au milieu de son affliction, de sa douleur et de

es pleurs. « Sire, lui dit la reine Gulnare, l'un visage et d'un ton propres à le rassurer lui-même, que votre majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils, comme il est le vôtre, et je ne l'aime pas moins que vous ne l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, et vous verrez bientôt reparaître le roi son oncle, qui le rapportera sain et sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins par lequel il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer et sur la terre. » La reine sa mère et les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, et l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, et qui, en se soutenant

en l'air, rentra par la même fenêtre par laquelle il était sorti. Le roi de Perse fut ravi, et dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avait cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : « Sire, votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? » « Ah ! prince ! reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer ; j'ai cru perdu dès ce moment, et vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. » « Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étais douté, mais il n'y avait pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avais prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étaient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer ; et en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. Par ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le

prince Beder a acquis par sa naissance du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, et toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer, et de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein.»

Après ces paroles, le roi Saleh, qui avait déjà remis le petit prince Bedér entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il était allé prendre dans son palais, dans le peu de temps qu'il avait disparu, et qu'il avait apportée, remplie de trois cents diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, et de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. « Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle était, et qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vides. Comme nous ne pouvons témoigner notre re-

connaissance à votre majesté, nous la supplions d'en agréer cette faible marque en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même. »

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse, quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. « Hé quoi! prince, s'écria-t-il, appelez-vous une faible marque de votre reconnaissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous. Je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare, en se tournant de son côté, le roi votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir; et je le supplierais de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignais qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter. »

« Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que votre majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, et en si grand nombre tout à la fois. Mais si elle savait que je sais où sont les mines d'où on les tire, et qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonnerait que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, et de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. » Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse à l'accepter, et il lui en fit de grands remerciemens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes, et lui, n'auraient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur

vie à sa cour ; mais comme il y avait longtemps qu'ils étaient absens de leur royaume, et que leur présence y était nécessaire, ils le priaient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui et de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il était bien fâché de ce qu'il n'était pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, en allant leur rendre visite dans leurs états. « Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, et que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois. »

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part et d'autres dans leur séparation. Le roi Saleh partit le premier ; mais la reine sa mère et les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque sorte aux embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvait se résoudre à les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare : « Madame, j'eusse regardé comme un

homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment où votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie ; et je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince. »

Le petit prince Beder fut nourri et élevé dans le palais, sous les yeux du roi et de la reine de Perse, qui le virent croître et augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup plus à mesure qu'il avançait en âge, par son enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisait, et par les marques de la justesse et de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disait ; et cette satisfaction leur était d'autant plus sensible, que le roi Saleh son oncle, la reine sa grand-mère, et les princesses ses cousines, venaient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire et à écrire, et

on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenaient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans , il s'acquittait déjà de tous ses exercices avec infiniment plus d'adresse et de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela il était d'une sagesse et d'une prudence admirables. Le roi de Perse , qui avait reconnu en lui presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque , qui l'avait vu s'y fortifier jusqu'alors , et qui d'ailleurs s'apercevait tout les jours des grandes infirmités de la vieillesse , ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitait là-dessus; et les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie , que le prince Beder était digne de les commander. En effet , comme il y avait long-temps qu'il paraissait en public , ils avaient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avait pas cet air dédaigneux, fier et rebutant , si familier à la

plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une hauteur et un mépris insupportables. Ils savaient au contraire qu'il regardait tout le monde avec une bonté qui invitait à s'approcher de lui, qu'il écoutait favorablement ceux qui avaient à lui parler, qu'il leur répondait avec une bienveillance qui lui était particulière, et qu'il ne refusait rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandait fût juste,

Le jour de la cérémonie fut arrêté, et ce jour-là, au milieu de son conseil, qui était plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'était assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder, et après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marque qu'il lui remettait toute son autorité et tout son pouvoir; après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs et des émirs.

Aussitôt les visirs, les émirs, et tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds

du nouveau roi, et lui prêtèrent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand-visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversations, et en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste et si équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avait aucune part. Il sortit ensuite du conseil; et, accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnarc. La reine ne le vit pas plus tôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui et l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, et de tout ce qui pouvait contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après

qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi, son père, il sortit de la capitale, sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse, mais c'était pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre et la discipline partout, et d'ôter aux princes ses voisins, mal-intentionnés, l'envie de rien entreprendre contre la sûreté et la tranquillité de ses états, en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avait pas long-temps qu'il était de retour, lorsque le roi son père tomba malade si dangereusement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en releverait pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité; et l'unique soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres et aux seigneurs de la cour du roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée; et il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le

serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder et de la reine Gulnare , qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées , le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume de Perse , de pleurer les morts un moins entier , et de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie , s'il eût écouté l'excès de son affliction , et s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine , mère de la reine Gulnare , et le roi Saleh , avec les princesses leurs parentes , arrivèrent , et prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé , le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-visir et à tout les seigneurs de sa cour , qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil , de se faire voir à ses sujets , et de reprendre le soin des

affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une si grande répugnance à les écouter, que le grand-visir fut obligé de prendre la parole, et de lui dire : « Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes des'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée, et que ce ne soit pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le reverrons en votre sacrée personne. Il n'a pas touté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre majesté de faire voir qu'il ne s'est pas trompé. »

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment; et après qu'il eut repris l'habillement

et les ornemens royaux , il commença de pourvoir aux besoins de son royaume et de ses sujets avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle; et comme il était exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'aperçurent pas qu'ils avaient changé de maître.

Le roi Saleh, qui était retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère et les princesses , dès qu'il eut vu que le roi Beder avait repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, et le roi Beder et la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir, au sortir de table, après qu'on eut desservi et qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretenrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, et témoigna à la reine sa sœur combien il était satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernait, qui lui avait acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Be-

der, qui ne pouvait entendre parler de sa personne si avantageusement, et ne voulait pas aussi, par bienséance, imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté et fit semblant de dormir, en appuyant sa tête sur un coussin qui était derrière lui.

Des louanges qui ne regardaient que la conduite merveilleuse et l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh passa à celles du corps; et il en parla comme d'un prodige qui n'avait rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer dont il eût connaissance.

« Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, et tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe cependant, il est dans sa vingtième année; et à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, et lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui. »

« Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avais pas fait attention moi-même, et je suis bien aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une mais si belle et si accomplie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer. »

« J'en sais une, repartit le roi Saleh, en parlant bas; mais avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort : je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna; et comme elle vit Beder dans la situation où il était, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avait à dire avec tant de secret. « Il

n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu. »

« Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait si tôt connaissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, et il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espère, mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse Giauhare * et le roi de Samandal. »

« Que dites-vous, mon frère ? repartit la reine Gulnare ; la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée ? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse d'avec vous : elle avait environ dix-huit mois, et dès-lors elle était d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la mer-

* Giauhare, en arabe, signifie pierre précieuse.

veille du monde , si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez , et de les surmonter. »

« Ma sœur , répliqua le roi Saleh , c'est que le roi de Samandal est d'une vanité si insupportable , qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois , et qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille ; et s'il nous refuse , nous nous adresserons ailleurs , où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela , comme vous le voyez , ajouta-t-il , qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein , que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal , de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur , et que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. » Ils s'entre-

vinrent encore quelque temps sur le même sujet; et avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retournerait incessamment dans son royaume, et ferait la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare et le roi Saleh, qui croyaient que le roi Beder dormait véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; et le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il était vrai cependant qu'il n'avait pas perdu un mot de leur entretien, et que le portrait qu'ils avaient fait de la princesse Giauhare avait enflammé son cœur d'une passion qui lui était toute nouvelle. Il se forma une idée si avantageuse de sa beauté, que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain, le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare et du roi son neveu. Le jeune roi de Perse, qui savait bien que le

roi son oncle ne voulait partir si tôt que pour aller travailler à son bonheur, sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion était déjà si forte, qu'elle ne lui permettait pas de demeurer sans voir l'objet qui la causait, aussi long-temps qu'il jugeait qu'il en mettrait à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais comme il ne voulait pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, et le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avait projeté. Au plus fort de la chasse, le roi Saleh s'étant séparé d'avec lui, et aucun de ses officiers ni de ses gens n'étant resté auprès de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau; et après

Il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisait un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordaient, il se coucha à demi sur le gazon, et donna un libre cours à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs et de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état, plongé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant, qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il était, et il ne trouvait personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara des autres chasseurs; et en le cherchant, il l'aperçut de loin. Il avait remarqué dès le jour précédent, et encore plus clairement le même jour, qu'il n'avait pas son enjouement ordinaire, qu'il était rêveur contre sa coutume, et qu'il n'était pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisait; ou s'il y répondait, qu'il ne le faisait pas à propos. Mais il n'avait pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation

où il était, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avait eu avec la reine Gulnare, et qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, et s'en approcha sans faire de bruit, si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

« Aimable princesse du royaume de Samandal, s'écria-t-il, on ne m'a fait sans doute qu'une faible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau préférablement à la lune, et à tous les astres ensemble. J'irais dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savais où vous trouver; il vous appartient, et jamais princesse ne le possédera que vous. »

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança, et en se faisant voir au roi Beder : « A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine de votre mère et moi. Ce n'était pas notre inten-

en, et nous avons cru que vous dormiez. »
Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, et j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu, et que vous n'avez pu éviter. Je vous avais retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ; mais la honte de vous faire un aveu de ma faiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, et de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayez obtenu le consentement du roi son père pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.»

Ce discours du roi de Perse embarrassait fort le roi Saleh, qui lui représenta combien il était difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandait; qu'il ne pouvait le faire sans l'emmener avec lui; et comme sa présence était nécessaire dans son royaume, que tout

était à craindre s'il s'en absentait, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y allait employer toute la diligence possible, et qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : « Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étais persuadé, et que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie ! »

« Je suis prêt à faire voir à votre majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger, mais je ne puis vous emmener avec moi, que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère. Que dirait-elle de vous et de moi ? Je le veux bien si elle y consent, et je joindrai mes prières aux vôtres. »

« Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, et cette excuse me fait mieux connaître la dureté que vous avez pour moi. »

« Si vous m'aimez autant que vous voulez que je croie, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, et que vous m'emmenez avec vous. »

Le roi Saleh, forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avait au doigt, où étaient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avaient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : « Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, et ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. » Le roi de Perse prit la bague, et quand il l'eut mise au doigt : « Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh. » Et en même temps ils s'élèverent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'était pas éloignée, où ils se prolongèrent. »

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse son gendre, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse saisit la main de la reine sa grand'mère, et la

reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. « Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle; je vois que vous vous portez bien, et j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare, votre mère et ma fille. » Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il était parti sans prendre congé d'elle; il l'assura au contraire qu'il l'avait laissée en parfaite santé, et qu'elle l'avait chargé de lui bien faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses; et pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle s'entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, et contre son intention; qu'il l'avait amené sans avoir pu s'en défendre, et qu'il allait s'aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'a--

voir parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. « Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle : espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ? »

« Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, et nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément, et qu'il mourra d'affliction et de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, et j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec

un riche présent de pierreries , et lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, et qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre. »

« Il eût été à souhaiter , reprit la reine , que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande , dont il n'est pas sûr que nous ayons un succès aussi heureux que nous le souhaiterions ; mais comme il s'agit du repos et de la satisfaction du roi mon petit-fils , j'y donne mon consentement. Sur toutes choses, puisque vous connaissez l'humeur du roi de Samandal , prenez garde , je vous en supplie , de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus , et d'une manière si obligeante , qu'il ne s'en offense pas. »

La reine prépara le présent elle-même , et le composa de diamans , de rubis , d'émeraudes et de fils de perles , et les mit dans une cassette fort riche et fort propre. Le lendemain , le roi Saleh prit congé d'elle et du roi des

Perse, et partit avec une troupe choisie et peu nombreuse de ses officiers et de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale et au palais du roi de Samandal; et le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paraître; et le roi Saleh, qui voulut bien oublier ce qu'il était pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvait désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever, et après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il était le bienvenu, et lui demanda s'il y avait quelque chose qu'on pût faire pour son service.

« Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurais pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde, et si distingué par sa sagesse et par sa valeur, je ne marquerais que faiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvait pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connaîtrait la grande vénération dont il est

rempli pour elle , et le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. » En disant ces paroles , il prit la cassette des mains d'un de ses gens , l'ouvrit , et en la lui présentant , il le supplia de vouloir bien l'agréer.

« Prince , reprit le roi de Samandal , vous ne faites pas un présent de cette considération , que vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir , je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez ; et dites-moi librement en quoi je puis vbus obliger. »

« Il est vrai , sire , repartit le roi Saleh , que j'ai une grâce à demander à votre majesté , et je me garderais bien de la lui demander , s'il n'était en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument , que je la demanderais en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles , et je la supplie de ne me la pas refuser. » « Si cela est ainsi , répliqua le roi de Samandal , vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est , et vous

verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis. »

« Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, et de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps. »

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avait le dos appuyé, et d'une manière injurieuse au roi Saleh : « Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étais imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage et avisé, et votre discours au contraire me fait connaître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où était votre esprit quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler ! Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une

princesse, fille d'un roi aussi grand et aussi puissant que je le suis? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, et ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisais de votre personne. »

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, et il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. « Que Dieu, sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre majesté comme elle le mérite; elle voudra bien que j'aie l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela serait, bien loin que votre majesté dût s'en offenser, ou la princesse elle-même, je croirais faire beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. Votre majesté sait bien que je suis un des rois de la mer, comme elle; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien, par leur ancienneté, à aucune des autres familles royales, et que le royaume que je tiens d'eux n'est pas moins florissant, ni moins puissant que de leur

temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance et la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnaît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait et le plus accompli qu'il y ait sur la terre et dans tous les royaumes de la mer : les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande ne peut qu'être très-glorieuse pour elle et pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée, ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, et le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer. »

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loi-

si au roi Saleh de lui parler si long-temps , si l'empotement où il le mit lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans prendre la parole , après qu'il eut cessé , tant il était hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces et indignes d'un grand roi. « Chien ! s'écria-t-il , tu oses me tenir ce discours , et proférer seulement le nom de ma fille devant moi ! Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille ? Qui es-tu , toi ? Qui était ton père , Qui est ta sœur , et qui est ton neveu ? Son père n'était-il pas un chien , et fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'insolent , et qu'on lui coupe le cou. »

Les officiers , en petit nombre , qui étaient autour du roi de Samandal , se mirent aussitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh était dans la force de son âge , léger et dispos , il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre , et il gagna la porte du palais , où il trouva mille homme de ses parens et de sa maison , bien armés et bien équipés , qui ne faisaient

ne d'arriver. La reine sa mère avait fait réflexion sur le peu de monde qu'il avait pris avec lui; et comme elle avait pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvait lui faire, elle les avait envoyés, et priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête, se surent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivaient dans un grand désordre, et qu'on le poursuivait. « Sire, s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignait, de quoi s'agit-il? Nous voici prêts à vous venger : vous n'avez qu'à commander. »

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pendant que les autres restèrent à la porte, dont ils se saisirent, et retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers et de gardes qui l'avaient poursuivi s'étaient dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, et arrêté en même temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa

personne, et il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit, cette princesse s'était élancée à la surface de la mer, avec les femmes qui s'étaient trouvées auprès d'elle, et s'était sauvée dans une île déserte.

Comme ces choses se passaient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh, qui avaient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine sa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avaient laissé. Le jeune roi Beder, qui était présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvait arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où était le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer; et comme il ne savait quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva

ns la même île où la princesse Giauhare s'é-
t sauvée.

Comme ce prince était hors de lui-même ,
alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui
ait environné de plusieurs autres. Dans le
mps qu'il reprenait ses esprits , il entendit
e l'on parlait : il prêta aussitôt l'oreille ; mais
omme il était un peu trop éloigné pour rien
mprendre de ce que l'on disait , il se leva ,
en s'avancant , sans faire de bruit , du côté
où venait le son des paroles , il aperçut en-
e des feuillages une beauté dont il fut ébloui.
Sans doute , dit-il en lui-même en s'arrê-
nt , et en la considérant avec admiration , que
est la princesse Giauhare , que la frayeur a
eut-être obligée d'abandonner le palais du roi
n père ; si ce n'est pas elle , elle ne mérite
is moins que je l'aime de toute mon âme. »
ne s'arrêta pas davantage , il se fit voir , et
s'approchant de la princesse avec une pro-
nde révérence : « Madame , lui dit-il , je ne
nis assez remercier le ciel de la faveur qu'il
e fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il

voit de plus beau. Il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie, madame, de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours. »

« Il est vrai, seigneur, reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste, qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, et je m'appelle Giauhare. J'étais tranquillement dans mon palais dans mon appartement, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avait forcé le palais, et s'était saisi du roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avaient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver et de chercher ici un asile contre sa violence. »

Au discours de la princesse, le roi Bedem

ut de la confusion d'avoir abandonné la reine
a grand'mère si brusquement sans attendre l'é-
claircissement de la nouvelle qu'on lui avait
pportéc. Mais il fut ravi que le roi son oncle
e fût rendu maître de la personne du roi de
amandal : il ne douta pas en effet que le roi de
amandal ne lui accordât la princesse pour
voir sa liberté. « Adorable princesse, reprit-
, votre douleur est très-juste; mais il est aisé
e la faire cesser avec la captivité du roi votre
père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous
urez que je m'appelle Beder, que je suis roi
e Perse, et que le roi Saleh est mon oncle. Je
lis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein
s'emparer des états du roi votre père. Il n'a
autre but que d'obtenir que j'ai l'honneur et
bonheur d'être son gendre, en vous rece-
nt de sa main pour épouse. Je vous avais
jà abandonné mon cœur sur le seul récit de
tre beauté et de vos charmes. Loin de m'en
pentir, je vous supplie de le recevoir, et
être persuadée qu'il ne brûlera jamais que
ur vous. J'ose espérer que vous ne le refuse-

rez pas , et que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états uniquement pour venir vous l'offrir , mérite de la reconnaissance. Souffrez donc , belle princesse , que j'ai l'honneur d'aller vous présenter à mon oncle. Le roi votre père n'aura pas si tôt donné son consentement à notre mariage , qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant. »

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avait attendu. La princesse ne l'avait pas plus tôt aperçu , qu'à sa bonne mine , à son air , et à la bonne grâce avec laquelle il l'avait abordée , elle l'avait regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il était la cause du mauvais traitement qu'on venait de faire au roi son père , de la douleur qu'elle en avait , de la frayeur qu'elle en avait eue elle-même par rapport à sa propre personne , et de la nécessité où elle avait été réduite de prendre la fuite , elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devait pas avoir de commerce. D'ailleurs , quelque disposition

qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désirait ; comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvait avoir de rejeter cette alliance, c'était que le roi Beder était né d'un roi de la terre, elle était résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment ; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder ; et en faisant semblant de le voir avec plaisir : « Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Guluare, si célèbre par sa beauté singulière ? J'en ai bien de la joie ; je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plus tôt vu, qu'il n'hésitera pas à nous rendre heureux l'un et l'autre. » En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il était au comble de son bonheur ; il avança la main, et prenant

celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps.

« Téméraire, lui dit-elle en le repoussant » et en lui crachant au visage faute d'eau, » quitte cette forme d'homme, et prends celle » d'un oiseau blanc, avec le bec et les pieds » rouges. »

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. « Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, et portez-le dans l'île Sèche. » Cette île n'était qu'un rocher affreux, où il n'y avait pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau ; et en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. « Ce serait dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre mourût de faim et de soif. La princesse, si bonne et si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère ; il vaut

mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. » Elle le porta dans une île bien peuplée , et elle le laissa dans une campagne très-agréable , plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers , et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare , et qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver , il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais , sous bonne garde ; et quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence , il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venait de faire. Il demanda où était le roi son neveu en arrivant , et il apprit avec une grande surprise et beaucoup de chagrin qu'il avait disparu. « On est venu nous apprendre , lui dit la reine , le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal ; et pendant que je donnais des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger , il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'ap-

prendre que vous étiez en danger , et qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous. »

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Salch, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avait eue de condescendre au désir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés ; mais quelque diligence qu'il pût faire , on ne lui en apporta aucune nouvelle ; et au lieu de la joie qu'il s'était déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardait comme son ouvrage , la douleur qu'il eut de cet incident , auquel il ne s'attendait pas , en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises , il laissa son royaume sous l'administration de la reine , et alla gouverner celui du roi de Samandal , qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance , quoiqu'avec tous les égards dus à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh était parti pour retourner au royaume de Samandal , la reine Gulnare , mère du roi Beder , arriva

chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'était pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'était imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui était arrivé quelquefois, l'avait emporté plus loin qu'il ne se l'était proposé. Mais quand elle vit qu'il n'était pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il était aisé de juger par la tendresse qu'elle avait pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avaient accompagné, et qui avaient été obligés de revenir après l'avoir cherché longtemps, lui et le roi Saleh son oncle, sans les avoir trouvés, qu'il fallait qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvaient deviner; qu'ils avaient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes ils n'en avaient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport, elle avait pris le parti de dissimuler et de cacher son affliction, et elle

les avait chargés de retourner sur leurs pas et de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avait pris son parti ; et sans rien dire à personne , et après avoir dit à ses femmes qu'elle voulait être seule , elle s'était plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avait que le roi Saleh pouvait avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eût été reçue par la reine sa mère avec un grand plaisir, si, dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avait amenée. « Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils, et celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction aussi bien que la mienne. J'avais eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle ; mais je n'eus pas plus tôt appris qu'il était parti sans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en souffriez. » Elle lui parla ensuite du zèle avec lequel le roi Saleh était allé faire lui-

même la demande de la princesse Giauhare , et de ce qui en était arrivé , jusqu'au moment où le roi Beder avait disparu. J'ai envoyé du monde après lui , ajouta-t-elle ; et le roi mon fils , qui ne fait que de partir pour aller gouverner le royaume de Samandal , a fait aussi ses diligences de son côté : ça été sans succès jusqu'à présent ; mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas. »

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance ; elle regarda le roi son cher fils comme perdu , et elle pleura amèrement , en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avait qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. « Il est vrai , lui dit-elle , que le roi votre frère ne devait pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution , ni consentir jamais à emmener le roi mon petit-fils , sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse ait péri , vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume.

me. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale; votre présence y est nécessaire, et il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir. »

Il ne fallait pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre. Elle prit congé de la reine sa mère, et elle fut de retour au palais de sa capitale de Perse avant qu'on se fût aperçu qu'elle s'en était absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avait renvoyés à la quête du roi son fils, et leur annoncer qu'elle savait où il était, et qu'on le reverrait bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, et elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre et le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avait porté et laissé dans l'île, comme nous l'avons dit, le monar-

que fut dans un grand étonnement quand il se vit seul et sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savait où il était, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse était situé. Quand il l'eût su, et qu'il eût assez connu la force de ses ailes pour hasarder à traverser tant de mers, et à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose que de se trouver dans la même peine et dans la même difficulté où il était, d'être connu, non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il était, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espèce, et de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un paysan, fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il était, et eut une grande joie quand il eut aperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui était inconnue, quoiqu'il y eût longues années qu'il chassait aux filets. Il employa toute l'adresse dont il était capable, et il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau.

Ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devait lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenait ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage et le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, et lui demanda combien il voulait vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le paysan demanda au bourgeois, à son tour, ce qu'il en prétendait faire quand il l'aurait acheté. « Bon homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger? » « Sur ce pied-là, repartit le paysan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davantage : et ce ne serait pas pour vous, quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux, mais depuis que je me connais, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi : il en connaîtra mieux le prix que vous, »

Au lieu de s'arrêter au marché, le paysan alla au palais, où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi était près d'une fenêtre, l'où il voyait tout ce qui se passait dans la place. Comme il eut aperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques, avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au paysan, et lui demanda combien il voulait le vendre. « Si c'est pour sa majesté, reprit le paysan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, et je vous prie de le lui porter. » L'officier porta l'oiseau au roi, et le roi le trouva si singulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au paysan, qui se retira très-content; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, et lui donna du grain et de l'eau dans des vases précieux.

Le roi, qui était prêt à monter à cheval pour aller à la chasse, et qui n'avait pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage; et afin de le mieux considérer, le roi ouvrit lui-même, et prit l'oiseau sur sa main.

En le regardant avec une grande admiration , il demanda à l'officier s'il l'avait vu manger. « Sire , reprit l'officier , votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein , et je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. » Le roi dit qu'il fallait lui en donner des plusieurs sortes , afin qu'il choisît celle qui lui conviendrait.

Comme on avait déjà mis la table , on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre. Dès qu'on eut posé les plats , l'oiseau battit des ailes , s'échappa de la main du roi , i vola sur la table , où il se mit à becqueter sur le pain et sur les viandes , tantôt dans un plat et tantôt dans un autre. Le roi en fut si surpris , qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots , et la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau , elle se couvrit le visage de son voile , et voulut se retirer. Le roi , étonné de cette action , d'autant plus qu'il n'y avait que des eunuques dans la chambre , et de

emmes qui l'avaient suivie, lui demanda la raison qu'elle avait d'en user ainsi.

« Sire, répondit la reine, votre majesté n'en sera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau, comme elle se l' imagine, et que c'est un homme. »

« Madame, reprit le roi, plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous moquer de moi sans doute; vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. » « Sire, Dieu me garde de me moquer de votre majesté! Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, et je l'assure que c'est le roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, et petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare et de Salch; et c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. » Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment et pourquoi la princesse Giauhare s'était ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avait fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire, qu'il savait qu'elle était une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, et que, comme elle n'ignorait rien de tout ce qui s'y passait, il était d'abord informé, par son moyen, des mauvais desseins des rois et de ses voisins contre lui, et les prévenait. Il eut compassion du roi de Perse, et il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenait sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir. « Sire, dit-elle au roi, que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. » L'oiseau, qui avait cessé de manger pour être attentif à l'entretien du roi et de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le cabinet et la reine y entra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau

commençât à bouillonner; elle en prit aussitôt dans la main, et en la jetant sur l'oiseau :

» Par la vertu des paroles saintes et mystérieuses que je viens de prononcer, dit-elle, et au nom du Créateur du ciel et de la terre, qui ressuscite les morts et maintient l'univers dans son état, quitte cette forme d'oiseau, et reprends celle que tu as reçue de ton Créateur. »

La reine avait à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paraître un jeune prince de belle taille, dont le bel air et la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, et rendit grâces à Dieu pour celle qu'il venait de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, et la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnaissance; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, et lui témoigna combien il avait de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine, mais elle était déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, et après le repas, il le pria de lui raconter comment la

princesse Giauhare avait eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'était, et le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. « Il était louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avait fait au roi son père; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devait pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, et dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage. »

« Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté est si grande, que j'en devrais demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnaissance; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me ramener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du de-

ordre, et même que la reine ma mère, à qui
caché mon départ, ne soit morte de dou-
r, dans l'incertitude où elle doit avoir été
ma vie ou de ma mort. »

Le roi lui accorda cela qu'il demandait de
meilleure grâce du monde : et sans différer,
donna l'ordre pour l'équipement d'un vais-
seau le plus fort et le meilleur voilier qu'il eût
dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut
bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots,
soldats, de provisions et de munitions né-
cessaires; et dès que le vent fut favorable, le
Beder s'y embarqua, après avoir pris
congé du roi, et l'avoir remercié de tous les
services dont il lui était redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en
queue, qui le fit avancer considérablement
sur sa route dix jours sans discontinuer ;
au onzième jour, il devint un peu contraire ; il
ralentit, et enfin il fut si violent, qu'il causa
une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta
seulement de sa route, il fut encore si
fortement agité, que tous ses mâts se rom-

pirent, et que, porté au gré du vent, il donna sur une sèche, et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord ; les uns se firent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage et les autres se prirent à quelque pièce de bois ou à une planche. Beder fut des derniers ; emporté tantôt par les courans, et tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il était près de terre, et peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restait de force pour y aborder, et il arriva enfin si près du rivage, où la mer était tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avait été d'un si grand secours Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mules, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux et d'autres animaux qui bordèrent le rivage et se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde.

à vaincre leur obstination et à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eut un peu repris haleine, et qu'il eut séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, et ne purent faire comprendre qu'il y avait du danger à y aller.

Le roi Bedar entra dans la ville, et il y vit plusieurs rues belles et spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontrait personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'était pas sans sujet que tant d'animaux avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connaître que la ville n'était pas aussi dépeuplée qu'il se l'était imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques, où il y avait plusieurs sortes

de fruits exposés en vente d'une manière fort propre, et salua un vieillard qui y était assis.

Le vieillard, qui était occupé à quelque chose, leva la tête; et comme il vit un jeune homme qui marquait quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignait beaucoup de surprise, d'où il venait, et qu'elle occasion l'avait amené. Le roi Beder le satisfit avec peu de mots, et le vieillard lui demanda encore s'il n'avait rencontré personne en son chemin. « Vous êtes le premier que j'ai vu, repartit le roi, et je ne puis comprendre qu'une ville si belle et de tant d'apparence soit déserte comme elle l'est. » « Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard; peut-être vous en arriverait-il quelque mal. Je satisfierai votre curiosité à loisir, et je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution. »

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois; il entra et s'assit près du vieillard; mais comme le vieillard avait compris, par le récit de

grâce, que le prince avait besoin de nourriture, il lui présenta d'abord de quoi rendre des forces; et quoique le roi Beder ait prié de lui expliquer pourquoi il avait pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins le lui dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignait que les choses fautes qu'il avait à lui dire, ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeait plus : « Vous devez maintenant remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. » « Eh, pour quel sujet ? reprit le roi, je suis alarmé et effrayé. » « Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle la ville des Enchantemens, et qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine; et cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne et la plus dangereuse que l'on puisse connaître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces

mulets et ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes comme vous et comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, et qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans; elle les caresse, elle les régale; elle les loge magnifiquement; elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir : mais elle ne les laisse pas jouir long-temps de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qui ne se métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre et d'entrer dans la ville; c'est que, ne pouvant vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, ils faisaient ce qui était en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. « Hélas ! s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée ! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque'autre plus terrible. » Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, et de la cruauté qu'elle avait eue de le changer en oiseau, au moment où il venait de la voir et de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le récit du bonheur qu'il avait eu de trouver une reine qui avait rompu cet enchantement, et par des témoignages de la peur qu'il avait de retomber dans un si grand malheur, le vieillard, qui voulut le rassurer : « Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne et de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis

aimé de toute la ville ; je ne suis pas même inconnu à la reine , et je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi , c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison , où je vous conseille de demeurer , si vous l'agréez ainsi. Pourvu que vous ne vous en écartiez pas , je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit. »

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçait envers lui , et de la protection qu'il lui donnait avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique ; et il n'y parut pas plus tôt , que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même , et firent compliment au vieillard sur ce qu'il avait acquis un esclave si bien fait , comme ils se l'imaginaient ; ils en paraissaient d'autant plus

pris, qu'ils ne pouvaient comprendre qu'un beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. « Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disait le vieillard ; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni d'une condition assez élevée, pour en avoir de cette qualité. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'ai perdu, qui est mort, et comme je n'ai pas d'enfants, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. » Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devait avoir de son arrivée ; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avaient que la reine ne le lui enlevât : « Vous la connaissez, lui disaient-ils, et vous ne devez pas méconnaître le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez vus. Quelle douleur serait la vôtre, si elle lui faisait le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons ! »

« Je vous suis bien obligé, reprenait le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, et de la part que vous prenez à mes

intérêts, et je vous en remercie avec toute la reconnaissance possible; mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Mais cas qu'elle en apprenne quelque chose, qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai manifesté qu'il est mon neveu. »

Le vieillard était ravi d'entendre les louanges qu'on donnait au jeune roi de Perse; il prenait part comme si véritablement il eût son propre fils, et il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connaître. Il y avait environ un mois qu'ils vivaient ensemble, lorsqu'un jour le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique, à son ordinaire, la reine Labc, c'est ainsi que s'appelait la reine magicienne, vint à passer devant la maison du vieillard avec une grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plus tôt aperçu la tête des gardes qui marchaient devant elle, qu'il

leva , rentra dans la boutique , et demanda au vieillard son hôte ce que cela signifiait. « C'est la reine qui va passer, reprit-il ; mais demeurez et ne craignez rien. »

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille; et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocart et mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées et ornées de pierreries, venaient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; et la reine Labe paraissait au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or et une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passaient; et la reine, frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la

boutique. « Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelait, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait et si charmant? Y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition? »

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre et en se relevant : « Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avais, qui est mort, il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, et je l'ai fait venir pour ma consolation, et pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai. »

La reine Labe, qui n'avait encore vu personne de comparable au roi Beder, qui venait de concevoir une forte passion pour lui, songea, sur ce discours, à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. « Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent? Ne me refusez pas, je vous en prie. Je jure par le feu et par la lumière que je le ferai si grand et si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait

une si haute fortune. Quand j'aurais le dessein de faire du mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande ; et je fonde cette confiance plus encore sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais et que j'ai toujours faite de votre personne. »

« Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi ; et de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine : je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense. »

« Abdallah, répliqua la reine, je m'étais flattée que vous m'aimiez davantage ; et je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu et par la lumière , et même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion , que je ne passerai pas outre , que je n'aie

vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement. »

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable , par rapport à lui et par rapport au roi Beder , d'être forcé de céder à la volonté de la reine. « Madame , reprit-il , je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle , ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière dans sa parole , et je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu , jusqu'au premier jour qu'elle repassera. » « Ce sera donc demain , repartit la reine. » Et en disant ces paroles , elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avait , et reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnait : « Mon

fils , dit le bon Abdallah au roi Beder , qu'il
 s'était accoutumé d'appeler ainsi afin de ne le
 pas faire connaître en parlant de lui en public,
 je n'ai pu , comme vous l'avez vu vous-même ,
 refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec
 la vivacité dont vous avez été témoin , afin de
 ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque
 violence d'éclat ou secrète , en employant son
 art magique , et de vous faire , autant par dépit
 contre vous que contre moi , un traitement plus
 cruel et plus signalé , qu'à tous ceux dont elle
 a pu disposer jusqu'à présent , comme je vous
 en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de
 croire qu'elle en usera bien , comme elle me
 l'a promis , par la considération toute particu-
 lière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remar-
 quer vous-même par celle de toutes la cour ,
 et par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle
 serait bien maudite du ciel , si elle me trom-
 pait ; mais elle ne me tromperait pas impuné-
 ment , et je saurais bien m'en venger. »

Ces assurances , qui paraissaient fort incer-
 taines , ne firent pas un grand effet sur l'esprit

du roi Beder. « Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine , reprit-il , je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserais peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire , et je me laisserais éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne si je ne savais déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé , par l'enchantement de la princesse Giauhare , et dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre , me la fait regarder avec horreur. » Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage , et firent connaître avec quelle répugnance il se voyait dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

« Mon fils , repartit le vieillard Abdallah , ne vous affligez pas ; j'avoue qu'on ne peut faire un grand fondement sur les promesses et même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi.

Elle ne l'ignore pas; et c'est pour cela , préférablement à tout autre chose , qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle serait assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; et pourvu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle , je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi , »

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah , avec la même pompe que le jour d'auparavant ; et le vieillard l'attendait avec un grand respect. « Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, et je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment. »

Abdallah qui s'était prosterné dès qu'il

avait vu que la reine s'approchait, se releva quand elle eut cessé de parler; et comme il ne voulait pas que personne entendît ce qu'il avait à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval; et en lui parlant bas :
« Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier; elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui; mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils; et votre majesté me mettrait au désespoir, si elle en usait avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre. »

« Je vous le promets encore, repartit la reine, et je vous répète, par le même serment qu'hier, que vous et lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle;

vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. » En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder, qui s'était approché avec Abdallah, une beauté incomparable : mais le roi Beder en fut peu touché. « En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie. »

Dans le temps que le roi Beder faisait ces réflexions, les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté; et en le prenant par la main, il le lui présenta : « Le voilà, madame, lui dit-il; je supplie encore une fois votre majesté de se souvenir qu'il est mon neveu, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. » La reine le lui promit; et pour lui marquer sa reconnaissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avait fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir; mais elle voulut absolument qu'il l'ac-

ceptât, et il ne put s'en dispenser. Elle avait fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien pour le roi de Perse. On le lui présenta; et pendant qu'il mettait le pied à l'étrier : « J'oubliais, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. » Comme il lui eut répondu qu'il se nommait Beder (pleine lune) : « On s'est mépris, reprit-elle, on devait plutôt le nommer Schems (soleil). »

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine; mais elle le fit avancer à sa gauche, et voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, et après avoir fait une inclination, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine, le roi Beder s'aperçut au contraire qu'on la regardait avec mépris, et même que plusieurs faisaient mille imprécations contre elle. « La magicienne, disaient quelques-uns, a trouvé un nouveau

sujet d'exercer sa méchanceté. Le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? »
« Pauvre étranger, s'écriaient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chute plus assommante qu'on t'élève si haut ! Ces discours lui firent connaître que le vieillard Abdallah lui avait dépeint la reine Labe telle qu'elle était en effet ; mais comme il ne dépendait plus de lui de se retirer du danger où il était, il s'abandonna à la Providence, et à ce qu'il plairait au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais ; et quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, et entra avec lui, accompagnée de ses femmes et des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avait qu'or massif, pierreries, et que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louait

tout ce qu'il voyait avec beaucoup d'esprit, de manière néanmoins qu'elle ne pouvait se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretenaient de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la reine que l'on avait servi.

La reine et le roi Beder se levèrent et allèrent se mettre à table. La table était d'or massif, et les plats de la même matière. Ils mangèrent, et ils ne burent presque pas jusqu'au dessert ; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin ; et après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, et la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect, et par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvait réciproquement à sa santé.

Dans le même temps, dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un et l'autre

qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine était magicienne, et qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eut au monde. Dès que la reine se fut aperçue qu'elle l'avait amené au point qu'elle souhaitait elle fit signe aux eunuques et à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, et le roi Beder et elle couchèrent ensemble.

Le lendemain la reine et le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés, et au sortir du bain, les femmes qui y avaient servi le roi lui présentèrent du linge blanc et un habit des plus magnifiques. La reine, qui avait pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, et ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servi un bon repas; après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, et à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita et régala le roi Beder de cette manière pendent quarante jours, comme elle avait coutume d'en user envers tous ses

amans. La nuit du quarantième qu'ils étaient couchés, comme elle croyait que le roi Beder dormait, elle se leva sans faire de bruit, mais le roi Beder, qui était éveillé, et qui s'aperçut qu'elle avait quelque dessein, fit semblant de dormir, et fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, et en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur; et il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormait, pour ne pas donner à connaître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, et en versa dans un bassin où il y avait de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-temps; elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes; et elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute

chose elle avait allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus, et pendant que le gâteau cuisait, elle remit les vases et les boîtes dont elle s'était servie en leur lieu; et à de certaines paroles qu'elle pronouça, le ruisseau qui coulait au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise et le porta dans un cabinet; après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venait de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs et les divertissemens avaient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avait quitté, se souvint de lui, et crut qu'il avait besoin de son conseil, après ce qu'il avait vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avait de l'aller voir, et la supplia de vouloir bien le lui permettre. « Hé quoi, mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un pa-

lais si superbe, et où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, et qui vous en donne tant de marques? »

« Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrais-je m'ennuyer de tant de grâces et de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connaître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, et qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je ne réponds pas à ses sentimens pour moi, en demeurant plus longtemps sans le voir. » « Allez, repartit la reine, je le veux bien; mais vous ne serez pas longtemps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. » Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, et il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder : sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, et le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : « Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, et comment vous trouvez-vous encore avec cette infidèle, cette magicienne ? »

« Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, et qu'elle a eu toute la considération et tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit, qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyait que je dormais profondément, quoique je fusse éveillé, je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, et qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant

cependant que je dormais toujours. » En continuant toujours son discours , il lui raconta comment et avec quelles circonstances il lui avait vu faire le gâteau ; en achevant : « Jusqu'alors , ajouta-t-il , j'avoue que je vous avais presque oublié , avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés ; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données , ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt ; et je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étais attendu. »

« Vous ne vous êtes pas trompé , repartit le vieillard Abdallah , avec un souris qui marquait qu'il n'avait pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement ; rien n'est capable d'obliger la perfide à se corriger. Mais ne craignez rien , je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos , et vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans

plus de quarante jours , et qu'au lieu de les renvoyer honnêtement , elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts , ses parcs et la campagne , je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y trop long-temps que la terre porte ce monstre : il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite. »

En achevant ces paroles , Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder , et lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il allait entendre. « Vous m'avez dit , continuait-il , que la magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'est pour vous en faire manger , n'en doutez pas ; mais gardez-vous d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera , et au lieu d'en mettre à la bouche , faites en sorte de manger , à la place , d'un des deux que je viens de vous donner , sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien , elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelqu'animal. Elle n'y réussira pas ,

et elle tournera la chose en plaisanterie , comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire , et vous faire un peu de peur , pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'âme , et qu'elle s'imaginera avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau , vous lui en ferez présent , et vous la presserez d'en manger. Elle en mangera , quand ce ne serait que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous , après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé , prenez un peu d'eau dans le creux de la main , et en la lui jetant au visage , dites-lui :

« Quitte cette forme , et prends celle de tel » ou tel animal qu'il vous plaira. »

« Venez avec l'animal , je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez. »

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah , en des termes les plus expressifs , combien il lui était obligé de l'intérêt qu'il prenait à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui ;

et après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta et retourna au palais. En arrivant, il apprit que la magicienne l'attendait dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, et la reine Labe ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. « Cher Beder, lui dit-elle, on a grand raison de dire que rien ne fait mieux connaître la force et l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu. Pour peu que vous eussiez différé, je me préparais à vous aller chercher moi-même. »

« Madame, reprit le roi Bedér, je puis assurer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle, mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, et qui ne m'avait pas vu depuis si long-temps. Il voulait me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appelait, et de la col-

lation qu'il m'avait préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. » Le roi Beder, qui avait enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, et en le lui présentant : « Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer. »

« Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous et de votre oncle, mon bon ami ; mais auparavant je veux que, pour l'amour de moi, vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. » « Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, et elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance. »

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine l'autre que le vieillard Abdallah lui avait donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à sa bouche. « Ah ! reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien

goûté de plus exquis ! » Comme il était près d'un jet d'eau , la magicienne qui vit qu'il avait avalé le morceau , et qu'il en allait manger un autre , puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main , et en la lui jetant au visage :

« Malheureux , lui dit-elle , quitte cette figure d'homme , et prends celle d'un vilain cheval borgne et boiteux. »

Ces paroles ne firent pas d'effet , et la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état , et donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; et comme elle vit qu'elle avait manqué son coup : « Cher Beder , lui dit-elle , ce n'est rien , remettez-vous : je n'ai pas voulu vous faire de mal ; je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serais la plus misérable et la plus exécration de toutes les femmes , si je commettais une action si noire , je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits , mais même après les marques d'amour que je vous ai données. »

« Puissante reine , repartit le roi Beder , quelque persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir , je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise. Quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ! Mais , madame , laissons-là ce discours , et puisque j'ai mangé de votre gâteau , faites-moi la grâce de goûter du mien. »

Le reine Labe , qui ne pouvait mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse , rompit un morceau de gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé , elle parut toute troublée , et elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps ; il prit de l'eau du même bassin ; et en la lui jetant au visage :

« Abominable magicienne , s'écria-t-il , sors » de cette figure , et change-toi en cavale. »

Au même moment , la reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; et sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée ,

qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'était pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avait fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la brider; mais de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller et brider deux chevaux, un pour lui et un pour le palefrenier, et il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah, qui aperçut de loin le roi Beder et la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avait recommandé. « Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritais ! » Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, et entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa, en le remerciant de tous les services qu'il lui avait rendus. Il lui raconta

de quelle manière le tout s'était passé, et lui marqua qu'il n'avait pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah, qui en avait une à tout cheval, en brida la cavale lui-même; et dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux : « Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville; montez la cavale et retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. » Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait; et après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plus tôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger, et d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avait eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il était dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui allait à pied à une maison de plaisance qu'il avait.

« Seigneur , lui dit le vieillard en s'arrêtant , oserais-je vous demander de quel côté vous venez ? » Il s'arrêta aussitôt pour le satisfaire ; et comme le vieillard lui faisait plusieurs questions , une vieille survint qui s'arrêta pareillement , et se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder et le vieillard interrompirent leur entretien , pour regarder la vieille , et le roi Beder lui demanda quel sujet elle avait de pleurer. « Seigneur , reprit-elle , c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avait , et que je regrette encore pour l'amour de lui , que je croirais que c'est la même si elle n'était pas morte. Vendez-la-moi , je vous en supplie , et je vous la paierai de ce qu'elle vaut , et avec cela je vous en aurai une très-grande obligation. »

« Bonne mère , repartit le roi Beder , je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez ; ma cavale n'est pas à vendre. »

« Ah ! seigneur ! insista la vieille , ne me refusez pas , je vous en conjure au nom de Dieu ;

nous mourrions de déplaisir, mon fils et moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. »

« Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderais très-volontiers, si je m'étais déterminé à me défaire d'une si bonne cavale; mais quand cela serait, je ne crois pas que vous voulussiez en donner mille pièces d'or; car en ce cas-là je ne l'estimerais pas moins. » « Pourquoi ne les donnerais-je pas ? repartit la vieille; vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter. »

Le roi Beder qui voyait que la vieille était habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché : « Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. » Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avait autour de sa ceinture, et en la lui présentant : « Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste; ma maison n'est pas loin. »

L'étonnement du roi Beder fut extrême quand il vit la bourse : « Bonne mère, reprit-il , ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'est que pour rire ; je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre. »

Le vieillard, qui avait été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : « Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose que je vois bien que vous ignorez : c'est qu'il n'est pas permis en cette ville, de mentir en aucune manière, sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, et de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourrait vous en arriver. »

Le roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride et à débrider la cavale, et encore plus à prendre

dans la main de l'eau d'un ruisseau qui coulait au milieu de la rue, et de la jeter sur la cavale, en prononçant ces paroles :

« Ma fille, quittez cette forme étrangère, et » reprenez la vôtre. »

Le changement se fit en un moment ; et le roi Beder, qui s'évanouit dès qu'il vit paraître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille, qui était mère de la reine Labe, et qui l'avait instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plus tôt embrassé sa fille pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paraître, par un sifflement, un génie hideux d'une figure et d'une grandeur gigantesques. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille et la reine magicienne de l'autre, et les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des Enchantemens.

La reine magicienne, en furie, fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais : « Ingrat, lui dit-elle,

c'est donc ainsi que ton indigne oncle et toi vous m'avez donné des marques de reconnaissance, après tout ce que j'ai fait pour vous ! Je vous ferai sentir à l'un et à l'autre ce que vous méritez. » Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau , et en la lui jetant au visage :

« Sors de cette figure , dit-elle , et prends » celle d'un vilain hibou. »

Ces paroles furent suivies de l'effet ; et aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage , et de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; et , sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe , elle y mit de la mangeaille et de l'eau ; et cependant , comme elle était amie du vieillard Abdallah , elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venait de traiter son neveu , et de son dessein de les faire périr l'un et l'autre , afin qu'il donnât ordre de l'en empêcher , et qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avait pas de mé-

nagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière, et aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui, et lui demanda pour quel sujet il l'avait appelé.

« L'Eclair, lui dit-il (c'est ainsi que s'appelait ce génie), il s'agit de conserver la vie »
» du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va »
» au palais de la magicienne, et transporte incessamment à la capitale de Perse la femme »
» pleine de compassion à qui elle a donné la »
» cage en garde, afin qu'elle informe la reine »
» Gulnare du danger où est le roi son fils, et »
» du besoin qu'il a de son secours; prends »
» garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, et dis-lui bien de ma part »
» ce qu'elle doit faire. »

L'Eclair disparut, et passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme; il l'enleva dans l'air, et la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondait à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui

y conduisait : et elle trouva la reine Gulsare et la reine Farasche , sa mère qui s'entretenaient du triste objet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence , et par le récit qu'elle leur fit , elles connurent le besoin que le roi Beder avait d'être secouru promptement.

A cette nouvelle , la reine Gulsare fut dans un transport de joie , qu'elle marqua en se levant de sa place et en embrassant l'obligeante femme , pour lui témoigner combien elle lui était obligée du service qu'elle venait de lui rendre. Elle sortit aussitôt , et commanda qu'on fît jouer les trompettes , les timbales et les tambours du palais , pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriverait bientôt. Elle revint et elle trouva le roi Saleh , son frère , que la reine Farasche avait déjà fait venir par une certaine fumigation. « Mon frère , lui dit-elle , le roi votre neveu , mon cher fils , est dans la ville des Enchantemens , sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous , c'est à moi d'aller le délivrer ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Le roi Saleh rassembla une puissante armée des troupes de ses états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la reine Farasche, la reine Gulnare et les princesses, qui voulurent avoir part à l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, et ils fondirent bientôt sur le palais et sur la ville des Enchantemens, où la reine magicienne, sa mère, et tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin d'œil.

La reine Gulnare s'était fait suivre par la femme de la reine Labe, qui était venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement et de l'emprisonnement du roi son fils, et elle lui avait recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage et de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avait souhaité. Elle tira le hibou dehors, et en jetant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter :

« Mon cher fi's, dit-elle, quittez cette figure étrangère, et prenez celle d'homme, qui est la vôtre. »

Dans le moment, la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou; elle vit le roi Beder son fils : elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie. Ce qu'elle n'était pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle était, ses larmes y supplèrent d'une manière qui l'exprimait avec beaucoup de force. Elle ne pouvait se résoudre à le quitter, et il fallut que la reine Farasche le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle et par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle était obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : « L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour vous en marquer ma reconnaissance; faites connaître vous-même en quoi je le puis, vous serez satisfait. » « Grande reine, reprit-il, si la dame

que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi du mariage que je lui offre, et que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. » La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame qui était présente, et comme la dame fit connaître par une honnête pudeur qu'elle n'avait pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, et le roi de Perse et elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mère : « Madame, lui dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire ; il en reste un auquel vous devriez bien songer. » La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendait parler ; elle y pensa un moment, et dès qu'elle l'eut compris : « C'est du vôtre que vous voulez parler, reprit-elle ; j'y consens très-volontiers. » Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère, et les génies qui étaient présents :

« Partez , dit-elle , et parcourez tous les palais de la mer et de la terre , et venez nous donner avis de la princesse la plus belle et la plus digne du roi mon fils , que vous aurez remarquée. »

« Madame , repartit le roi Beder , il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal , sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue , et je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet , il ne peut pas y avoir ni sur la terre , ni sous les ondes , une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que , sur la déclaration que je lui ai faite , elle m'a traité d'une manière qui eût pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour ; mais elle est excusable , et elle ne pouvait me traiter moins rigoureusement , après l'emprisonnement du roi son père , dont je ne laissais pas d'être la cause , quoique innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment , et qu'elle n'aura plus de répugnance

à m'aimer et à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti. »

« Mon fils , répliqua la reine Gulnare , s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux , ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union , s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal , et nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été. »

Quelque étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors , depuis sa captivité , par les ordres du roi Saleh , il avait toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards , et il s'était apprivoisé avec les officiers qui le gardaient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu , et il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever , le palais s'ébranla , et l'on vit bientôt paraître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnaient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds , et en demeu-

rant le genou en terre : « Sire , dit-il , ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare. »

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus long-temps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa , et en l'ob'igeant de se relever : « Sire repartit-il , je serais bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille , vivez , sire , elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté ; je ne crois pas qu'elle s'y oppose. » En achevant ces paroles , il chargea un de ses officiers , que le roi Saleh avait bien voulu qu'il eût auprès de lui , d'aller chercher la princesse Giauhare , et de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare était toujours restée

où le roi de Perse l'avait rencontrée. L'officier l'y trouva, et on le vit bientôt de retour avec elle et avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse. « Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux : c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers. La préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige, vous et moi, de lui en marquer notre reconnaissance. »

« Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devais à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête à obéir; et j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir. »

Les noces furent célébrées dans le palais de la ville des Enchantemens, avec une solennité d'autant plus grande, que tous les amans de la reine magicienne, qui avaient repris leur première forme au moment qu'elle avait cessé

de vivre, et qui en étaient venus faire leurs remerciemens au roi de Perse, à la reine Gulnare et au roi Saleh, y assistèrent. Ils étaient tous fils de rois, ou princes, ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, et le mit en possession de ses états. Le roi de Perse, au comble de ses désirs, partit et retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare, la reine Farasche et les princesses; et la reine Farasche et les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre et les ramenât en son royaume sous les flots de la mer.



HISTOIRE

DE GANEM, FILS D'ABOU AIBOU,
L'ESCLAVE D'AMOUR.

SIRE, dit Scheherazade au sultan des Indes, il y avait autrefois à Damas un marchand qui,

par son industrie et par son travail, avait amassé de grands biens dont il vivait fort honorablement. Abou Aïbou, c'était son nom, avait un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, et depuis surnommé l'Esclave d'Amour. Il était très-bien fait; et son esprit, qui était naturellement excellent, avait été cultivé par de bons maîtres que son père avait pris soin de lui donner. Et la fille fut nommée Force des cœurs, parce qu'elle était pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aïbou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards et d'autres étoffes de soie qui se trouvèrent dans son magasin, n'en faisaient que la moindre partie. Les charges étaient toutes faites, et sur chaque balle on lisait en gros caractères : POUR BAGDAD.

En ce temps-là, Mohammed, fils de Soliman, surnommé Zinbi, régnait dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun-al-Raschild, qui faisait sa résidence à

Bagdad, lui avait donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aïbou, Ganem s'entretenait avec sa mère des affaires de leur maison; et à propos des charges de marchandises qui étaient dans le magasin, il demanda ce que voulait dire l'écriture qu'on lisait sur chaque balle. « Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageait tantôt dans une province et tantôt dans une autre; et il avait coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposait d'aller. Il avait mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad, et il était prêt à partir quand la mort..... » Elle n'eut pas la force d'achever; un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage, et lui fit verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mère attendrie, sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques momens sans parler; mais il se remit enfin; et lorsqu'il vit sa mère en état de l'écou-

ter, il prit la parole : « Puisque mon père, dit-il, a destiné ces marchandises pour Bagdad, et qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein, je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ, de peur que ces marchandises ne dépérissent, ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement. »

La veuve d'Abou Aibou, qui aimait tendrement son fils, fut fort alarmée de cette résolution. « Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père ; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience, et nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs, voulez-vous m'abandonner et ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas, et nous contenter d'un profit raisonnable, que de vous exposer à périr ? »

Elle avait beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvait

goûter. L'envie de voyager et de perfectionner son esprit par une entière connaissance des choses du monde, le sollicitait à partir, et l'emporta sur les remontrances, les prières, et sur les pleurs mêmes de sa mère. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux; et s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui allaient négocier à Bagdad.

Ces marchands, suivis de tous leurs esclaves, et accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composaient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bédouins, c'est-à-dire des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer et piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route; ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de Bagdad, où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le khan

le plus magnifique et le plus fréquenté de la ville; mais Ganem, qui voulait être logé commodément et en particulier, n'y prit pas d'appartement, il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison, richement meublée, où il y avait un jardin fort agréable, par la quantité de jets d'eau et de bosquets qu'on y voyait.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, et qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, et se rendit au lieu public où s'assemblaient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il était suivi d'un esclave qui portait un paquet de plusieurs pièces d'étoffes et de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté; et leur chef ou syndic, à qui d'abord il s'adressa, prit et acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette qui était attachée à chaque pièce d'étoffes. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur,

qu'il vendait toutes les marchandises qu'il faisait porter chaque jour.

Il ne lui restait plus qu'une balle, qu'il avait fait tirer du magasin et apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire; il en demanda la cause, et on lui dit qu'un des premiers marchands, qui ne lui était pas inconnu, était mort, et que tous ses confrères, suivant la coutume, étaient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devait faire la prière, ou d'où le corps devait être porté au lieu de la sépulture; et quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises, et prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'était pas encore achevée, et on la faisait dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands et de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui était hors de la ville et fort éloigné. C'était un édifice de pierre en forme

de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt; et comme il était fort petit, on avait dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau, et l'on posa le corps, puis on le referma. Ensuite l'iman et les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis, sous la principale tente, et récitèrent le reste des prières. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'Alcoran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens et les marchands, à l'exemple de ces ministres, s'assirent en rond derrière eux.

Il était presque nuit lorsque tout fut achevé. Ganem, qui ne s'était pas attendu à une si longue cérémonie, commençait à s'inquiéter; et son inquiétude augmenta, quand il vit qu'on servait un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avaient pas été tendues seulement contre les ardeurs du soleil, mais aussi contre le serain, parce que l'on ne s'en retournerait à la ville que le lendemain. Ce discours alarma

Ganem. « Je suis étranger , dit-il en lui-même , et je passe pour un riche marchand ; des voleurs peuvent profiter de mon absence et aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion ; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandises , où les irai-je chercher ? » Vivement occupé de ces pensées , il mangea quelques morceaux à la hâte et se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence , mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé , moins on avance , il prit un chemin pour un autre , et s'égara dans l'obscurité , de manière qu'il était près de minuit quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur il la trouva fermée. Ce contre-temps lui causa une peine nouvelle , et il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit , et attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste , qu'il s'étendait depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venait ; il s'avança

jusqu'à des murailles assez hautes, qui entouraient un petit champ qui faisait le cimetière particulier d'une famille, et où était un palmier. Il y avait encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'était pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem, trouvant ouvert celui où il y avait un palmier, y entra et ferma la porte après lui, il se coucha sur l'herbe, et fit tout ce qu'il put pour s'endormir; mais l'inquiétude où il était de se voir hors de chez lui l'en empêcha. Il se leva; et après avoir, en se promenant, passé et repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi; aussitôt il aperçut de loin une lumière qui semblait venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit; il poussa la porte qui ne se fermait qu'avec un loquet, et monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il était agité, lui parut le plus sûr asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plus tôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avait effrayé, il distingua et vit entrer dans le cimetière où il était trois hom-

mes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchait devant avec une lanterne, et les deux autres le suivaient chargés l'un un coffre long de cinq à six pieds, qu'ils portaient sur leurs épaules; ils le mirent à terre, et alors un des trois esclaves dit à ses camarades : « Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, et nous reprendrons le chemin de la ville. » « Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. » Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment; ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avaient apportés pour cela; et quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, et le couvrirent de la terre qu'ils avaient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela et s'en retournèrent chez eux.

Ganem, qui du haut du palmier avait entendu les paroles que les esclaves avaient pro-

noncées, ne savait que penser de cette aventure. Il jugea qu'il fallait que ce coffre renfermât quelque chose de précieux, et que la personne à qui il appartenait avait ses raisons pour le faire éacher dans ce cimetière. Il résolut de s'en éclaircir sur-le-champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avait ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse, et il y employa si bien les pieds et les mains, qu'en peu de temps il vit le coffre à découvert; mais il le trouva fermé d'un gros cadenas. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchait de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage; et le jour venant à paraître sur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetière plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec lequel il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenas. Alors, plein d'impatience, il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'était imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais et

vermeil, et plus encore à une respiration douce et réglée, il reconnut qu'elle était pleine de vie ; mais il ne pouvait comprendre pourquoi, si elle n'était qu'endormie, elle ne s'était pas réveillée au bruit qu'il avait fait en forçant le cadenas. Elle avait un habillement si magnifique, des bracelets et des pendants d'oreilles de diamans, avec un collier de perles fines si grosses, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un si bel objet, non-seulement la pitié et l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger, mais même quelque chose de plus fort, que Ganem alors ne pouvait pas bien démêler, le portèrent à donner à cette jeune beauté tous les secours qui dépendaient de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetière que les esclaves avaient laissée ouverte ; il revint ensuite prendre la dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre, il la coucha sur la terre qu'il avait ôtée. La dame fut à peine dans cette situation et exposée au grand

air , qu'elle éternua , et qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête , elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avait l'estomac chargé ; puis , entr'ouvrant et se frottant les yeux , elle s'écria d'une voix dont Ganem , qu'elle ne voyait pas , fut enchanté : « Fleur de jardin , Branche de corail , Canne de sucre , Lumière du jour , Étoile du matin , Délices du temps , parlez donc , où êtes vous ? » C'étaient autant de noms de femmes esclaves qui avaient coutume de la servir. Elle les appelait , et elle était fort étonnée de ce que personne ne répondait. Elle ouvrit enfin les yeux ; et se voyant dans un cimetière , elle fut saisie de crainte. « Quoi donc ! s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant , les morts ressuscitent-ils ? Sommes-nous au jour du jugement ? Quel étrange changement du soir au matin ! »

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus long-temps dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussitôt avec tout le respect possible et de la manière la plus honnête du monde. « Madame , lui dit-il , je ne puis vous expri-

mer que faiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu , et de pcutoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes. »

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui , il lui dit premièrement qui il était , et par quel hasard il se trouvait dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves , et de quelle manière ils avaient enterré le coffre. La dame , qui s'était couvert le visage de son voile dès que Ganem s'était présenté , fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avait. « Je rends grâces à Dieu , lui dit-elle , de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable , je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grâce dans la ville chercher un muletier , qui vienne avec un mulet me prendre et me transporter chez vous dans ce même coffre ; car si j'allais avec vous à pied , mon habillement étant différent de ce-

lui des dames de la ville, quelqu'un y pourrait faire attention et me suivre; ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire; et cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate. »

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre, et l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paraissait pas que le cadenas eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, et y laissa entrer l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui; et comme celle de la ville était ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait. Il revint au cimetière, où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet; et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il était arrivé la nuit avec un autre muletier, qui, pressé de s'en retourner, avait déchargé le coffre dans le cimetière.

Ganem , qui, depuis son arrivée à Bagdad , ne s'était occupé que de son négoce , n'avait pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avait pu voir la jeune dame sans en être ébloui ; et l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le muletier , et la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fît perdre sa conquête , lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême , lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui , il vit décharger le coffre. Il renvoya le muletier ; et , ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison , il ouvrit le coffre , aida la dame à en sortir , lui présenta la main , et la conduisit à son appartement , en la plaignant de ce qu'elle devait avoir souffert dans une si étroite prison. « Si j'ai souffert , dit-elle , j'en suis dédommée par ce que vous avez fait pour moi , et par le plaisir que je sens à me voir en sûreté. »

L'appartement de Ganem , tout richement meublé qu'il était , attira moins les regards de la dame , que la taille et la bonne mine de son

libérateur, dont la politesse et les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnaissance. Elle s'assit sur un sofa, et pour commencer à faire connaître au marchand combien elle était sensible au service qu'elle en avait reçu, elle ôta son voile. Ganem, de son côté, sentit toute la grâce qu'une dame si aimable lui faisait de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avait déjà pour elle une passion violente. Quelqu'obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem, et n'en fut pas alarmée, parce qu'il paraissait fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avait besoin de manger, et ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave, et alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux et les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, et du même pain qu'on mangeait au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avait achetés; et les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : « Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide et plus digne de vous, choisissez, de grâce, prenez quelques-uns de ces fruits. » Il voulait demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucherait à rien qu'il ne fût assis, et qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; et après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem, remarquant que le voile de la dame, qu'elle avait mis auprès d'elle sur le sofa, avait le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile, et le lui présenta en lui demandant s'il savait lire. « Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand ferait mal ses affaires s'il ne savait au moins lire et écrire. » « Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussi bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire. »

Gauem prit le voile et lut ces mots : « Je suis à vous et vous êtes à moi , ô descendante de l'oncle du prophète ! » Ce descendant de l'oncle du prophète était le calife Haroun-al-Raschîd , qui régnait alors , et qui descendait d'Abbas , oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : « Ah ! madame , s'écria-t-il tristement , je viens de vous donner la vie , et voilà une écriture qui me donne la mort ! Je n'entends pas tout le mystère ; mais elle ne me fait que trop connaître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi , madame , la liberté que je prends de vous le dire. Jen'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur , vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser , et c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposais de toucher le vôtre par mes respects , mes soins , mes complaisances , mes assiduités , mes soumissions , par ma constance , et à peine j'ai conçu ce dessein flatteur que me voilà déchu de toutes mes espérances.

Je ne réponds pas de soutenir long-temps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement sur ma triste destinée. »

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée. Bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venait d'entendre, elle en sentit une joie secrète; car son cœur commençait à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois; et comme si elle n'eût pas fait attention au discours de Ganem : « Je me serais bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile; si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir; et je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire doivent rendre votre sort si déplorable que vous vous l'imaginez. Vous sachez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme Tourmente : nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma

vue causerait un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le calife Haroun-al-Raschild, mon souverain maître et le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi. On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années, et j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner; et cela, joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du calife qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction, il nomma vingt femmes pour me servir, avec autant d'eunuques; et depuis ce temps-là il m'a fait des présents si considérables, que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zohéide, femme et parente du calife, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables, elle a cher-

ché toutes les occasions possibles de me perdre. Jusqu'à présent je m'étais assez bien garantie de ses pièges ; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de la jalousie , et sans vous je serais , à l'heure qu'il est , dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes esclaves , qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand , qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre ; et cet assoupissement est tel , que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement , que j'ai le sommeil naturellement très-léger , et que je m'éveille au moindre bruit. Zobéide , pour exécuter son mauvais dessein , a pris le temps de l'absence du calife , qui , depuis peu de jours , est allé se mettre à la tête de ses troupes , pour punir l'ambace de quelques rois ses voisins qui sont lignés pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture , ma rivale , toute furieuse qu'elle est , n'aurait osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce.

qu'elle fera pour dérober au calife la connaissance de cette action ; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie ; je ne serais pas en sûreté chez vous , tant que le calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète , car si Zobéide apprenait l'obligation que je vous ai , elle vous punirait vous-même de m'avoir conservée. Au retour du calife , j'aurais moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé , et je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnaître un service qui me rend à son amour. »

Aussitôt que la belle favorite d'Haroun-al-Raschid eut cessé de parler, Ganem prit la parole : « Madame, lui dit-il , je vous rends mille grâces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, et je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez inspirés vous répondent de ma discrétion. Pour celle de

mes esclaves , j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourraient manquer à la fidélité qu'ils me doivent , s'ils savaient par quel hasard et dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserais même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves , qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici , dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une , et que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi dans la manière qu'ils l'ont vu : ayez donc l'esprit en repos là-dessus , et soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelque soit la grandeur qui l'environne , permettez-moi de vous déclarer , madame , que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien que je n'oublierai jamais « que ce qui appartient au maître » est défendu à l'esclave. » Mais je vous ai-

mais avant que vous m'eussiez appris que votre foi était engagée au calife ; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui , quoiqu'encore naissante , a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite réciprocité. Je souhaite que votre auguste et trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéïde, en vous rappelant auprès de lui , et quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem , qui n'est pas moins votre conquête que le calife. Tout puissant qu'il est , ce prince , si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse , je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je ne vous aime , et je ne cesserai point de brûler pour vous en quelque lieu du monde que j'aie à expirer après vous avoir perdue. »

Tourmente s'aperçut que Ganem était pénétré de la plus vive douleur ; elle en fut attendrie ; mais voyant l'embarras où elle allait se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvait insensiblement la conduire

à faire paraître le penchant qu'elle se sentait pour lui : « Je vois bien , lui dit-elle , que ce discours vous fait trop de peine ; laissons-le , et parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie , quand je songe que , sans votre secours , je serais privée de la lumière du jour. »

Heureusement pour l'un et pour l'autre , on frappa à la porte en ce moment. Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvait être , et il se trouva que c'était un des esclaves , pour lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ganem , qui , pour plus grande précaution , ne voulait pas que les esclaves entrassent dans la chambre où était Tourmente , alla prendre ce que le traiteur avait apprêté , et le servit lui-même à sa belle hôtesse , qui , dans le fond de son âme , était ravie des soins qu'il avait pour elle.

Après le repas , Ganem desservit comme il avait servi ; et quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre , entre les mains de ses esclaves : « Madame , dit-il à Tourmente , vous serez peut-être bien aise de reposer présente-

ment. Je vous laisse , et quand vous aurez pris quelque repos , vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. » En achevant ces paroles , il sortit et alla acheter deux femmes esclaves ; il acheta aussi deux paquets , l'un de linge fin , et l'autre de tout ce qui peut composer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux esclaves , et les présentant à Tourmente : « Madame , lui dit-il , une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir ; trouvez bon que je vous donne celles-ci. »

Tourmente admira l'attention de Ganem : « Seigneur , lui dit-elle , je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai : mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate , et que le ciel me mettra bientôt en état de reconnaître toutes vos actions généreuses. »

Quand les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya , il s'assit sur le sofa où était Tour-

mente, mais à certaine distance d'elle, pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, et dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtaient toute espérance. « Je n'ose même espérer, disait-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas ! dans mon malheur ce serait une consolation pour moi, si je pouvais me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour ! » « Seigneur, lui répondit Tourmente..... » « Ah ! madame, interrompit Ganem à ce mot de seigneur ; c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur ! La présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensais ; au nom de Dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me convient pas. Traitez-moi, de grâce, comme votre esclave. Je le suis, et je ne cesserai jamais de l'être. »

« Non , non , interrompit Tourmente à son tour , je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serais une ingrate , si je disais ou si je faisais quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnaissance , et n'exigez pas , pour prix de vos bienfaits , que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser , et je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence. »

Ganem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie , et ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente , il se contenta de lui dire que si elle savait ce qu'elle devait au calife , il n'ignorait pas de son côté *que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.*

Comme il s'aperçut que la nuit approchait , il se leva pour aller chercher de la lumière. Il

en apporta lui-même , et de quoi faire la collation , selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad , où , après avoir fait un bon repas à midi , on passe la soirée à manger quelques fruits et à boire du vin , en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de se retirer.

Il se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentaient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire ; et ils n'eurent pas plus tôt bu deux ou trois coups , qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantait des vers qu'il composait sur-le-champ , et qui exprimaient la force de sa passion ; et Tourmente , animée par son exemple , composait et chantait aussi des chansons qui avaient du rapport à son aventure , et dans lesquelles il y avait toujours quelque chose que Ganem pouvait expliquer favorablement pour lui. A cela près , la fidélité qu'elle devait au calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long-temps. La nuit était déjà très-avan-

cée, qu'ils ne songeaient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement, et laissa Tourmente dans celui où elle était, où les femmes esclaves qu'il avait achetées entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortait que pour des affaires de la dernière importance; encore prenait-il le temps que sa dame reposait : car il ne pouvait se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui était permis de passer auprès d'elle. Il n'était occupé que de sa chère Tourmente, qui, de son côté, entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avait pas moins d'amour pour lui qu'il n'en avait pour elle. Cependant, quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeait d'eux; ce qui rendait leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente, arrachée, pour ainsi dire, des mains de la mort, passait si agréablement le temps chez Ganem, Zobéïde

n'était pas sans embarras au palais d'Haroun-al-Raschild,

Les trois esclaves, ministres de sa vengeance, n'eurent pas plus tôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il y avait dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. « Mon époux, disait-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles ? » Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes, mais elle n'en était pas contente : elle y trouvait toujours des difficultés, et elle ne savait à quoi se déterminer. Elle avait auprès d'elle une vieille dame qui l'avait élevée dès sa plus tendre enfance; elle la fit venir dès la pointe du jour, et après lui avoir fait confidence de son

secret : « Ma bonne mère , lui dit-elle , vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils ; si jamais j'en ai eu besoin , c'est dans cette occasion-ci , où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite , de me donner un moyen de contenter le calife. »

« Ma chère maîtresse , répondit la vieille dame , il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes ; mais comme c'est une affaire faite , il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le Commandeur des croyans , et je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre ; nous l'envelopperons de vieux linges , et après l'avoir enfermée dans une bière , nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais ; ensuite , sans perdre de temps , vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture , et dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir , et accompagner de grands chandeliers et de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose ,

poursuivit la vieille dame , qu'il est bon de ne pas oublier , il faudra que vous preniez le deuil , et que vous le fassiez prendre à vos femmes , aussi bien qu'à celles de Tourmente , à vos eunuques , et enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife sera de retour , qu'il verra tout son palais en deuil , et vous-même , il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui , en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente , qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée , et qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui aurait rendus lui-même , s'il avait été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême , il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi , ajouta la vieille , ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement : il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie , regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper et l'empêcher

de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer et ouvrir la bière ; il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort , sitôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait ; il vous en témoignera de la reconnaissance. Quant à la pièce de bois , je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous , madame , ordonnez à cette femme de Tourmente , qui lui présenta hier la limonade , d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit ; et afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre , qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis , et que vous avez déjà donné ordre à Mesrour de la faire ensevelir et enterrer. »

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler , Zobéide tira un riche diamant de sa cassette , et le lui mettant au doigt et l'embrassant : « Ah ! ma bonne mère , lui dit-elle toute transportée de joie , que je vous ai d'obli-

gation ! Je ne me serais jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, et je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois, et je vais donner ordre au reste. »

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvait souhaiter, et portée ensuite par la vicille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort, et la mit dans une bière; puis Mesrour, qui fut trompé lui-même, fit enlever la bière et le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéïde avait marqué, et aux pleurs que versaient les femmes de la favorite, dont celle qui avait présenté la limonade, encourageait les autres par ses cris et ses lamentations.

Dès le même jour, Zobeïde fit venir l'architecte du palais et des autres maisons du calife; et sur les ordres qu'elle lui donna, le mausolée fut achevé en très-peu de temps. Des

princesses aussi puissantes que l'était l'épouse d'un prince qui commandait du levant au couchant, sont toujours obéies à point-nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour ; ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre ; car, comme je l'ai déjà dit, il ne sortait presque point. Il l'apprit pourtant un jour. « Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad, et je ne doute pas que Zobéïde elle-même n'en soit bien persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause et l'heureux témoin que vous vivez. Et plutôt à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous voulussiez lier votre sort au mien, et venir avec moi loin d'ici régner sur mon cœur ! Mais où m'emporte un transport trop doux ? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre, et que le seul Harrou-al-Raschild est digne de vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier,

quand vous voudriez me suivre, devrais-je y consentir? Non, je dois me souvenir sans cesse *que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.*

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisait paraître, gagnait sur elle de n'y pas répondre. « Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéide de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime : mais laissons-la faire; je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de la douleur. Le calife reviendra, et nous trouverons moyen de l'informer secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conséquences. »

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad, glorieux et vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente et de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir

les officiers qu'il y avait laissés, tous habillés de deuil. Il en frémit sans savoir pourquoi; et son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobéïde, il aperçut cette princesse qui venait au-devant de lui en deuil, aussi bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'indignation. « Commandeur des croyans, répondit Zobéïde, je l'ai prise pour Tourmente, votre esclave, qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remède à son mal. » Elle voulut poursuivre, mais le calife ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri; ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son visir, dont il était accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa faiblesse; et d'une voix qui marquait son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avait été enterrée. « Seigneur, lui dit Zobéïde, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles, et je n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un

mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire si vous le souhaitez. »

Le calife ne voulut pas que Zobéide prît cette peine, et se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il était, c'est-à-dire en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, et la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéide eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe; et comme il était naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, et pensa que sa maîtresse pouvait n'être pas morte; que Zobéide, profitant de sa longue absence, l'avait peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avait chargés de sa conduite, de la mener si loin, que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyait pas Zobéide assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât la représen-

tation , et fit ouvrir la fosse et la bière en sa présence; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppait la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte; et cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour et sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit re-fermer la bière, remplir la fosse, et remettre la représentation en l'état où elle était auparavant.

Le calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de sa religion , ceux du palais, et les lecteurs de l'Alcoran; et tandis que l'on était occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvrait le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avait appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, et eux se rangèrent à l'entour et récitèrent de longues prières; après quoi les lecteurs de l'Alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin et l'après-dîner, toujours en présence du calife, du grand-visir Giafar, et des principaux officiers de la cour, qui tous étaient en deuil, aussi bien que le calife, qui, durant tout ce temps-là, ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, et ne voulut entendre parler d'aucune affaire.

Le dernier jour du mois, les prières et la lecture de l'Alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant; et enfin, lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun-al Raschild, fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, et s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une, assise au chevet, et l'autre aux pieds de son lit, s'occupaient, durant son sommeil, à des ouvrages de broderie, et demeuraient dans un grand silence.

Celle qui était au chevet, et qui s'appelait Aube du jour, voyant le calife endormi, dit

tout bas à l'autre dame : « Etoile du matin, car elle se nommait ainsi, il y a bien des nouvelles. Le Commandeur des croyans, notre cher seigneur et maître, sentira une grande joie à son réveil, lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte; elle est en parfaite santé. » « O ciel ! s'écria d'abord Etoile du matin, toute transportée de joie, serait-il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore du monde ? » Etoile du matin prononça ces paroles avec tant de vivacité et d'un ton si haut, que le calife s'éveilla. Il demanda pour quoi on avait interrompu son sommeil. « Ah seigneur, reprit Etoile du matin, pardonnez-moi cette indiscretion ; je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. » « Hé ! qu'est-elle donc devenue, dit le calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? » « Commandeur des croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir, d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre

main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, et m'ordonne de vous en instruire. J'attendais pour m'acquitter de ma commission, que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue et... » « Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le calife : vous avez mal à propos différé de me le remettre. »

Aube du jour lui présenta aussitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience. Tourmente y faisait le détail de tout ce qui s'était passé ; mais elle s'étendait un peu trop sur les moies que Ganem avait d'elle. Le calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéïde, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avait faite. « Hé quoi, dit-il, après avoir lu le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie de me voler l'attention pour elle ! Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, et elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles !

L'ingrate, pendant que je consume les jours à la pleurer, elle les passe à me trahir ! Allons, vengeons-nous d'une infidèle et du jeu audacieux qui m'outrage. » En achevant ces mots, ce prince se leva et entra dans une grande salle où il avait coutume de se faire voir, et de donner audience aux seigneurs de sa cour. La première porte en fut ouverte, et aussitôt les courtisans, qui attendaient ce moment, entrèrent. Le grand-visir Giafar parut et se prosterna devant le trône où le calife s'était assis. Ensuite il se releva et se tint debout devant son maître, qui lui dit d'un air lui marquer qu'il voulait être obéi promptement : « Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont j'ai vais te charger. Prends avec toi quatre cents hommes de ma garde, et t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Aïbou. Quand tu le sauras, rends-toi à sa maison, et fais-la raser jusqu'aux fondemens ; mais saisis-toi auparavant de la personne de Ganem, et me l'amène

« avec Tourmente, mon esclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux le châtier, et faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect. »

Le grand-visir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au calife, en se mettant la main sur la tête, pour marquer qu'il la voulait perdre plutôt que de ne lui pas obéir, et puis il sortit. La première chose qu'il fit fut d'envoyer demander au syndic des marchands d'étoffes étrangères et de soies fines des nouvelles de Ganem, avec ordre surtout de s'informer de la rue et de la maison où il demeurerait. L'officier qu'il chargea de cet ordre lui rapporta bientôt qu'il y avait quelque mois qu'il ne paraissait presque plus, et que l'on ignorait ce qui pouvait le retenir chez lui, s'il y était. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeurerait Ganem, et jusqu'au nom de la veuve qui lui avait loué sa maison.

Sur ces avis, auxquels on pouvait se fier, ce ministre, sans perdre de temps, se mit en

marche avec les soldats que le calife lui avait ordonné de prendre; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner; et suivi d'un grand nombre de maçons et de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle était isolée, il disposa les soldats à l'entour pour empêcher que le jeune marchand lui échappât.

Tourmente et Ganem achevaient alors de dîner. La dame était assise près d'une fenêtre qui donnait sur la rue. Elle entend du bruit : elle regarde par la jalousie ; et voyant le grand-visir qui s'approchait avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en voulait pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avait été reçu ; mais elle ne s'était pas attendue à une pareille réponse, et elle avait espéré que le calife prendrait la chose d'une autre manière. Elle ne savait pas depuis quel temps ce prince était de retour ; et quoiqu'elle lui connût le penchant à la jalousie, elle ne craignait rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand-visir et des sol-

data la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne douta point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem, qu'elle chérissait moins par reconnaissance que par inclination, elle prévoyait que son rival, irrité, voudrait le voir, et pourrait le condamner sur sa jeunesse et sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune marchand : « Ah, Ganem ! lui dit-elle, nous sommes perdus ! c'est vous et moi que l'on cherche. » Il regarda aussitôt par la jalousie, et fut saisi de frayeur lorsqu'il aperçut les gardes du calife le sabre nu, et le grand-visir avec le juge de police à leur tête. A cette vue, il demeura immobile, et n'eut pas la force de prononcer une seule parole. « Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez, prenez vite l'habit d'un de vos esclaves, et frottez-vous le visage et les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur votre tête ; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur, et on vous

laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison , répondez sans hésiter qu'il est au logis. » « Ah ! madame , dit à son tour Gauem , moins effrayé pour lui que pour Tourmente , vous ne songez qu'à moi ! Hélas ! qu'allez-vous devenir ? » « Ne vous en mettez pas en peine , reprit-elle ; c'est à moi d'y songer. A l'égard de ce que vous laissez dans cette maison , j'en aurai soin et j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colère du calife sera passée ; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens , sont toujours funestes. » L'affliction du jeune marchand était telle , qu'il ne savait à quoi se déterminer ; et il se serait sans doute laissé surprendre par les soldats du calife , si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances : il prit un habit d'esclave , se barbouilla de suie ; et il était temps , car on frappa à la porte ; et tout ce qu'ils purent faire , ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étaient tous deux si pénétrés de douleur , qu'il leur fut impossible de

se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur, et on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand-visir, qui le rencontra le premier, se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchait. Ceux qui étaient derrière le grand-visir lui firent place de même et favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence, et se sauva.

Pendant qu'il se dérobait aux poursuites du grand-visir Giafar, ce ministre entra dans la chambre où était Tourmente, assise sur un sofa, où il y avait une assez grande quantité de coffres remplis des hardes de Ganem, et de l'argent qu'il avait fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand-visir, elle se prosterna la face contre terre; et demeura en cet état comme disposée à recevoir la mort : « Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'arrêt que le Commandeur des croyans

a prononcé contre moi; vous n'avez qu'à me l'annoncer. » « Madame, lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane ! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi; et de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. » « Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont appelé; et jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais, et de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable. »

« Vous serez obéie, madame, répliqua Giafar. » Et aussitôt il fit venir des porteurs. Il

leur ordonna d'enlever les coffres et de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du juge de police; il le chargea du soin de faire raser la maison, et d'y faire auparavant chercher partout Ganem, qu'il soupçonnait d'être caché, quoi que lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit, et emmena avec lui cette jeune dame, suivie des deux femmes esclaves qui la servaient. A l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlèrent parmi la foule, et on ne sait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les maçons et les charpentiers commencèrent à la raser; et ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au Grand-visir avant que ce ministre arrivât au palais. « Hé bien! lui dit Haroun-al-Raschid en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres? »

« Oui, seigneur, répondit Giafar; la maison où demeurait Ganem est rasée de fond en comble, et je vous amène Tourmente, votre favorite : elle est à la porte de votre cabinet; je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoiqu'on l'ait cherché partout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois. »

Jamais emportement n'égala celui que le calife fit paraître, lorsqu'il apprit que Ganem lui était échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avait manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. « Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui était présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, et va l'enfermer dans la tour obscure. » Cette tour était dans l'enceinte du palais, et servait ordinairement de prison aux favorites qui donnaient quelque sujet de plainte au calife.

Mesrour, accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violents qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en

témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avait compté que le calife ne refuserait pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, et suivre Mesrour, qui la conduisit à la tour obscure, où il la laissa.

Cependant le calife, irrité, renvoya son grand-visir; et n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Syrie, son cousin et son tributaire, qui demeurait à Damas :

LETTRE

DU CALIF HAROUN-AL-RASCHILD

A MOHAMMED ZINEBI, ROI DE SYRIE.

« Mon cousin, cette lettre est pour vous
» apprendre qu'un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aibou, a séduit la
» plus aimable de mes esclaves, nommée
» Tourmente, et qu'il a pris la fuite. Mon intention est qu'après ma lettre reçue, vous
» fassiez chercher et saisir Ganem. Dès qu'il

» sera en votre puissance, vous le ferez char-
» ger de chaînes; et pendant trois jours con-
» sécutifs, vous lui ferez donner cinquante
» coups de nerf de bœuf. Qu'il soit conduit en-
» suite par tous les quartiers de la ville, avec
» un crieur qui crie devant lui : *Voilà le plus*
» *léger des châtimens que le commandeur*
» *des croyans fait souffrir à celui qui offense*
» *son seigneur, et séduit une de ses esclaves.*
» Après cela, vous me l'enverrez sous bonne
» garde. Ce n'est pas tout : je veux que vous
» mettiez sa maison au pillage; et quand vous
» l'aurez faite raser, ordonnez que l'on en
» transporte les matériaux hors de la ville, au
» milieu de la campagne. Outre cela, s'il a
» père, mère, sœurs, femmes, filles et autres
» parens, faites-les dépouiller; et quand ils
» seront nus, donnez-les en spectacle trois
» jours de suite à toute la ville, avec défense,
» sous peine de la vie, de leur donner retraite.
» J'espère que vous n'apporterez aucun retar-
» dement à l'exécution de ce que je vous re-
» commande. HAROUN-AL-RASCHID.»

Le calife, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courrier, lui ordonnant de faire diligence, et de porter avec lui des pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'aurait fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier; qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés, surtout lorsqu'ils y ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé, et par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courrier du calife marcha jour et nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître; et en arrivant à Damas, il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du calife. Le courrier l'ayant présentée, Mohammed la prit; et reconnaissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre et la mit sur sa tête, pour marquer qu'il était prêt à exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvait contenir. Il l'ouvrit, et sitôt qu'il l'eut lue, il descendit de son trô-

ne, et monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avvertir le juge de police qui le vint trouver ; et suivi de tous les soldats de sa garde, il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand était parti de Damas, sa mère n'en avait reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avait entrepris le voyage de Bagdad étaient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avaient laissé son fils en parfaite santé ; mais comme il ne revenait point, et qu'il négligeait de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il était mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir, et qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur ; et loin de chercher à se consoler, elle prenait plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentait son fils, et qu'elle cou-

vrir elle-même d'un drap mortuaire. Elle passait presque les jours et les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là; et la belle Force des cœurs, sa fille, lui tenait compagnie, et mêlait ses pleurs avec les siens.

Il y avait déjà du temps qu'elles s'occupaient ainsi à s'affliger, et que le voisinage, qui entendait leurs cris et leurs lamentations, plaignait des parens si tendres, lorsque Mohammed Zinebi vint frapper à la porte; et une esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en demandant où était Ganem, fils d'Abou Aïbou.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea néanmoins, à sa suite, qu'il devait être un des principaux officiers de Damas. « Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez est mort. Ma maîtresse, sa mère, est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. » Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ga-

nem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère et la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentait Ganem et leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère, qui reconnut le roi de Damas, se leva et courut se prosterner à ses pieds. « Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchais votre fils Ganem ; est-il ici ? » « Ah, sire ! s'écria-t-elle, il y a long temps qu'il n'est plus ! Plût à Dieu que j'eusse au moins enseveli de mes propres mains, et que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau ! Ah, mon fils, mon cher fils !..... » Elle voulut continuer ; mais elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'était un prince d'un naturel fort doux et très-compatissant aux peines des malheureux. « Si Ganem est si coupable, disait-il en lui-même, pourquoi

punir la mère et la sœur qui sont innocentes ? Ah ! cruel Haroun-al-Raschid , à quelle mortification me réduis-tu , en me faisant ministre de ta vengeance , en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé ! »

Les gardes que le roi avait chargés de chercher Ganem , lui vinrent dire qu'ils avaient fait une recherche inutile. Il en demeura très-persuadé : les pleurs de ces deux femmes ne lui permettaient pas d'en douter. Il était au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du calife ; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisi , il n'osait se résoudre à tromper le ressentiment du calife. « Ma bonne dame , dit-il à la mère de Ganem , sortez de ce tombeau , vous et votre fille , vous n'y seriez pas en sûreté. » Elles sortirent , et en même temps , pour les mettre hors d'insulte , il ôta sa robe de dessus , qui était fort ample , et les couvrit toutes deux , en leur commandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait , il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage , qui se fit avec une ex-

trême avidité, et avec des cris dont la mère et la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoraient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse et des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or et d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; et ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitait si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau; et pendant qu'on y travaillait, il emmena dans son palais Force des cœurs et sa mère. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du calife. « Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, et que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel et plein d'ignominie. » Le

roi prononça ces paroles d'un air qui faisait connaître qu'il était effectivement pénétré de douleur et de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun-al-Raschild, en faisant faire pour la mère de Ganem et pour Force des cœurs de grosses chemises sans manches d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain, ces deux victimes de la colère du calife furent dépouillées de leurs habits, et revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coiffures, de sorte que leurs cheveux épars flottaient sur leurs épaules. Force des cœurs les avait du plus beau blond du monde, et ils tombaient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, suivi de ses gens, les accompagnait, et on les promena par toute la ville. Elles étaient précédées d'un crieur, qui de temps en temps disait à haute voix : *Tel est le châtiment de ceux qui se sont attiré*

l'indignation du Commandeur des croyans.

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras et les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, et tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvraient le visage, tout le peuple fondait en larmes.

Les dames surtout, les regardant comme innocentes au travers des jalousies, et touchées principalement de la jeunesse et de la beauté de Force des cœurs, faisaient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passaient sous leurs fenêtres. Les enfans mêmes, effrayés par ces cris et par le spectacle qui les causait, mêlaient leurs pleurs à cette désolation générale, et y ajoutaient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auraient été dans la ville de Damas, et qu'il y auraient tout mis à feu et à sang, on n'y aurait pas vu régner une plus grande consternation.

Il était presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère et la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'é-

taient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent long-temps évanouies. La reine de Damas, vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avait faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler, avec toute sorte de rafraîchissemens, et du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies, et presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportaient. Cependant, à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. « Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines; et la reine de Syrie, notre maîtresse nous a fait un grand plaisir quand elles nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le roi son époux. »

La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille grâces pour elle et pour Force des cœurs ; et s'adressant ensuite à celle qui lui avait parlé : « Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages ; apprenez-nous , de grâce , quels crimes nous avons commis. » « Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem ; il n'est pas mort, ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des favorites du calife ; et comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife ; mais tout le monde le craint, et vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres, de peur de lui déplaire. Ainsi tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous plaindre et de vous exhorter à prendre patience. »

« Je connais mon fils, reprit la mère de

Ganem ; je l'ai élevé avec grand soin , et dans le respect dû au Commandeur des croyans. Il m'a point commis le crime dont on l'accuse ; et je réponds de son innocence. Je cesse donc de murmurer et de me plaindre , puisque c'est pour lui que je souffre , et qu'il n'est pas mort. Ah ! Ganem ! ajouta-t-elle , emportée par un mouvement mêlé de tendresse et de joie , mon cher fils Ganem , est-il possible que tu vives encore ! Je ne regrette plus mes biens ; et à quelque excès que puissent aller les ordres du calife , je lui en pardonne toute la rigueur , pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige : ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple. »

A ces paroles, Force des cœurs , qui avait paru insensible jusque-là , se tourna vers sa mère , et lui jetant ses bras au cou : « Oui , ma chère mère , lui dit-elle , je suivrai toujours votre exemple , à quelque extrémité que puisse vous porter votre amour pour mon frère. »

La mère et la fille , confondant ainsi leurs

soupirs et leurs larmes , demeurèrent assez long-temps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine , que ce spectacle attendrissait fort , n'oublièrent rien pour engager la mère de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire , et Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portait que les parens de Ganem paraîtraient trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit , Force des cœurs et sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois : depuis le matin jusqu'au soir ; mais ce jour-là et le jour suivant, les choses ne se passèrent pas de la même manière : les rues , qui avaient été d'abord pleines de monde , devinrent désertes. Tous les marchands, indignés du traitement que l'on faisait à la veuve et à la fille d'Abou Aïbou , fermèrent leurs boutiques , et demeurèrent enfermés chez eux. Les dames , au lieu de regarder par leurs jalousies , se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une âme dans les places publiques.

par où l'on fit passer ces deux infortunées : il semblait que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi, qui voulait exécuter fidèlement les ordres du calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville, publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie et d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mère et à la sœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau ; en un mot, de leur prêter la moindre assistance, et d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avait ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère et la fille hors du palais, et qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudraient. On ne les vit pas plus tôt paraître, que tout le monde s'éloigna d'elles, tant la dé-

fense qui venait d'être publiée avait fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyait; mais comme elles en ignoraient la cause, elles en furent très-surprises; et leur étonnement augmenta encore, lorsqu'en entrant dans la rue où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent disparaître avec autant de précipitation que les autres. « Quoi donc ! dit alors la mère de Ganem, sommes-nous pestiférées ? Le traitement injuste et barbare qu'on nous fait doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens ? Allons, ma fille, poursuivit-elle, sortons au plus tôt de Damas ; ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes. »

En parlant ainsi, ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville, et se retirèrent dans une mesure pour y passer la nuit. Là, quelques musulmans, poussés par un esprit de charité et de compassion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions ; mais ils

n'osèrent s'arrêter pour les consoler , de peur d'être découverts, et punis comme désobéissans aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avait lâché le pigeon pour informer Haroun-al-Raschîd de son exactitude. Il lui mandait tout ce qui s'était passé, et le conjurait de lui faire savoir ce qu'il voulait ordonner de la mère et de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du calife , qui lui écrivait qu'il les bannissait pour jamais de Damas. Aussitôt le roi de Syrie envoya des gens dans la maison, avec ordre de prendre la mère et la fille, de les conduire à trois journées de Damas, et de les laisser là, en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur commission; mais moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun-al-Raschîd, ils donnèrent par pitié à Force des cœurs et à sa mère quelque menues monnaies pour se procurer de quoi vivre, et à chacune un sac qu'ils leur passè-

rent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les paysannes s'assemblèrent autour d'elles ; et comme au travers de leur déguisement on ne laissait pas de remarquer que c'étaient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeait à voyager ainsi sous un habillement qui paraissait n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisait, elles se mirent à pleurer : ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes et à leur inspirer de la compassion. La mère de Ganem leur conta ce qu'elle et sa fille avaient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, et tâchèrent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crins de cheval, qui les incommodaient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent, avec des souliers, et de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces

Les paysannes charitables, Force des cœurs et sa mère s'avancèrent du côté d'Alep à petites journées. Elles avaient accoutumé de se retirer autour des mosquées, ou dans les mosquées mêmes, où elles passaient la nuit sur la natte, lorsque le pavé en était couvert; autrement elles couchaient sur le pavé même, où bien elles allaient loger dans les lieux publics destinés à servir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquaient pas : elles rencontraient souvent de ces lieux où l'on fait des distributions de pain, de ris cuit et d'autres mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin, elles arrivèrent à Alep; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, et continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve, et entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'était le lieu où tendaient leurs désirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas

se flatter qu'il fût dans une ville où le calife faisait sa demeure; mais elles l'espéraient parce qu'elles le souhaitaient. Leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentait au lieu de diminuer. Leurs discours roulaient ordinairement sur lui; elles en demandaient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontraient. Mais laissons là Force des cœurs et sa mère, pour revenir à Tourmente.

Elle était toujours enfermée très-étroitement dans la tour obscure, depuis le jour qui avait été si funeste à Ganem et à elle. Cependant, quelque désagréable que lui fût la prison, elle en était beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui causait une inquiétude mortelle : il n'y avait presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le calife se promenait seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivait assez souvent, car c'était le prince du monde le plus curieux, et quelquefois dans ses promenades nocturnes il apprenait des choses qui se passaient dans le palais, et qui sans cela ne

seraient jamais venues à sa connaissance : une nuit donc, en se promenant, il passa près de la tour obscure, et comme il crut entendre parler, il s'arrêta; il s'approcha de la porte, pour mieux écouter, et il ouït distinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute : « O Ganem ! trop infortuné Ganem, où es-tu présentement ? Dans quel lieu ton destin déplorable t'a-t-il conduit ? Hélas ! c'est moi qui t'ai rendu malheureux. Que ne me laissais-tu périr misérablement, au lieu de me prêter un secours généreux ? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins et de tes respects ? Le Commandeur des croyans, qui devrait te récompenser, te persécute, pour prix de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit. Tu perds tous tes biens, et te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah ! calife, barbare calife ! que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge souverain, et que les anges rendront

témoignage de la vérité en votre présence ? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui , et sous qui tremble presque toute la terre , n'empêchera pas que vous ne soyez condamné et puni de votre injuste violence. » Tourmente cessa de parler à ces mots, car ses soupirs et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que si ce qu'il venait d'entendre était vrai, sa favorite était innocente, et qu'il avait donné des ordres contre Ganem et sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquait paraissait intéressée, il retourna aussitôt à son appartement, et dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesroum d'aller à la tour obscure, et de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre, et encore plus à l'air du calife, que ce prince voulait pardonner à sa favorite, et la rappeler auprès de lui; il en fut ravi, car il aimait Tourmente, et avait pris beaucoup de part à

sa disgrâce. Il vole sur-le-champ à la tour :
« Madame , dit-il à la favorite d'un ton qui marquait sa joie , prenez la peine de me suivre ; j'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse ; le Commandeur des croyans veut vous entretenir , et j'en conçois un heureux présage. »

Tourmente suivit Mesrour , qui la mena et l'introduisit dans le cabinet du calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince , et elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes.

« Tourmente , lui dit le calife sans lui dire de se relever , il me semble que tu m'accuse de violence et d'injustice : qui est donc celui qui , malgré les égards et la considération qu'il a eus pour moi , se trouve dans une situation misérable ? Parle , tu sais combien je suis bon naturellement , et que j'aime à rendre justice. »

La favorite comprit par ce discours que le calife l'avait entendu parler , et profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem :
« Commandeur des croyans , répondit-elle ,

s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre majesté, je vous supplie très-humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connaître l'innocence et la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïbou, marchand de Damas; c'est lui qui m'a sauvé la vie, et qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi, et l'espérance de m'engager à souffrir ses soins : j'en jugeai ainsi par l'empressement qu'il me fit paraître à me régaler, et à me rendre tous les services dont j'avais besoin dans l'état où je me trouvais. Mais sitôt qu'il apprit que j'avais l'honneur de vous appartenir : « Ah ! madame, me dit-il, *ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.* » Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, Commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, et vous en répondrez devant le tribunal de Dieu. »

Le calife ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avait dans ce discours. « Mais reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem ? » « Oui, repartit-elle, vous le pouvez : je ne voudrais pas, pour toute chose au monde, vous déguiser la vérité ; et pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être ; mais j'en demande pardon par avance à votre majesté. » « Parle, ma fille, dit alors Haroun-al-Raschild, je te pardonne tout, pourvu que tu ne me cache rien. » « Hé bien, répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui. Je passai même plus avant. Vous connaissez la tyrannie de l'amour : je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens ; il s'en aperçut ; mais loin de chercher à profiter de ma faiblesse, et malgré tout le feu dont il se sentait brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir ; et tout ce que sa passion pouvait

lui arracher , c'étaient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté : *Ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave. »*

Cette déclaration imprévue aurait peut-être aigri tout autre que le calife , mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il ordonna à Tourmente de se relever ; et la faisant asseoir auprès de lui : « Raconte-moi , lui dit-il , ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. » Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regarderait Zobéïde : elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avait à Ganem , sur la dépense qu'il avait faite pour elle , et surtout elle vanta fort sa discrétion , voulant par-là faire comprendre au calife qu'elle s'était trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéïde ; et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand , à laquelle , sans déguisement , elle dit au calife qu'elle l'avait forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler , ce prince

lui dit : « Je crois tout ce que vous m'avez raconté; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? Fallait-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez ? » « Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem sortait si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs, Ganem, qui s'était chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été longtemps sans trouver le moment favorable de le remettre en main propre. »

« C'est assez, Tourmente, reprit le calife; je reconnais ma faute, et voudrais la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. » A ces mots la favorite se jeta aux pieds du calife, la face contre terre; et se relevant : « Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire

publier dans vos états que vous pardonnez au fils d'Abou Aïbou, et qu'il n'a qu'à vous venir trouver. » « Je ferai plus, repartit ce prince : pour t'avoir conservé la vie, pour reconnaître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, et enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. » Tourmente ne pouvait trouver d'expressions assez fortes pour remercier le calife de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupait avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y était encore : on n'y avait nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres et les ballots de Ganem, que Mesrour avait eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun-~~al~~-Raschid donna ordre au grand-visir de faire publier par toutes les villes de ses états qu'il pardonnait à Ganem, fils d'Abou Aïbou : mais cette publication fut inutile ; car il se passa un temps considérable sans qu'on entendît parler de ce

jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avait pu survivre à la douleur de l'avoir perdue. Une affreuse inquiétude s'empara de son esprit; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem : ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, et sortit un matin du palais, montée sur une mule des écuries du calife, très-richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnaient, qui avaient de chaque côté la main sur la croupe de la mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendait, leur disait-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée et ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, et sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant, elle prit une autre bourse de la même somme, et dans le même équipage elle se rendit à la joaillerie. Elle s'arrêta devant la porte, et sans mettre pied à terre, elle fit appeler le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic, qui était un homme très-charitable, et qui employait plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. « Je m'adresse à vous, lui dit-elle en lui mettant sa bourse entre ses mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez ; car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, et que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. » « Madame, lui répondit le syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'or-

donnez ; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, prenez la peine de venir jusque chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivaient dans la ville ; elles étaient dans un état pitoyable ; et j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étaient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvraient, malgré l'impession que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, et les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves, pendant qu'elle-même s'occupait à leur laver le visage et à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant de les fatiguer par nos questions. »

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic se mit

en devoir de la mener chez lui ; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine , et elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte , elle mit pied à terre , et suivit l'esclave du syndic qui avait pris les devans pour aller avertir sa maîtresse qui était dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère , car c'était d'elles dont le syndic venait de parler à Tourmente.

La femme du syndic ayant appris par son esclave qu'une dame du palais était dans sa maison , voulut sortir de la chambre où elle était pour l'aller recevoir ; mais Tourmente , qui suivait de près l'esclave , ne lui en donna pas le temps , et entra. La femme du syndic se prosterna devant elle , pour marquer le respect qu'elle avait pour tout ce qui appartenait au calife. Tourmente la releva , et lui dit : « Ma bonne dame , je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir. » « Madame , répondit la femme du syndic , elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de

l'autre.» Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, et la considérant avec attention : « Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours : je ne suis pas sans crédit dans cette ville, et je pourrai vous être utile à vous et à votre compagne. » « Madame, répondit la mère de Ganem, aux offres obligantes que vous nous faites, je vois que le ciel me nous a point encore abandonnées. Nous savions pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. » En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente et la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife, après avoir essuyé les siennes, dit à la mère de Ganem : « Apprenez-nous de grâce vos malheurs, et nous raconterez votre histoire ; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. » « Madame, reprit la triste veuve d'Abou Aïbou, une favorite du Commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente, causant

se toute mon infortune. » A ce discours la favorite se sentit frappée comme d'un coup de foudre; mais, dissimulant son trouble et son agitation, elle laissa parler la mère de Ganem, qui poursuivit de cette manière : « Je suis veuve d'Abou Aibou, marchand de Damas; j'avais un fils nommé Ganem, qui, étant venu trafiquer à Bagdad, a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher partout pour le faire mourir, et ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller et raser notre maison, et de nous exposer, ma fille et moi, trois jours de suite, toutes nues, aux yeux du peuple, et puis de nous bannir de Syrie à perpétuité. Mais, avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerais si mon fils vivait encore, et que je puisse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur et pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant, la perte de nos biens et tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas ! je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, et qu'il n'est pas plus con-

able envers le calife que sa sœur et moi. »
« Non, sans doute, interrompit Tourmente
en cet endroit, il n'est pas plus criminel que
vous. Je puis vous assurer de son innocence,
puisque cette même Tourmente dont vous avez
tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la
fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs.
C'est à moi que vous devez imputer la perte
de votre fils, s'il n'est plus au monde. Mais si
j'ai fait votre infortune, je puis aussi la sou-
lager. J'ai déjà justifié Ganem dans l'esprit du
calife : ce prince a fait publier par tous ses
sats, qu'il pardonnait au fils d'Abou Aïbou ;
ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de
bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus
des ennemis. Il attend Ganem pour le récom-
penser du service qu'il m'a rendu, en unissant
ses fortunes ; il me donne à lui pour épouse.
Ainsi regardez-moi comme votre fille, et per-
mettez-moi que je vous consacre une éternelle
amitié. » En disant cela, elle se pencha sur la
tête de Ganem, qui ne put répondre à ce dis-
cours, tant il lui causa d'étonnement. Tour-

28.

mente la tint long-temps embrassée, et ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser : Force des cœurs, qui, s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mère et à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvaient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : « Cessez de vous affliger l'une et l'autre; les richesses que Ganem avait en cette ville ne sont pas perdues; elles sont au palais du calife, dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauraient vous consoler sans Ganem : c'est le jugement que je fais de sa mère et de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir ? Nous le retrouverons; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines, et le commencement d'un bonheur plus grand que celui

dont vous jouissiez à Damas, dans le temps que vous y possédiez Ganem. »

Tourmente allait poursuivre, lorsque le syndic des joailliers arriva : « Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant : c'est un jeune homme qu'un chamelier amenait à l'hôpital de Bagdad. Il était lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avait pas la force de se soutenir. On l'avait déjà délié, et on était prêt à le porter à l'hôpital, lorsque j'ai passé par-là. Je me suis approché du jeune homme ; je l'ai considéré avec attention, et il m'a paru que son visage ne m'était pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille ; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs et des soupirs. j'en ai eu pitié ; et connaissant, par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il était dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital ; car je sais trop de quelle manière on y gouverne les malades, et je connais l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves,

qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent, par mon ordre, de mon propre linge, et le servent comme ils me serviraient moi-même. »

Tourmente tressaillit à ce discours du joaillier, et sentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre raison. « Menez-moi, dit-elle au syndic, dans la chambre de ce malade; je souhaite de le voir. » Le syndic l'y conduisit; et tandis qu'elle y allait, la mère de Ganem dit à Force des cœurs : « Ah, ma fille! quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frère, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux! »

La favorite du calife étant dans la chambre où était le malade, s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avaient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avait les yeux fermés, le visage pâle, défiguré et tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention, son cœur palpite, elle croit reconnaître Ganem; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'ob-

jet qu'elle considère , il lui paraît d'ailleurs si différent qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : « Ganem lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? » A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le temps de répondre ; mais s'apercevant qu'il y paraissait insensible : « Ah ! Ganem , reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aïbou , quelque malade qu'il pût être, entendrait la voix de Tourmente. » Au nom de Tourmente , Ganem (car c'était effectivement lui), ouvrit les paupières , et tourna la tête vers la personne qui lui adressait la parole ; et reconnaissant la favorite du calife : « Ah ! madame, est-ce vous ? Par quel miracle !.... » Il ne put achever. Il fut tout-à-coup saisi d'un transport de joie si vif , qu'il s'évanouit. Tourmente et le syndic s'empressèrent à le secourir ; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençait à re-

venir de son évanouissement, le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem. »

Ce jeune homme, ayant repris ses esprits, regarda de tous côtés, et ne voyant pas ce qu'il cherchait : « Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? Vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion ? » « Non, seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame ; mais vous la reverrez sitôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement ; et rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ganem à qui le Commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnait le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler vous en instraira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé ; pour moi, je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. » En achevant ces mots,

il laissa reposer Gaucm , et alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète et par la fatigue.

Pendant ce temps-là , Tourmente était dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère , où se passa le même scène à peu près ; car quand la mère de Ganem apprit que cet étranger malade , que le syndic venait de faire apporter chez lui , était Ganem , lui-même , elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque , par les soins de Tourmente et de la femme du syndic , elle fut revenue de sa faiblesse , elle voulut se lever pour aller voir son fils ; mais le syndic , qui arriya sur ces entrefaites , l'en empêcha , en lui représentant que Ganem était si faible et si exténué , que l'on ne pouvait , sans intéresser sa vie , exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mère et d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvait entretenir son fils sans met-

tre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : « Bénisons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures, et demain matin je reviendrai vous joindre. » Après avoir parlé de cette manière, elle embrassa la mère et la fille, et sortit. Elle arriva au palais ; et dès qu'elle y fut, elle fit demander une audience particulière au calife. Elle l'obtint dans le moment : on l'introduisit dans le cabinet de ce prince ; il y était seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever ; et l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avait appris des nouvelles de Ganem. « Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait, que je l'ai retrouvé avec sa mère et sa sœur. » Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avait pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité, et lui dit tant de bien de la mère de Ganem et de Force des cœurs ,

qu'il eut envie de les voir aussi bien que le jeune marchand.

Si Haroun-al-Raschid était violent, et si, dans ses emportemens, il se portait quelquefois à des actions cruelles, en récompense, il était équitable et le plus généreux prince du monde, dès que sa colère était passée, et qu'on lui faisait connaître son injustice. Ainsi, ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem et sa famille, et les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. « Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches ; j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que j'ai faite : tu épouseras Ganem, et je déclare dès à présent que tu n'es plus mon esclave ; tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand ; et dès que sa santé sera rétablie, tu me l'amèneras avec sa mère et sa sœur. »

Le lendemain, de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic

des joailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, et d'apprendre à la mère et à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avait à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra fut le syndic, qui lui dit que Ganem avait fort bien passé la nuit; que son mal ne provenant que de mélancolie, et la cause en étant ôtée, il serait bientôt guéri.

Effectivement, le fils d'Abou Aïbou se trouva beaucoup mieux. Le repos et les bons remèdes qu'il avait pris, et, plus que tout cela, la nouvelle situation de son esprit, avaient produit un si bon effet, que le syndic jugea qu'il pouvait sans péril voir sa mère, sa sœur et sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il était à craindre que, ne sachant pas que sa mère et sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise et de joie. Il fut résolu que Tourmente entrerait d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, et qu'elle ferait signe aux deux autres dames de paraître quand il en serait temps.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente

fut annoncée par le syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. « Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais ! » « Ah ! madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? Je vous croyais au palais du calife. Ce prince vous a sans doute écoutée : vous avez dissipé ses soupçons, et il vous a redonné sa tendresse. » « Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. » Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre, si connu des amans. Mais il le rompit enfin : « Ah ! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? Croirais-je qu'en effet le calife vous cède au fils d'Abou Aïbou ? » « Rien n'est plus véri-

table, repartit la dame : ce prince, qui vous faisait auparavant chercher pour vous ôter la vie, et qui, dans sa fureur, a fait souffrir mille indignités à votre mère et à votre sœur, souhaite de vous voir présentement pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui; et il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille. »

Ganem demanda de quelle manière le calife avait traité sa mère et sa sœur; ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avait mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étaient actuellement à Bagdad, et dans la maison même où il se trouvait, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à le satisfaire. Elle les appela; elles étaient à la porte, où elles n'attendaient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem, et, l'embrassant tour-à-tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embras-

semens ! Ganem en avait le visage tout couvert, aussi bien que sa mère et sa sœur. Tourmente en versait abondamment. Le syndic même et sa femme, que ce spectacle attendrissait, ne pouvaient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassemblait chez eux quatre personnes que la fortune avait si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avait souffert depuis le jour qu'il avait quitté Tourmente, jusqu'au moment où le syndic l'avait fait apporter chez lui. Il leur apprit que, s'étant réfugié dans un petit village, il y était tombé malade; que quelques paysans charitables en avaient eu soin, mais que, ne guérissant point, un chamelier s'était chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le calife, après l'avoir entendue parler dans la tour, l'avait fait venir dans son cabinet, et par quels discours elle s'était justifiée. Enfin, quand ils se

furent instruits des choses qui leur étaient arrivées, Tourmente dit : « Bénissons le ciel qui nous a tous réunis, et ne songeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Gauem sera rétablie, il faudra qu'il paraisse devant le calife avec sa mère et sa sœur ; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment. »

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, et revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avait encore mille pièces d'or. Elle la donna au syndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs et pour sa mère. Le syndic, qui était un homme de bon goût, en choisit de fort beaux, et les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours, et Ganem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avait pris pour aller saluer le calife, comme il s'y préparait avec Force des cœurs et sa mère, on vit arriver chez le syndic le grand-visir Giafar.

Ce ministre était à cheval avec une grande suite d'officiers : « Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du Commandeur des croyans, mon maître et le vôtre. L'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas renouveler le souvenir : je dois vous accompagner et vous présenter au calife, qui souhaite de vous voir. » Ganem ne répondit au compliment du grand-visir que par une très-profonde inclination de tête, et monta un cheval des écuries du calife, qu'on lui présenta, et qu'il mania avec beaucoup de grâce. On fit monter la mère et la fille sur des mules du palais ; et tandis que Tourmente, aussi montée sur une mule, les menait chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre, et l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y était assis sur un trône, environné des émirs, des visirs, des chefs des huissiers et des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains et syriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand-visir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jetant la face contre terre, et puis s'étant levé, il débita un beau compliment envers, qui, bien que composé sur-le-champ, ne laissa pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher et lui dit : « Je suis bien aise de te voir, et d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite, et tout ce que tu as fait pour elle. » Ganem obéit, et parut si sincère, que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnait audience. Ensuite il lui dit : « Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour. » « Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie et son bien. » Le calife fut très-satisfait de la réponse de Ganem, et lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône, et se faisant suivre par Ganem et par le

grand-visir seulement , il entra dans son appartement.

Comme il ne doutait pas que Tourmente n'y fût avec la mère et la fille d'Abou Aibou , il ordonna qu'on les lui amcnât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever ; et il trouva Force des cœurs si belle , qu'après l'avoir considérée avec attention : « J'ai tant de douleur , lui dit-il , d'avoir traité si indignement vos charmes , que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse , et par-là je punirai Zobéïde , qui deviendra la première cause de votre bonheur , comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout , ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem , madame , vous êtes encore jeune , et je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand-visir : je vous donne à Giafar ; et vous , Tourmente , à Ganem. Que l'on fasse venir un cadi et des témoins , et que les trois contrats soient dressés et signés , tout à l'heure. » Ganem voulut représenter au calife que sa sœur serait trop ho-

norée d'être seulement au nombre de ses favorites , mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire , qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies, tirées sur cet original, l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'histoire de Ganem , fils d'Abou Aïbou , le sultan des Indes témoigna qu'elle lui avait fait plaisir. « Sire , dit alors la sultane , puisque cette histoire vous a diverti , je supplie très-humblement votre majesté de vouloir entendre celle du prince Zeyn Alasnam , et du roi des génies ; vous n'en serez pas moins content. » Schariar y consentit ; mais comme le jour commençait à paraître , on la remit à la nuit suivante. La sultane la commença de cette manière :

HISTOIRE

DU PRINCE ZEYN ALASNAM, ET DU ROI DES
GÉNIES,

UN roi de Balsora possédait de grandes richesses. Il était aimé de ses sujets; mais il n'avait point d'enfans, et cela l'affligeait beaucoup. Cependant il engagea, par des présens considérables, tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui, et leurs prières ne furent pas inutiles : la reine devint grosse, et accoucha très-heureusement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est-à-dire, l'Ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivrait long-temps, qu'il serait courageux; mais qu'il aurait besoin de

courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçaient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. « Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux : il est bon que les princes éprouvent des disgrâces ; l'adversité purifie leurs vertus ; ils en savent mieux régner. »

Il récompensa les astrologues et les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin, il se proposait d'en faire un prince accompli, quand tout à coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela son fils, et lui recommanda, entre autres choses, de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre, de son peuple ; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs, et d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivait souvent que les rois, séduits par de fausses apparences, accablaient de bienfaits les méchants, et opprimaient l'innocence.

Aussitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitième, il monta sur le trône, ôta du trésor royal le sceau de son père, pour y mettre le sien, et commença à goûter la douceur de régner. Le plaisir de voir tous ses courtisans fléchir devant lui, et se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance et leur zèle; en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ses sujets lui devaient, sans penser à ce qu'il devait à ses sujets. Il se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il était naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses, et insensiblement ses femmes et ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mère vivait encore. C'était une princesse sage et prudente. Elle avait essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités et des débauches du roi son

fils , en lui représentant que , s'il ne changeait
 bientôt de conduite , non-seulement il dissipe-
 rait ses richesses , mais qu'il aliénerait même
 l'esprit de ses peuples , et causerait une révo-
 lution qui lui coûterait peut-être la couronne
 et la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avait
 prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à
 murmurer contre le gouvernement ; et leurs
 murmures auraient infailliblement été suivis
 d'une révolte générale , si la reine n'eût eu
 l'adresse de la prévenir : mais cette princesse ,
 informée de la mauvaise disposition des cho-
 ses , en avertit le roi , qui se laissa persuader
 enfin. Il confia le ministère à de sages vieil-
 lards , qui surent bien retenir ses sujets dans
 le devoir.

Cependant Zeyn , voyant toutes ses riches-
 ses consommées , se repentit de n'en avoir pas
 fait un meilleur usage. Il tomba dans une mé-
 lancolie mortelle , et rien ne pouvait le conso-
 ler. Une nuit il vit en songe un vénérable
 vieillard qui s'avança vers lui , et lui dit d'un
 air riant :

« O Zeyn ! sache qu'il n'y a pas de char-
« grin qui ne soit suivi de joie ; point de mal-
« heur qui ne traîne à sa suite quelque bon-
« heur. Si tu veux voir la fin de ton affliction ,
« lève-toi , pars pour l'Egypte , va-t-en au
« Caire ; une grande fortune t'y attend. »

Le prince, à son réveil, fut frappé de ce
songe. Il en parla fort sérieusement à la reine
sa mère, qui n'en fit que rire. « Ne voudriez-
vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en
Egypte sur la foi de ce beau songe ? » « Pour-
quoi non, madame ? répondit Zeyn ; pensez-
vous que tous les songes soient chimériques ?
Non, non, il y en a de mystérieux. Mes pré-
cepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne
me permettent pas d'en douter. D'ailleurs,
quand je n'en serais pas persuadé, je ne pour-
rais me défendre d'écouter mon songe. Le
vieillard qui m'est apparu avait quelque chose
de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes
que la seule vieillesse rend respectables : je ne
sais quel air divin était répandu dans sa per-
sonne : il était tel enfin qu'on nous représente

le grand prophète ; et si vous voulez que je vous découvre ma pensée , je crois que c'est lui qui, touché de mes peines , veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée ; je suis plein de ses promesses , et j'ai résolu de suivre sa voix. » La reine essaya de l'en détourner , mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laissa la conduite du royaume , sortit une nuit du palais fort secrètement , et prit la route du Caire , sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue et de peine , il arriva dans cette fameuse ville , qui en a peu de semblables au monde , soit pour la grandeur , soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée , où , se sentant accablé de lassitude , il se coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit :

« O mon fils ! je suis content de toi , tu as
» ajouté foi à mes paroles , tu es venu ici sans
» que la longueur et les difficultés des chemins
» t'aient rebuté ; mais apprendis que je ne t'ai

» fait faire un si long voyage que pour t'é-
 » prouver. Je vois que tu as du courage et de
 » la fermeté. Tu mérites que je te rende le plus
 » riche et le plus heureux prince de la terre.
 » Retourne à Balsora ; tu trouveras dans ton
 » palais des richesses immenses. Jamais roi
 » n'en a tant possédé qu'il y en a. »

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe.
 « Hélas ! dit-il en lui-même , après s'être ré-
 veillé , quelle était mon erreur ! Ce vicillard
 que je croyais notre grand prophète , n'est
 qu'un pur ouvrage de mon imagination agitée.
 J'en avais l'esprit si rempli , qu'il n'est pas
 surprenant que j'y aie rêvé une seconde fois.
 Retournons à Balsora ; que ferais-je ici plus
 long-temps ? Je suis bien heureux de n'avoir
 dit à personne qu'à ma mère le motif de mon
 voyage ; je deviendrais la fable de mes peuples,
 s'ils le savaient. »

Il reprit donc le chemin de son royaume ; et
 dès qu'il y fut arrivé , la reine lui demanda s'il
 revenait content. Il lui conta tout ce qui s'é-
 tait passé , et parut si mortifié d'avoir été trop

crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. « Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle : si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des orgues et du vin couleur de pourpre; fuyez tous ces plaisirs; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux; en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre. »

Le prince Zeyn jura qu'il suivrait désormais tous les conseils de sa mère, et ceux des sages visirs dont elle avait fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard qui lui dit :

« O courageux Zeyn ! le temps de ta prospérité est enfin venu. Demain matin, d'a-
bord que tu seras levé, prends une pio-
che, et va fouiller dans le cabinet du feu

« roi : tu y découvriras un grand trésor. »

Le prince ne fut pas plus tôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, et lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venait de faire. « En vérité, mon fils, dit la reine, en souriant, voilà un vieillard bien obstiné : il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous de l'humeur à vous y fier encore ? » « Non, madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement à ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. » « Oh ! je m'en doutais bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous. Ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte. »

« Hé bien, madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance ; il est lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : Il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte ; là, Il m'a dit qu'il ne m'avait fait faire ce voyage que pour m'éprouver.

« Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite ;
» c'est là que tu dois trouver des trésors. »

« Cette nuit, il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis ; ils n'ont rien d'équivoque ; pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal à propos l'esprit fort. »

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche, et entra seul dans le cabinet du feu roi. Il se mit à piocher, et il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment, disant en lui-même : « J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raison de se moquer de moi. » Néanmoins, il reprit courage, et continua son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : il découvrit tout à coup une pierre blanche qu'il leva, et

dessous il trouva une porte sur laquelle était caché un cadenas d'acier. Il le rompit à coups de pioche, et ouvrit la porte qui couvrait un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie, et descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaine de la Chine, et dont les lambris et le plafond étaient de cristal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades, sur chacune desquelles il y avait dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étaient pleines de vin. « Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux, je ne doute pas qu'il ne soit excellent. » Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, et vit avec autant de surprise que de joie qu'elle était pleine de pièces d'or. Il visita les neuf autres l'une après l'autre, et les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avait vu. « O mon fils ! s'écria-t-elle, gardez-vous

de dissiper follement tous ces biens, comme vous avez déjà fait de ceux du trésor royal! Que vos ennemis n'aient pas un si grand sujet de se réjouir! » « Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction »

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain, que le feu roi son mari avait fait faire si secrètement qu'elle n'en avait jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet, l'aida à descendre l'escalier de marbre, et la fit entrer dans la chambre où étaient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux, et remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres. Le prince ne l'avait point encore aperçue. Il la prit, et l'ayant ouverte, il trouva dedans une clef d'or. « Mon fils, dit alors la reine, cette clef enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons partout; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée. »

Ils examinèrent la chambre avec une ex-

même attention, et trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'était celle dont ils avaient la clef. Le roi en fit l'essai sur-le-champ. Aussitôt une porte s'ouvrit et leur laissa voir une autre chambre au milieu de laquelle étaient neuf piédestaux d'or massif, dont huit soutenaient chacun une statue faite d'un seul diamant, et ces statues jetaient tant d'éclat, que la chambre en était tout éclairée.

« O ciel ! s'écria Zeyn tout surpris ; où est-ce que mon père a pu trouver de si belles choses ? » Le neuvième piédestal redoubla son étonnement ; car il y avait dessus une pièce de satin blanc sur laquelle étaient écrits ces mots :

« O mon cher fils ! ces huit statues m'ont
» coûté beaucoup de peine à acquérir ; mais
» quoiqu'elles soient d'une grande beauté, sache qu'il y en a une neuvième au monde qui
» les surpasse : elle vaut mieux toute seule que
» mille comme celles que tu vois. Si tu souhaites de t'en rendre possesseur, va dans la

» ville du Caire en Egypte. Il y a là un de
» mes anciens esclaves appelé Mobarec; tu
» n'auras nulle peine à le découvrir : la pre-
» mière personne que tu rencontreras t'ensei-
» gnera sa demeure. Va le trouver; dis-lui
» tout ce qui t'est arrivé. Il te connaîtra pour
» mon fils, et il te conduira jusqu'au lieu où
» est cette merveilleuse statue, que tu acquer-
» ras avec le salut. »

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine : « Je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. » « Non, mon fils, répondit la reine; je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète; il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos visirs et moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. » Le prince fit préparer son équipage; mais il

ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'était un des plus riches citoyens de la ville, qu'il vivait en grand seigneur, et que sa maison était ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre, et lui dit : « Que souhaitez-vous et qui êtes-vous » « Je suis étranger, répondit le prince. J'ai ouï parler de la générosité du seigneur Mobarec, et je viens loger chez lui. » L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment; puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte, et dit au prince qu'il était le bien-venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour et passa dans une salle magnifiquement ornée, où Mobarec, qui l'attendait, le reçut fort civilement, et le remercia de l'honneur qu'il lui faisait de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince, après avoir répondu à ce

compliment, dit à Mobarec : « Je suis fils du feu roi de Balsora, et je m'appelle Zeyn Alasnam. » « Ce roi, dit Mobarec, a été autrefois mon maître; mais, seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous? » « J'ai vingt ans, répondit le prince : combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père? » « Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils? » « Mon père, repartit Zeyn, avait sous son cabinet un souterrain dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. » « Et quelle autre chose y a-t-il encore? répliqua Mobarec. » « Il y a, dit le prince, neuf piédestaux d'or massif, sur huit desquels sont huit statues de diamans; et il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue, parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez. »

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec, se jetant à ses genoux, et lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : « Je rends grâces à Dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connais pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse, je vous y menerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire. Nous étions à table lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, seigneur, de venir vous réjouir avec nous? » « Non, répondit Zeyn, je serai ravi d'être de votre festin. » Aussitôt Mobarec le conduisit sous un dôme où était la compagnie. Il le fit mettre à table, et commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disaient tout bas les uns aux autres : « Hé ! qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect? »

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : « Grands du Caire, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte

ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils roi de Balsora mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné ma liberté. Ainsi je suis encore esclave, et par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince, son unique héritier.» Zeyn l'interrompit dans cet endroit : « O Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, et que je retranche de mes biens votre personne et tout ce que vous possédez ; voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. » Mobarec, à ce discours, baisa la terre, et fit de grands remerciemens au prince. Ensuite on apporta le vin : ils en burent toute la journée ; et sur le soir les présens furent distribués aux convives, qui se retirèrent.

Le lendemain, Zeyn dit à Mobarec : « J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvième statue. Il est temps que nous partions pour l'aller conquérir. » Seigneur, répondit Mobarec, je suis prêt à céder

à votre envie ; mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. » « Quelque péril qu'il y ait , répliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement , et que votre fermeté soit égale à la mienne. »

Mobarec , le voyant déterminé à partir , appela ses domestiques , et leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite le prince et lui firent l'ablution et la prière de précepte appelée Farz *, après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquèrent sur leur route une infinité de choses rares et merveilleuses. Ils marchèrent pendant plusieurs jours , au bout desquels étant arrivés dans un séjour délicieux,

* Il n'y a pas de prière proprement appelée Farz. Les Mahométans comprennent sous ce nom les devoirs de droit divin , et qui sont d'une nécessité absolue pour être agréable à Dieu et à son prophète, tels que la prière , l'aumône , le jeûne , etc.

ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivaient : « Demeurez en cet endroit, et gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. » Puis il dit à Zeyn : « Allons , seigneur , avançons-nous seuls ; nous sommes proche du lieu terrible où l'on garde la neuvième statue : vous allez avoir besoin de votre courage. »

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Morabec s'assit sur le rivage , en disant au prince : « Il faut que nous passions cette mer. » « Hé ! comment la pourrions-nous passer ? » répondit Zeyn ; nous n'avons point de bateau. » « Vous en verrez paraître un dans le moment, reprit Mobarec ; le bateau enchanté du roi des génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire : il faut garder un profond silence ; ne parlez point au batelier , quelque singulier que vous paraisse sa figure , quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer , ne dites rien ; car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarqués, la barque fondra sous les

eaux. » « Je saurai bien me taire , dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire , et je le ferai fort exactement. »

En parlant ainsi , il aperçut tout à coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avait un mât d'ambre fin avec une banderole de satin bleu. Il n'y avait dedans qu'un batelier , dont la tête ressemblait à celle d'un éléphant ; et son corps avait la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince et de Mobarec ; le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre , et les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe , les posa sur le rivage , et disparut aussitôt avec sa barque.

« Nous pouvons présentement parler , dit Mobarec. L'île où nous sommes est celle du roi des génies ; il n'y en a point de semblable dans le reste du monde. Regardez de tous côtés , prince , est-il un plus charmant séjour ? C'est sans doute une véritable image de ce lieu

ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs et de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèce inconnues dans les autres pays. » Zeyn ne pouvait se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnaient ; et il en remarquait de nouvelles à mesure qu'il s'avavançait dans l'île.

Enfin, ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel, d'espace en espace, étaient plantés des arbres si hauts, qu'ils couvraient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte, qui était d'or massif, il y avait un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoiqu'il eût pour le moins six toises de long et trois de large. On voyait à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démesurée, qui défendaient l'entrée du château avec

de grosses massues d'acier de la Chine.

« N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous assommeraient; et si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. » En même temps il tira d'une bourse qu'il avait sous sa robe quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entourra sa ceinture, et en mit une autre sur son dos; il donna les deux autres au prince qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes, au bord desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc et de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes, et Zeyn sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : « Seigneur, je vais présentement conjurer le roi des génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puisse-t-il venir à nous sans colère ! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son île lui déplait, il paraîtra sous la figure d'un monstre effroyable ; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la

forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever et le saluer sans sortir de votre nappé, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz :

« Souverain maître des génies, mon père, »
» qui était votre serviteur, a été emporté par »
» l'ange de la mort : puisse votre majesté me »
» protéger comme elle a toujours protégé mon »
» père ! »

« Et si le roi des génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grâce vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez :

« Sire, c'est la neuvième statue que je vous supplie très-humblement de me donner. »

Mobarec, après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre. Toute l'île se couvrit d'épaisses ténèbres ; il s'éleva un vent furieux ; l'on entendit ensuite un cri épouvantable, la terre fut ébranlée, et l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'As-

Asrafyel * doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelque émotion, et commençait à tirer de ce bruit un fort mauvais présage, lorsque Mobarec, qui savait mieux que lui ce qu'il fallait penser, se prit à sourire, et lui dit : « Rassurez-vous, mon prince, tout va bien. » En effet, dans le moment le roi des génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissait pas toutefois d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'aperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avait dicté. Le roi des génies en sourit, et répondit : « O mon fils ! j'aimais ton père, et toutes les fois qu'il venait me rendre ses respects, je lui faisais présent d'une statue qu'il emportait. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père, quelques jours avant sa mort, à écrire

* Asrafyel ou Asrafil : c'est l'ange qui, suivant les Mahométans, doit sonner de la trompette, au son de laquelle tous les morts doivent ressusciter pour paraître au dernier jugement.

ce que tu as lu sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection, et de te donner la neuvième statue, qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes et les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je sais ce qui t'a fait venir ici : tu o' tiendras ce que tu désires. Quand je n'aurais pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderais volontiers; mais il faut auparavant que tu me jures, par tout ce qui rend un serment inviolable, que tu reviendras dans cette île, et que tu m'amèneras une fille qui sera dans sa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connaître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, et que tu sois bien maître de toi, que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici. »

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeait de lui. « Mais, seigneur, dit-il ensuite, je sup-

pose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez, comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée? » « J'avoue, répondit le roi des génies en souriant, que tu t'y pourrais tromper à la mine : cette connaissance passe les enfans d'Adam ; aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace se conservera pure et nette si la fille est chaste ; et si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait : garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me sente pour toi. » Le prince Zeyn Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendrait exactement sa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les

main un miroir, en disant : « O mon fils ! tu peux t'en retourner quand tu voudras ; voilà le miroir dont tu doiste servir. » Zeyn et Mobarec prirent congé du roi des génies , et marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque , et les repassa de la même manière qu'il les avait passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite , avec lesquelles ils retournèrent au Caire.



FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.



Suite de l'histoire de Noureddin et de la belle Persane.	page 5
Histoire de Beder, prince de Perse, et de Giauhare, princesse du royaume de Samandal.	87
Histoire de Ganem, fils d'Abou Aïbou, l'esclave d'amour.	241
Histoire du prince Zeyn et du roi des Génies.	347



FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

